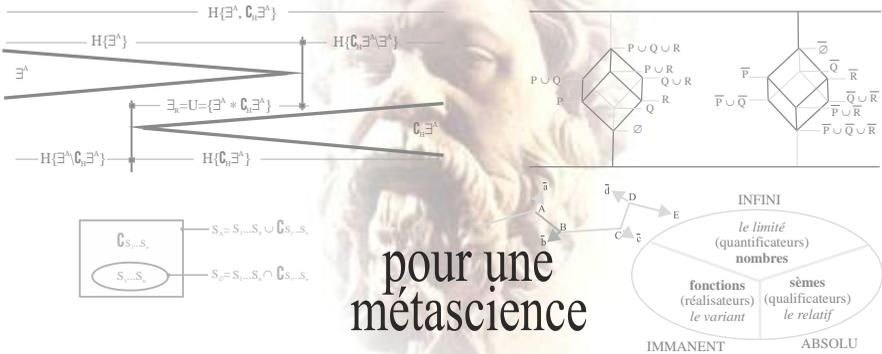


Jean ALPHONSE

Algèbre des équations qualitatives

*Permission de concevoir
ce qui convient à chacun
dans le champ du pensable*



Réflexions candides sur l'épistémologie, *vivons-nous avec les modernes l'époque d'un inter-âge obscurantiste à permettre un renouveau de la pensée ?* 2005, ISBN 2-9504817-3-6

Heuristique de l'émergence métascientifique, *avec Paul Janet, la clé d'une réflexion émancipatrice des enseignements à faire époque*, 2009, ISBN 2-9504817-4-4

Science métaphysique et codomaines : publication ISBN 2-9504817-1-X (vol. 1 à 6) de 2010 (réécriture des précédents Cahiers édités entre 1995 et 1997, avec :

0 aitia *L'insuffisance d'une connaissance fondée sur l'expérience physique du monde*

1 theoretike *Catégorisation de continuums contractuellement complémentaires*

2 sema *Dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu*

3 ergon *L'encours qualificateur réalisant le potentialisé*

4 ontos *Continuité in extenso d'existence, sous-jacente des indéfinies discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire*

5 lexis *Vocabulaire de métaphysique, avec la bibliographie des ouvrages cités*

Évolution épistémique la plus probable pour que progresse le potentialisé dans l'humanité, *exposé sommaire à introduire la thèse proposée*, 2011, ISBN 2-9504817-5-2

Sophia *L'invisible lien entre savoir et croire*, 2012, ISBN 2-9504817-6-0

Édité par l'auteur: ISBN 2-9504817-7-9 e-book

Dépôt légal à la Bibliothèque Nationale de France: 2014

Contact: jean.alphonse@free.fr

Copyright: Attendu le constat de ce que la compétence humaine ne progresse qu'au détriment des tribalités concurrentielles, l'auteur accorde pour la présente publication une licence de libre usage, en encourage la reproduction ainsi que la diffusion par tous les moyens techniques de dématérialisation de l'information, tout en autorisant sa commercialisation par les intermédiaires traditionnels du livre, dès lors que celle-ci adienne sans appropriation des droits préjudiciables aux libertés d'entreprendre, ou les contrariant.

Remerciement à Daniel TAMMET,
l'idée de l'ouvrage étant en partie motivée de l'avoir lu.

Voir pourquoi en pages 64 et suivantes

Dédié à Clovis DYE
un apprenant d'un village voisin
avide de découvrir
comme j'aimais l'être à son âge

On peut étudier en vue de satisfaire des besoins consistant à faire sa place dans la société, donc à ne pas considérer l'étude en tant qu'une motivation suffisante en soi. On peut publier de même en vue de succès, de gains, d'une autorité parmi ses semblables, ou pour tout autre motif indirect à l'écrit lui-même. Pour cause d'avoir beaucoup reçu, je partage avec d'autres la joie de vivre un égal bonheur à lire et à écrire, de ne plus séparer ces deux aspects en rapport au même. C'est alors la surprise et un constant étonnement de constater que ce faisant l'on apprend à apprendre. D'être éloigné des pratiques contemporaines, cela est ici évoqué pour rendre compte de la raison pour laquelle mes ouvrages sont en libre accès sur le Web, les communiquant pour participer du cheminement que peuvent avoir en partage d'autres personnes également en recherche.

La présente publication se pose à introduire un *Vocabulaire de science métaphysique* en préparation. 1001 concepts revisités à l'aide des instruments modernes de la pensée.

La fonction attendue d'une langue culturelle

Comme l'on inventa des symboles et des expressions complexes pour les besoins mathématiques de la physique du monde, j'ai rêvé que l'on tentait de satisfaire de même des notions qualitativement *ad hoc* pour l'intelligence du fonctionnement de JE, sujet vivant sentant-mouvant-pensant.

Cahiers, Paul VALÉRY

Expliquer dès l'abord ce que l'on vise peut éviter des malentendus, et simultanément en éclairer la portée. Le recueil de réflexions que voici n'a surtout pas pour but de proposer un état du domaine de la sémiotique. Aurais-je même les connaissances pour ce faire que cet objectif serait présomptueux de ma part, attendu que nombre de diplômés universitaires sont mieux habilités pour mener cette tâche à bien. Plutôt que dresser un état de la sémiotique, je voudrais partager ce qui résulte d'avoir tenté d'en pénétrer quelques potentialités. C'est à cela que peut servir au mieux mon autodidactisme en la matière, en ce que participer depuis celui-ci entraîne indirectement plus de liberté intellectuelle que pour les carriéristes. Mais liminairement à ce but visant de sonder l'avenir du domaine en question depuis une ouverture mentale susceptible de fonctionner hors l'établi, l'histoire montre que ce serait de ma part une erreur que d'en escompter quelque succès auprès des lecteurs se satisfaisant de prêts-à-penser contemporains, tant il est plus aisé de se faire accepter en prospectant à l'intérieur du convenu dans une discipline, que de l'être à explorer plus avant. D'autant que si l'information est aujourd'hui abondante, c'est en considération du manque d'attention à pouvoir tout évaluer.

Dans cette disposition, tenir à notre opinion advient non pas d'avoir pleinement compris une problématique au point de ne plus la remettre en jugement, mais dans l'attente d'en trouver une meilleure. Comme il y a des centres d'intérêt particuliers à chaque époque, plutôt que chercher à valoriser mon travail pour l'immédiat, je préfère conjecturer qu'il pourra être jugé pour sa possible utilité dans le cas où celui-ci serait encore à disposition lorsque des motivations autres que contemporaines adviendront de vouloir faire avancer le véritablement potentialisé avec la sémiotique. De toute façon, le présent ouvrage n'a qu'une valeur introductive.

L'organon sémiotiquement cohérent peut-il se générer d'une algèbre des équations qualitatives? Les langues naturelles sont déficientes à pouvoir exprimer la pensée sans éviter les longueurs des périphrases. Aussi, comme instrument propre à permettre des avancées spéculativement intellectuelles, il a depuis longtemps été pressenti qu'il manquait un instrument au raisonnement qualificativement spéculatif. Parmi les plus profonds penseurs qui explorèrent le domaine des possibilités de la pensée, c'est toujours isolément que certains tentèrent de poser les bases d'une **formulation des significations** en tant que *langue philosophique*. De fait, si une langue philosophique visant la logique dans l'énoncement des significations reste, pour la qualification d'une pensée spéculative, l'espoir d'un équivalent intellectuel de ce que permirent les mathématiques dans l'avènement des sciences expérimentales, sa réalisation permettrait semblablement un bon de géant dans la possibilité de penser la complexité. Le but d'une langue de culture serait alors de compenser les défauts en moyens d'expression des langues naturelles. Ce serait à permettre d'exprimer clairement des points de vue différents, en ce qu'en considérant des conditions particulières, celles-ci sont partielles à pouvoir ensemble progresser vers l'universel. Mais une langue à permettre cela ne peut aujourd'hui que s'appuyer sur un travail collectif s'effectuant entre plusieurs compétences disciplinaires.

Le penseur ne peut intellectuellement progresser qu'à complexifier la portée de sa pensée. Et c'est en rapport que, de la même façon qu'une nouvelle couleur mixte peut résulter de deux couleurs différentes, voire opposées, est doué de sens le produit logique surdéterminant même des propositions avancées étant opposées entre elles. Mais la disposition de cela advient au sens de ne pas plus confondre les couleurs physiologiques avec les propriétés physiques de la lumière, que le signifié éclairant l'intellection, avec les qualifications de la psyché, ou encore confondre ce que nous

voulons en particulier, avec les vertus spirituelles susceptibles de vectoriser notre action visant l'apex d'un but universel. De ne pas confondre un substrat commun pour tous, avec les particularités individuelles, chacun peut différemment substrater son individuation à partir d'un panel de préoccupations communes et des buts à atteindre collectivement, c'est-à-dire devenir en sélectionnant dans notre environnement ce qui convient à métaboliser cela qui nous identifie dans notre individuation. Ce n'est en effet qu'à la suite ou simultanément à l'instance d'individuation, que l'expérience du libre-arbitre personnel nous permet de participer personnellement de l'instance de réalisation cosmique restant de même commune à tous. Les choses n'advenant pas sans agents, il y a de façon sous-jacente à une langue des conditionnements en rapport aux utilisateurs, ce qui fait que c'est à préalablement devoir cerner ce qui constitue la nature humaine.

Cela entend que devenir plus humain depuis le potentialisé en chacun ne signifie pas de répondre à un standard (la pensée unique, une seule volonté collective, de mêmes qualités). La distinction entre individuation et personnalisation peut de même rendre compte de l'actorialité résultant de différences identificatrices d'individuations particulières. La différence est naturelle, c'est ce qui fait au delà des différences individuanes que les membres d'une espèce biologique voient du rouge et ignorent les UV, là où les membres d'une autre verront du noir et seront sensibles aux fréquences correspondant à l'ultraviolet. C'est en rapport qu'en prolongement, l'un de nous raisonnera et trouvera des arguments forts pour croire au matérialisme, comme un autre croira au créationnisme par fidélité à une religion ancestrale. Cela ne peut arriver que de répondre à des besoins qui permettent à chacun de s'animer différemment, c'est-à-dire dans le caractère de partiellité individuanne à servir des relations à son altérité. Cependant que concevoir l'individualisation comme fin en soi en rapport à l'individualisme, est à ignorer la suite concernant la systémique des dispositions complémentaires effectuées à dépasser le critère de séparation de l'individu, sans lequel un relationnel ne peut advenir hors son instance complémentaire ayant trait au concept de synchronicité physico-psycho-spirituelle au tout, ajoutant si évidemment à la totalité. Et c'est alors le libre choix des conduites de soi à son altérité qui en permet la réalisation.

Ce sont là des considérations culturelles accompagnant la culture, dont il s'avère quasiment impossible de tenir compte présentement entre professionnels pensant dans les limites du prêt-à-porter intellectuel convenant au modernisme. Pourtant, semblable aperception sous-jacente au domaine de

la sémiotique, en tant que sa fonction permet de devancer les possibilités en situation du raisonnement spéculatif, peut aisément se dégager de l'exemple que voici. De ce qu'au moment de sa découverte fortuite, l'ornithorynque était inclassable dans le système élaboré par les naturalistes, cela entraîna qu'au vu des standards conceptuels basés sur la seule expérience *a posteriori*, c'est-à-dire celle qui se limite aux états advenus dans l'encours de l'instance de réalisation processuelle d'une nature naturée (la partie déterministe de la nature), les académiciens ne voulurent pas y croire et restèrent aux présupposés d'une mystification. Pensez, un mammifère nourrissant certes au lait ses petits, mais après que ceux-ci naissent d'un œuf à coquille dure: de la pure fiction! Fiction encore que le mâle soit équipé aux pattes arrière d'aiguillons prolongés d'une poche à venin. Tout autant impensable qu'un mammifère ait sur la planète Terre un bec de canard, des pattes palmées, en même temps que des griffes pour grimper. Nocturne, c'est encore le seul mammifère à repérer ses proies sous l'eau depuis un sens d'électrolocalisation, et qu'aussi bon nageur qu'un poisson, il creuse de plus des terriers sur la terre ferme pouvant dépasser 20 mètres de long. Cependant, bien qu'à ne pouvoir rentrer dans les catégories issues de l'expérience des naturalistes, l'analyse de son génome réalisée en 2008 montra qu'il ne s'agissait nullement d'un extraterrestre, à tenir tout à la fois du reptile, de l'oiseau et du mammifère. Conséquence logique, le système classificatoire des variations du vivant, pour être empiriquement édifié au fur et à mesure des observations naturalistes, reste insuffisant à prévoir l'ensemble des possibilités utiles au naturalisme. En référence au conditionnement des doctorants, les chimères n'ont pas leur place en taxinomie. On forme si nécessaire de nouveaux embranchements au fur et à mesure des découvertes.

Or c'est un processus apparentable qui advient pour la progression des langues naturelles: on forme, même avec réticence pour les littéraires les mieux instruits, des termes nouveaux au fur et à mesure des besoins à pouvoir transmettre de nouvelles idées. Il est évident que les significations reposent empiriquement pour en discourir sur une langue, et tout aussi évident que l'évolution langagière dans les langues naturelles suit, avec une certaine inertie des usagers, la progressive complexification des concepts. En quoi cette relation des progrès intellectifs paraît évidente en rapport aux moyens langagier. Pour constater la progression en signifiante du communiqué, il suffit de lire dans une langue moderne ce qu'entendent par exemple de nombreux croyants, qu'*Il y a tant de vanité pour rendre ce que l'humain fait sous le Soleil, que c'en devient vanité des vanités*. Ils ne

pourraient même plus en saisir le sens à partir de son évocation réduite au vocabulaire et la textualité originelle de l'Ecclésiaste: *fumée fumante, fumée très fumante, tout n'est que fumée.*

Ce sont les concepts innovants (cela que l'on tente de communiquer avant même l'élaboration d'une sémantique appropriée à qualificativement rendre compte de la logique sémiotique incidente) qui restent la source principale de satisfaction intellectuelle, et conséquemment celle des joies d'intelliger. L'exploit semble se poser aujourd'hui comme hier en rapport à l'embarras ressenti de ne pouvoir suffisamment substantialiser l'expression à communiquer des idées dont on a d'aperception l'entendement. C'est un exploit apparentable à celui où l'on en était en science expérimentale, à théoriser empiriquement des explications à propos de l'expérience de la nature, avant l'avènement des mathématiques modernes soumettant à toujours plus de rigueur la logique des quantifications dans l'analyse, ainsi que la théorie venant à maintenant précéder si souvent l'expérience.

Aucun formalisme langagier n'est à permettre d'anticiper sur les besoins des significations nouvelles dont on aura l'idée **parce qu'elles sont potentialisées**. Ce qui entraîne qu'au lieu de favoriser l'avancement d'une réflexion introceptive, l'état d'une langue dite naturelle est constamment en retard sur les moyens de pouvoir communiquer des concepts émergents. La chose est si flagrante que malgré les possibilités évocatrices du grec classique, responsable pour partie du génie que l'on prête aux philosophes de l'antiquité qui édifièrent en Occident une métaphysique jusqu'à DAMASCIUS, ceux-ci sont de nos jours connus par les meilleurs des plus instruits qui ont vocation d'en enseigner l'exégèse, comme étant des matérialistes, depuis le simple constat qu'ils utilisèrent, afin de pouvoir évoquer ce nouveau domaine, analogiquement de termes connus pour discourir de la nature exocosmiquement physique. Aussi, avant de juger à conclure que des propositions métaphysiques sont en contradiction avec ce que l'on entend en réduisant l'existence au domaine de la phénoménologie physique, considérons qu'elles peuvent ne pas se contredire lorsqu'elles s'entendent à des niveaux d'appréhension qui diffèrent entre eux. Les réflexions proposées dans l'ouvrage étant éloignées de celles qui sont officielles dans l'enseignement, en ce qu'elles viennent d'avoir fait table rase d'anciennes spéculations depuis que les technosciences occupent le devant de la scène, il me faut, pour en saisir la portée, les justifier avant de traiter de leur rapport au domaine des significations.

LE RAPPORT MÉTASCIENTIFIQUE DU SUJET HUMAIN À SON OBJET

Le rapport ou la relation entre celui qui juge et l'objet jugé, vient de ce qu'il n'y a pas identité entre les deux. Cela se peut en raison d'une individuation fondée sur des substrats différents, même si de façon médiane opère ce qui peut relier les deux sortes. S'il y avait identité, ou encore dans le manque de discrimination entre sujet et objet, cela serait cause de paradoxes. Pas plus que chaque individuation du Cosmos ne peut avoir des rapports ou des relations à d'autres qu'à la condition d'être dissemblable à d'autres,¹ de même on conçoit que le sujet humain ne peut pas plus reposer sur lui-même, que l'objet.

De façon covalente, l'outil que représente une langue ne tient sa raison qu'en tant que moyen d'expression entre sujets pensant leur altérité. En sorte qu'une théorie de la connaissance ne se fonde pas sur son objet (le champ du connaissable), mais sur sa fonction, dont l'outil linguistique est précisément l'un des moyens, cependant que —tout comme le Soleil peut se voir tourner d'est en ouest, ou se concevoir comme mouvement relatif de la Terre tournant sur elle même d'ouest en est—, on peut également concevoir une même relativité signifiante à tenir que le connaissable peut indirectement ressortir comme résultat du connu plutôt que du champ de l'inconnu. Mais alors ce sera de même à ne pouvoir en considérer la raison.

En tant que connaissance complémentaire du savoir scientifique ne fonctionnant que dans l'apostériorité à propos des états d'un encours réalisateur, le schème requis ici, à tenir compte de différentes cultures, diffère de celui retenu dans les limites de la science. En science on retient que la **vérité** ressort de notre confrontation avec les faits, alors qu'il s'agit plutôt dans la discrimination de sens dès à présent à notre portée, d'une **authentification**. Cela vient de ce que le regard de l'acteur scientifique circonscrit la réalité au seul exocosme.

En rapport au potentialisé complétant les états advenus du réalisé, la vérité trouve sa source dans une intensivisation intérieure au sujet, en vue de son adéquation qualificative au monde. Cependant qu'au regard d'une similitude aux mouvements relatifs (voir développement à propos de la langue aymara), on peut également déduire que d'authentifier l'état du réalisé

1. Référence au concept de LEIBNIZ disant que deux choses strictement identiques ne peuvent simultanément occuper un même espace. C'est corrélativement que dans une déixis commune peut advenir le relationnel, par exemple entre le corps et la psyché, ou entre la psyché et l'esprit.

puisse rendre compte sans autre forme de procès d'être source de vérité. En considération de la tripartition fonctionnelle dans la nature humaine (corps, mental, esprit), ce n'est plus le corporéisé qui est source de vérité, mais le mental au contact de l'esprit. C'est alors que le conçu en rapport au perçu peut vérifier la vérité advenant au niveau du vécu en son âme et en conscience. Cela dit à ne pas établir sur eux-mêmes trois domaines: celui des propriétés physiques, cet autre du domaine des qualifications, et enfin celui du domaine des valeurs à pouvoir rendre compte du vecteur des activités qualificatives depuis le vouloir. La psyché humaine est ainsi conceptuelle et représentative en vue d'activité qualifiée médiane entre une relation depuis les aperceptions (relation psychospirituelle à l'esprit), et son rapport psychopsychique au corporel. En rapport à cette disposition, le **niveau psychospirituel** est euristique de trouver son expression dans les coordonnées actorielles du meilleur, du plus beau et du plus vraisemblable. Ce niveau donnant sur l'endocosme est suprasensiblement aperceptif de la vérité. Le **niveau psychopsychique** est complémentaiement qualifiant entre l'authentification des états du réalisé, et l'activité consistant à épuiser le projeté dans la réalisation visant des effets attendus. Ici c'est le niveau perceptif qui intervient à se représenter les choses advenant de métamorphies dans le principe de relation.

Pour dire autrement et de façon collatérale, l'authentification en rapport au réalisé par l'intermédiaire du corps représente l'interface extensive, quand le niveau d'appréhension véricitaire en rapport au potentialisé depuis son interface psychospirituelle à l'esprit intensifie. D'un côté la source des substantialisations d'avoir avec les propriétés corporelles, de l'autre la source des essences d'être avec le principe de valeurs actantes et des vertus d'être à son altérité.

En rapport au principe de fonctions interdépendantes, c'est là encore à faire que le qualificativement produit repose sur le voulu, de ne pouvoir pas plus être fondé sur lui-même. L'humainement voulu peut paraître ou être vrai à démarquer le rapport entre des vérités de raison et l'authentification des faits. Distinguant l'authentification des faits, le vécu à l'endocosme représente le précédent générateur du donné à modélisation mentale. Si le vécu à l'exocosme est représentativement tenu fondé sur lui-même, nous en restons aux procédures empiriques de testabilité (Carnap). De ce que métascientifiquement on regarde l'instance de réalisation processuelle du Cosmos fondée sur trois codomaines irréductibles, parce que fonctionnement complémentaiement à pouvoir assurer une réalisation dans le principe de

transformation, l'activité en son sein est constamment d'ordre physicopsychospirituel. Comme être mixant une proportion de substrats organisés en ces trois codomains, l'humain est un être volant, pouvant et sentant. Et dans ces conditions, l'idée de vérité ressort du produit psychospirituel, l'idée d'authentification démarque le produit physicopsychique se dégageant de l'expérience.

Ce qui peut être signifié l'est à partir de signifiants. C'est la condition à pouvoir porter du signifiable dans le communiqué. Au même titre, le perçu environnemental, **n'est porteur que d'informations**. Ce sont de telles informations qui peuvent être jugées depuis le raisonnement, mais les raisons que l'on se donne pour cette opération dépendent d'un niveau régi par des intentions. Force est dans ces conditions, de tenir le sens des énoncés comme informants et conséquemment de considérer l'information en soi, indépendamment de ce sur quoi elle peut porter, savoir des appréciations épistémiques, esthétiques et éthiques se formant sur le plan des mentalités, car c'est intérieurement que l'on acquiert d'âme et de conscience connaissance de ce qui est vrai, beau et bien ou bon : **c'est la condition de pouvoir juger ce qui a, est et se fait à l'exocosme**. Cette conclusion est raisonnée. En fait, dans le même relativisme des conclusions à faire que l'on peut percevoir le Soleil se déplacer d'est en ouest, ou concevoir que c'est la Terre qui tourne sur elle-même, on peut de même conclure que la vérité ressort du manifesté aux sens, alors qu'il ne s'agit encore que d'appliquer le critère de vérité au fait d'authentifier le perçu.

L'intrication conceptuelle montrant que le langage représente un outil informant entre sujets de la communication, en ce que l'ainsi informant représente la transduction de l'intérieurement pensé outre-mots, ajouté au fait que la *vérité relative* intérieurement générée sur le choix des raisons particulières données au raisonnement, rend compte du vecteur qualificatif du sujet à son objet à n'être que singulier, même dans le présupposé d'universalité. Pour ce qui est du mouvement inverse allant de l'authentification en acte de son altérité exocosmique, c'est de même qu'il est donné au penseur de pouvoir vérifier la véracité de ses intentions venant de faire porter son raisonnement sur des raisons particulières. C'est bien sûr encore à ne pas fonder cette séquence hors son inclusion fonctionnelle en avant et en aval de ce qui, du microcosme au macrocosme, constitue l'adéquation systémique des strates complexifiant ce qui se réalise au Cosmos.

En toute logique, une fonction réfère à un contexte organisateur, une organisation étant censée bénéficier du résultat attendu au niveau des

fonctions répartissant adéquatement les moyens en vue d'une fin. Compte tenu de la propre organisation substantivant l'identification de l'individu humain, sa fonction communicative au plan psychophysique, à passer par l'artifice du langage, s'y réduit dans le cas normal de la vie biologique.² Une langue représentant un artifice aux fins de pouvoir communiquer dans les conditions propres à la vie incarnée, de passer par les moyens somatiques, est en rapport aux besoins de s'exprimer du sujet humain, ce qui est encore vrai dans une mesure moins développée, pour les espèces animales.

Conclusion, l'avancement de l'humain dans les coordonnées du vrai, du beau et du bien tenant sa source d'un vécu intérieur, est à pouvoir apprécier en rapport aux relations à son altérité, autant qu'à se trouver informé des dynamiques entre ce qui a, est et se fait. Juger du communiqué au travers l'exprimé comporte deux aspects, en ce qu'authentifier ce qui est dit est distinct du rapport à sa vérité (PLATON). Complémentairement aux conclusions depuis le perçu, valeur et qualification, d'être aperceptivement jugées en raison, n'appartiennent pas aux corps. Ceux-ci sont soumis à des transformations matériellement métamorphiques uniquement responsables de propriétés physiques.

2. La restriction venant de ce que l'expérience des EMI, notamment, montre que dans le vécu en état de décorporation, la communication pour le sujet conscient d'un JE interrelationnel devient télépathique, donc à s'émanciper des moyens de communiquer par l'intermédiaire des mots d'une langue nécessaires dans l'interface psychophysique.

Prérequis pour une algèbre portant sur le signifiant

Si la langue se limite à pouvoir communiquer le produit de la pensée advenant outre-mots, une algèbre du qualitatif se conçoit en rapport avec des possibilités créatives en extension des limites du déjà significativement inventorié. Dans le contexte de la syntonie entre des subjectivations médianes entre objectivations matérielles et suggestions spirituelles, une langue de culture devrait avant tout permettre ce que les langues naturelles ne peuvent. Une telle algèbre incluse depuis son implication sémiotique dès l'origine dans une langue culturelle, au lieu d'évoluer de façon rétroactive aux progressions du penseur, fait qu'elle contient en puissance, en plus de pouvoir exprimer la pensée, les moyens répondant aux besoins futurs de la communication.

À l'exemple de l'algèbre réduisant considérablement les temps de calculs respectant les lois du quantifiable, une algèbre fondée sur les lois de la sémiotique peut faire de même vis-à-vis des produits du qualitatif.

Ce n'est pas pour demain, le résultat attendu avec les significations étant considérablement plus complexe à envisager, que pour l'algèbre portant sur les seules quantifications. Il s'agit là de réaliser ce qui concerne la théorie des signifiants dans la communication des signifiés, autrement que réduite à des conditions de logique sémantique. La sémantique se réduit en effet à l'analyse des inférences logiques du discours. Cependant que dans la réalité ne sont pas dissociables des sentiments et affectivités, les deux aspects vécus en de multiples nuancements qui précisément démarquent l'humain d'un robot programmé pour répondre à des logiques particulières, et cela seulement.

Ce qui meut l'humain arrive depuis des intentions personnelles se formant conjointement à l'apprentissage dans le libre arbitre de son rapport aux autres et à ce qui est autre. C'est indépendamment de la logique, voire

en dépit de ses règles, qu'il importe de pouvoir exprimer l'ensemble du relationnel humain, que ce soit une anecdote, un ordre, de la poésie, aussi bien que démontrer le produit par raisonnement, avec d'autres productions spéculatives dans le domaine du pensable, encore génératrices d'ambiguïtés. Au contraire des logiques scientifiques, la logique n'apparaît qu'incidemment au niveau de la cohérence déclarative, au sens où la pertinence logique du discours est autre que la logique afférente aux règles dialectiques et celles de la syntaxe.

La langue véhicule de l'information au travers des signes et leur symbolisme convenus. Elle n'est qu'à peu influencer la pensée, sinon à maintenir celle-ci au niveau des possibilités d'expression dans la langue. En cette disposition, signes et symboles réfèrent aux deux faces du même, comme ce qui s'entend entre le signifié et le signifiant. Mais c'est en tant qu'aspects à devoir faire la distinction du même, au sens où chaque chose comporte un avers et un envers.

Que la langue ne soit que le moyen de communiquer l'exprimé au niveau de ce qui est tout d'abord pensé outre-mots, advient généralement à reconnaître l'aspect transcendantal du pensé (au moins chez les philosophes et les scientifiques admettant qu'il peut exister autre chose que la matière, puisque pour les matérialistes, la pensée et la conscience s'expliquent en tant que produit physicochimique de l'encéphale). Le pensé déjà substraté pour la communication —ce auquel les mots procurent du corps— donne aussi sur les possibilités conservatrices à seconder la mémoire. Le moyen de la langue est alors subsidiaire: c'est l'exprimé en pensée outre-mots qui est *matérialisé* dans une forme physiquement communicable. Depuis la fonction psychique identificatrice et prédicatrice de l'exprimé dans la langue en tant que raisonnement d'induction *héliocentrique*, cette fonction peut aussi comme inférence *géocentrique* se déduire, ainsi que nous verrons en détail à la suite de la langue aymara, à qualifier l'expérience venant d'authentifier ce qui constitue les dynamiques environnementales.

LOGIQUES

Les logiques sont présentement développées en tant que des squelettes séparés de toute chair à rendre vivantes leurs possibilités opératoires. L'aspect analytique d'une position logiquement résolutive du langage et sa vérification heuristique en rapport au dit, n'est pas exclusif de synthèse complémentirement génératrice de significations, avec sa transduction

dicible. De même avec les logiques qu'avec un organon sémiotique fondé sur une algèbre des équations signifiantes. Dans les deux cas, il s'agit d'une disposition qui ne peut que se surajouter à la linguistique générative dont l'ambition est de viser une grammaire susceptible de répondre le plus universellement qu'il est possible d'accéder à une réalité complexe depuis des facultés mentales (programme de Noam CHOMSKY).

Bien que la logique n'en dépende pas directement, elle s'établit entre le **dénoté** (la dénotation assimilant par métaphore de FREGE la signification à l'exemple de la Lune comme objet d'observation: c'est ce qui définit la partiellité de l'examiné selon des conditions), le **représenté** (le conçu en référence subjective et perceptuelle des observateurs et pouvant varier d'un penseur à l'autre sous la dépendance d'une intentionnalité jamais neutre dans le raisonnement), et le **perçu** (assimilé à l'image transmise par l'optique de la lunette astronomique, au sens où elle ne varie pas d'un observateur à l'autre, ni entre plusieurs observations du même observateur).

De façon sous-jacente à de tels contextes, on reconnaît à la flèche du temporalisable une indéfinition de ses extrémités. Ce qui peut être limité sont des instances en celle-ci. C'est dans ces conditions que l'état réalisé au présent repose sur l'effectué par le passé, comme l'état du fait au présent décide de l'état du réalisé au futur. Cependant l'erreur apparaît de tenir cette disposition inconditionnellement affirmative pour déclarer ce qui arrive par tout ou rien, c'est-à-dire sans lien à ce qui l'antériorise et y succède. En fait, une séquence s'effectuant dans le principe de transformation s'inscrit comme moyen d'une instance de réalisation processuelle entre une origine et une finalisation cosmique, en sorte que l'on doive tenir compte que ce qui se réalise circonstanciellement, peut diminuer d'autant ce qui était encore entièrement potentialisé à l'origine.

Pourquoi cette introduction à propos des logiques? Si l'on demande à un proche d'ouvrir la fenêtre, cela pourra avoir ou non le résultat escompté. Ce résultat du côté de la fenêtre, tient à la condition de son existence, à laquelle s'ajoute la possibilité de l'ouvrir. Pour le proche est également la condition d'existence, s'y ajoute sa volonté de répondre en acte à la demande et la faculté de pouvoir ouvrir la fenêtre. Toutes conditions passées sous silence dans la déclaration de la plupart des langues naturelles, alors qu'il y a interdépendance de la valeur déclarative avec les conditions opératoires subordonnées au résultat escompté, et alors même que cette déclaration peut être incitative, impérative, ou accompagnée d'un *s'il vous plaît*.

S'ajoutent conséquemment les prérequis à pouvoir discuter en connaissance de cause de la logique.

Le moyen sémiotique vise sans doute à surdéterminer l'analyse logique du langage appliqué à l'expérience vécue (le senti et le ressenti, sensations et sentiments), par une synthèse complétant le champ possible dans les expressions du pensable. C'est au mieux soumettre aux règles de la sémiotique ce qui réduit l'écart entre l'énoncé et ce que veut dire effectivement son auteur.

Un mot est un élément d'expression subénonciative, mais sa signification relève bien évidemment d'énoncés antécédents, en ce que la sémantité d'un terme s'arrive pas de rien. Dès lors, ce qui est complexe n'est pas le sens, mais l'énoncé y menant. De plus si le signe a une fonction informante, c'est son contenu significativement convenu qui est connaissable dans la connection du pensé périphériquement au connu. Pour comprendre une expression, il faut la compréhension préalable au moins d'une partie des mots dont on use à l'exprimer.

Plusieurs mots dans une même langue et dans des langues différentes peuvent avoir une signification commune, autant que plusieurs expressions peuvent se rapporter à une dénotation commune (étoile du matin, ou étoile du soir, ou Vénus).

Le langage doit aussi permettre des expressions 'anormales' en tant qu'imaginaires, autant que celles qui ne relèvent pas du constat sensible, en tant que l'exprimé peut prendre sens indépendamment du perçu. Exemple: l'infini, l'éternité, l'absolu représentent un donné en existence conçu à compléter l'inexhaustivité du plus grand nombre possible, à être autre que le nombre le plus grand de l'expérience de dénombrer. Il s'agit d'une liaison à la faculté mentale aperceptive, au contraire du langage fondé sur la dénotation, dont la valeur de vérité des expressions dépend de présupposés en rapport au dénoté.

Penser et exprimer le pensé sont deux instances conjointes. En cette disposition, les fulgurances idéitives contrastent temporellement avec la lenteur des transductions langagières subséquentes à en matérialiser la communication.

C'est la complexité énonciative qui permet de transmettre la portée du raisonnement, indépendamment de la logique utilisée dans le raisonnement. Parce que le français n'a que deux genres, on donne contre toute logique un sexe à la Lune, la Terre, le Soleil, choses qui dès l'énoncé sont erronées, par

insuffisance distinctive de conditions, et que parlant de ce qui concerne à la fois l'homme et la femme, on masculinise les expressions, occultant la femme, par défaut d'en pouvoir préciser la communauté.³ La langue évolua plus particulièrement au contact des littéraires. Au sortir de la révolution française, ce n'était même pas la moitié de la population qui parlait le français de Paris devenu langue nationale. Et pourtant, nous nous suffisons des langues naturelles pour raisonner en dépit de leur illogisme. On sait qu'ARISTOTE construisit sur le modèle de la langue grecque son système portant sur les catégories. Ce qui montre un lien entre le niveau du pensé et la langue, même si une langue n'est que le véhicule de la pensée.

Reste que l'aspect dialectique du communiqué implique que l'on puisse communiquer des énoncés qui sont ou qui nous apparaissent faux. Au niveau déclaratif, un énoncé, pour discourir à propos de particularités, peut être déclaré en certaines langues vrai en rapport à telles conditions, et faux en rapport à d'autres, depuis des suffixes ou des affixes spécifiques, en plus de pouvoir marquer ce qui distingue l'incertitude de l'expectative. On doit pouvoir communiquer ce qui réfère à tous les mondes possibles: l'ensemble des particularités constitutives, autant que relationnelles. Assertant d'expérience et dans la logique du tiers exclu que tous les humains sont mortels, ou que tous les corbeaux sont noirs, c'est se priver de raisonner en un contexte réel d'immortalité humaine, ou celui d'une autre couleur pour le corbeau.

Cela tient à ce que la logique du tiers exclu, de valence duelle, ne permet que de conclure dans l'absolu par vrai ou par faux, excluant des raisonnements plus complexes établis dans la relativité conditionnelle des conclusions. Des déclarations trivalentes ont plus de possibilité expressive, mais encore nettement moins que celles qui sont émises en rapport à des conditions quadrivalentes, pour ce qui est des déclarations dans le relativisme des relations répondant à conditions. Nous verrons que des langues sont plus précises que d'autres pour exprimer un certain nombre de cas de figure échappant aux déclarations par tout ou rien depuis le principe de non-contradiction, selon que le tiers soit exclu (déclaration inconditionnelle), ou qu'il reste inclus à ne pas évacuer des conditions relatives).

La différence de maturation psychologique entre individus est tout autant naturelle, qu'artificielle en rapport à l'éducation et l'instruction. Cela

3. Les suédois ont récemment acquis la possibilité du pronom neutre pour désigner à la fois il et elle.

n'empêche qu'à rester en surface des logiques déclaratives que permet la langue on fasse si souvent l'amalgame d'une égalité en droits à ce qui ne peut être en fait, à faire en démocratie *comme si* tous les humains étaient de fait égaux entre eux. Or cette disposition est assez semblable de l'implicitement et explicitement retenu au niveau des académies, pour exclure d'une logique officialisée des logiques *non classiques*, que l'on va jusqu'à nommer *déviantes*, dans l'enseignement, dès que celles-ci ne se limitent pas aux inférences par tout ou rien. De fait on considère en tant qu'*implication affaiblie* des logiques qui ne concluent pas dans une pseudo absoluité. Dans la logique officielle non transitive d'évacuer la relativité advenant des conditions relationnelles, un savant peut être déclaré tel quand un autre le sera comme ignorant, donc de façon irréaliste, puisqu'un savant ne peut que savoir plus ou moins qu'un autre, sans perdre la possibilité d'acquérir encore, ou de perdre ce qu'il sait. Hors des conditions modales, spatio-temporelles, déontiques, voire épistémiques sont réputées restrictives par les logiciens, alors que les conclusions restent souvent simplistes dans la logique du tiers exclu, et qu'elles sont autrement pertinentes depuis des conditions relatives ajoutant au raisonnement.

Les possibilités de pénétrer par la pensée des complexifications dans le raisonnement ne dépendent pas du langage, mais la transduction du pensé dans une langue peut être déficient si cette dernière est faiblement fournie en possibilités d'en rendre compte. Du fait du retard dans l'évolution des langues naturelles de ne faire que s'adapter aux progressions des penseurs, il y a avec l'usage d'une langue devant dans son moyen l'état du pensé, la possibilité d'en surdéterminer l'énoncement allant avec un appréhendemment au présent à pouvoir potentiellement y ajouter. La richesse en opérateurs visant à exprimer du savoir et du croyable en rapport à des modalisations déclaratives de sortes déductives et inductives en dépendent.

Pour le penseur réduisant son savoir à des conditions d'expérience, et bien qu'il soit dogmatiquement à **croire** nombre de conclusions expérimentalement non vérifiables, c'est sans autre forme de procès que tout le croyable est mis dans le domaine des superstitions. Même si d'évidence on sait en rapport à l'expérience, que ce savoir est limité aux états apostérieurs du réalisé, en sorte que l'on puisse de plus croire d'entendement ce qui n'est pas encore réalisé ici, ou déjà réalisé ailleurs, mais hors de portée de l'expérimentable. Un surplus d'efficacité viendrait d'unir la logique épistémiquement aristotélicienne, à celle doxastiquement platonicienne, en ce que celle-ci vise plus précisément, à côté de

l'expérience, le croyable venant de l'opinion vraie prouvée d'entendement. Car les conditions apostérieures ne sont pas exclusives des aprioriques: elles se complètent en rapport à l'examen de l'instance de réalisation du Cosmos entre une origine chaotique d'entropie sans doute infinie, et une finalité complémentaiement à entropie nulle.

Le déclaratif disant qu'untel sait ou ignore, n'est pas exclusif de celui par lequel on évoque qu'untel sait qu'il est ignorant, ni cet autre se disant savant, venant d'ignorer qu'il ne sait pas. Pourtant nous ne pouvons déclarer ces nuances sans périphrases, puisque le jeu des particules appropriées à modifier un sens dans les langues naturelles est trop pauvre.

Nous utilisons des langages à servir les communications d'une pensée auxquelles sont sous-jacentes des intentions. D'être en relation à leur altérité, les penseurs décident de ce qu'ils communiquent; langues et programmes informatiques répondant en tant que des moyens à des instructions voulues par le sujet vivant *sentant-mouvant-pensant*. Le JE d'un épicycle conscientiel l'individuant aperçoit qu'expérience et inventions, lemmes et axiomes, raisons et entendement, lui viennent d ne pas s'imposer à son entendement, de répondre à ce qu'il vise en tant qu'effets attendus de tels moyens.

Donc une logique ne s'imposant pas de varier en raison de besoins individuels ou collectifs, peut tout au plus faciliter le raisonnement. Et c'est précisément dans ces conditions, qu'en raison d'une propre liberté de pensée, chacun peut croire ou ne pas croire même ce qui reçoit le label de scientificité: que c'est la physicochimie neuronale au niveau du cortex cérébral qui sécrète la pensée, notre conscience du monde, ainsi que la valeur de nos intentions se posant en vue d'obtenir des résultats particuliers. **Entendons ici que les vues réductrices consistant à tout expliquer à partir de paramètres réduits en rapport à des conditions géocentriques, ne peuvent pas plus devenir universels à propos de la nature, que des dogmes religieux ne le peuvent à propos d'une surnature.** On peut bien sûr expliquer savamment que les réactions agissant de cause à effet, particulier au déterminisme physique, suffisent pour rendre compte que les qualifications, le libre-arbitre personnel et la conscience découlent de dépenses physicochimiques, et de plus que ces données à caractériser la vie sont apparues par hasard et sans raison de la rencontre dynamique des atomes entre eux. Mais ces explications là ne peuvent pas plus satisfaire des penseurs s'émancipant du prêt-à-porter intellectuel convenant si bien à la

présente époque, que d'autres explications semblablement officialisées par le passé.

Entre les perceptions fondant le *géocentrisme* du pensé, et l'entendement à permettre des considérations *héliocentriques*, les règles dialectiques sont convenues à rendre compte de l'état d'expressivité du pensé, ou l'inverse. Ce qui entend que l'argument qui s'appuie sur des raisons (elles ne peuvent qu'être particulières dans leur partiellité advenant dans l'inexhaustivité du raisonnement), peut être également vu inversé à considérer que la raison ressort de l'argumentaire. Relativisant, le choix du raisonnement, comme sa pratique, ne sont pas à contraindre la personne qui raisonne, dès lors que nous la considérons libre des raisons qu'elle se donne à raisonner en vue d'un but particulier. C'est la condition allant avec la faculté de libre-arbitre de la personne. Cependant que, dans l'isolation d'un appréhendemement matérialiste invoquant le seul rapport physicopsychique, on peut croire en l'inexorable programmation du raisonnement selon des lois logiques. Ainsi, de voir de la fumée sur la montagne suppose et conséquemment porte à déduire dans ce contexte la simultanéité du feu, par implication causale de ce que l'on a jamais vu de fumée sans feu. Donc en raison d'une incidence conditionnatrice à ne pouvoir être universellement valide, car elle n'est valide qu'à répondre à des conditions évacuant le libre choix des raisons introduites dans le raisonnement en vue d'un résultat attendu particulier. Et consécutivement, les *outils* que sont les règles de la logique dont on se sert sont des aides au raisonnement, mais à n'être prescriptives qu'en rapport au cadre particularisant notre raisonnement advenant en raison d'un résultat attendu. Ce qui entend que de telles règles restent bornées dans la possibilité de pénétrer l'encore inconnu. La logique étant à résoudre des contradictions, implique quasiment d'ignorer l'induction comme moyen d'explorer le champ du pensable.

KANT discerne bien que ce sont des propositions modales que peuvent résulter des conditions vraies ou fausses, mais à circonscrire l'entendement dans la capacité d'actualisation d'une faculté appartenant au sujet. C'est en ce sens que l'idéalisme transcendantal vise à pouvoir dépasser en possibilité le cadre de l'objectivité, sans conflit doctrinal opposant le déterminisme assurant les états du déterminé, au libre-arbitre déterminateur en rapport aux potentialités déterminatrices. Le libre-arbitre qualificateur chez l'humain peut en effet opérer à l'encontre du hasard des réactions advenant de cause à effet, d'être le moyen déterminateur du potentialisé selon des circonstances et en rapport aux lois déterministes de la nature.

Bien entendu, par exemple en considération des règles de logique modale, une logique discursive peut se fonder sur l'exprimé dans la langue, mais à ne pas réduire l'expression aux règles de logique en usage, attendu que c'est le sujet qui décide dans son raisonnement du choix des raisons. Cela se conçoit déjà comme condition nécessaire allant avec la souveraineté du libre-arbitre de la personne à participer de son altérité. Cette condition est à surdéterminer la logique déontique (et non pas à la nier comme plus faible que la logique du tiers exclu), si le défendu est en rapport à l'aléthique de permissivité, quand le libre-arbitre représente la nécessaire complémentaire de l'obéissance par obligation, donc à induire le consentement en tant que décision volontaire. Et c'est de même que si l'interrogation scientifique ne peut que concerner le questionnement ne pouvant se résoudre qu'entre QUOI et COMMENT de façon limitée aux états advenus du monde, ce n'est pas nécessairement à devoir rester muet de compléter cette limitation dans le besoin d'apercevoir au travers des idéaux le potentialisé à pouvoir rendre compte d'une nature ne s'effectuant pas sans raison et depuis rien, dès lors que le sujet pensant décide des raisons impliquant son raisonnement entre des intentions et l'attention conscientielle concentrée sur l'obtention d'un résultat attendu.

Avec les acteurs de Port-Royal et bien d'autres plus isolés, tel DESCARTES, l'art de penser dépassa les bases progressivement affinées au moyen d'antiques raisonnements. Cet art ne peut que progresser hors phases alternant évolutions et involutions locales ou territoriales à caractériser les isolations communautaires, mais certainement pas du fait des intégristes souhaitant réduire leur travail mental aux stratégies dont on use pour convaincre, que ce soit en rapport aux preuves d'expérience quelques fois arbitrairement interprétées pour les matérialistes, ou pour les fondamentalistes religieux en rapport à des preuves scolastiques issues des interprétations récursivement exégétiques.

C'est à conclure que toute claustration formant autant d'états intermédiaires entre les dogmes extrémistes isolant la matière de la spiritualité, précisément de s'isoler communautairement, manquent de capacité à pouvoir progresser vers l'universalisable. En effet, la condition préalable d'une activité conduisant à l'universalité paraît satisfaite avec l'acceptation des différences. Ce n'est qu'à ne rien exclure que l'on peut commencer un appréhension psychique conduisant vers toujours plus universalité. Le but métascientifique, en ce qu'il vise la compréhension fonctionnelle entre physique et métaphysique, passe par l'expérience propriative, qualitative et

valorielle des variables phénoméniques animant les dynamiques d'être à l'endocosme et d'avoir à l'exocosme, depuis la médiation mésocosmique d'une multitude d'agents investissant le potentialisé en réalisation depuis tout degré de qualification. C'est en considération de ce que l'actuel Cosmos participe d'une instance de réalisation potentialisée (ne pouvant advenir de rien et sans raison), qu'agissant entre idées et idéaux —le voulu en rapport à une sagesse qualificatrice—, **il importe tout autant de chercher ce qui est, que ce qui devrait être**. Un choix pouvant passer pour utopique à l'examen des seules déductions *géocentriques* portant sur la réalité, alors que ce qui ne manque pas d'être utopique, parce qu'irréaliste, est de croire que les choses se font toutes seules. Libre au lecteur de penser que ce qui est ainsi avancé s'éloigne du cadre devant circonscrire la présente proposition en vue d'un outil sémiotique.

Au travers des appréciations quantitatives et qualitatives, nous adaptons de fait la portée de nos raisonnements à des raisons sous-jacentes. Le but est palpable du seul fait que le raisonnement advient psychologiquement entre une attention limitée dans sa portée à sonder le réalisé à l'extérieur de soi, et l'intériorisation d'intentions singulières en rapport à l'en soi.

L'algèbre du pensé concerne indirectement la portée de la syntaxe du langage de communication. Si le communiqué a fonction informante, alors la fonction démonstrative depuis laquelle on juge un rapport de vérité, n'appartient pas à la langue, mais aux locuteurs en faisant usage pour communiquer. Ce qui entend que le jeu d'affixes, de suffixes, et leur algèbre compositionnelle doit être riche à pouvoir communiquer toutes les nuances de la pensée, mais c'est la pensée elle-même qui juge en raison, non son formalisme qui s'impose au niveau syntaxique et dialectique de la communication.

Ce que l'on juge peut avoir:

- valeur de vérité: par évidence, P implique P;
- valeur factuelle: en tel lieu à telle date, cet événement là eut lieu;
- valeur prédictive: 1° affirmative (inconditionnelle): ne peut pas ne pas être; 2° (conditionnelle) dont la prévisibilité peut être estimée circonstanciellement entre des possibilités et des impossibilités.

Par l'intermédiaire du jeu des opérateurs de sens, il importe que la langue comporte toutes les dispositions à rendre non seulement la teneur ou les conclusions d'un raisonnement, mais de plus tout ce qui peut être pensé. Et c'est dans ce cadre visant l'ampleur des possibilités communicatives de

l'exprimable, que le raisonnement peut produire du fruit, tout en sachant bien que celui-ci dépend des raisons que l'on se donne, donc en rapport véricitaire, non pas à l'énoncé, mais au niveau des intentions à juger d'âme et en conscience.

On pourra toujours démontrer la vérité de ce qui est collectivement ou personnellement voulu à l'examen des statistiques portant sur des faits, mais l'on sait très bien que même ces faits sont falsifiables et corruptibles depuis des intentions dissimulées visant à tromper. Entendons que cette vérité examinée dans les faits passe peut-être par la démonstration, mais c'est de **cause à effet attendu** que ce résultat advient, du fait que l'intentionnalité se place à l'origine du projet. Si cela n'était pas, une vérité serait indépendante des époques, ou des frontières entre pays, à ne pas varier en fonction des paradigmes.

Éléments de la sémantique à servir la sémiotique

Une considération paraît primordiale en rapport à la sémiotique. Pour PIERCE la connaissance ne progresse pas de l'accumulation de découvertes, mais de la continuité résultant de ce que l'on saisit à pouvoir investir dans ce qui constitue la sagesse individuelle, et par suite dans le savoir collectif. L'accumulation de découvertes participe donc indirectement au savoir technoscientifique se formant à des fins qualificatrices. Comme recettes s'établissant entre essais, erreurs et réussites, avec nouvelles tentatives en cas d'échec, le savoir d'expérience ne peut croître qu'au prorata de ce que l'expérimenté réussit ou ne réussit pas. Advenant de façon indirecte aux choses dont la réalité métamorphique est dépendante de ce que l'on sait des raisons sous-jacentes à l'instance réalisant le Cosmos, cela entraîne que le réel est en soi d'expérience incommensurablement inconnaissable dans son entièreté. Et ce ne sera pas de supposer que cette instance puisse processuellement se réaliser hors intentionnalité et depuis rien, qui peut faire que le processus réalisant le monde soit effectivement le résultat du hasard des dynamiques internes. Comment croire au hasard face à la complexification progressive des réalisations progressant entre strates s'échelonnant du microcosme au macrocosme, et correspondant si bien aux lois de la systémique par lesquelles on répartit les difficultés.

De ne pas s'arrêter au préjugé d'objectivité du constat des choses, cela est à dire que le raisonnement à propos du monde résout des contradictions internes à la sagesse se métabolisant à *penser le monde* selon les raisons que l'on se donne, mais à ne jamais pouvoir se confondre avec la réalité objective. J'en déduis que même si la conscience environnementale dépend des perceptions de l'environnement, le mentalisé, d'intégrer des perceptions environnementales à des aperceptions complémentaires, forme *in situ* le

mixte qui affère aux deux sortes, mais d'une façon qui ne soit assimilable ni au contenu exocosmique, ni à celui de l'endocosme. PIERCE assimile du reste l'être à sa cognition, et conséquemment son devenir à sa connaissabilité opérant en lui-même d'advenir de l'ampleur des relations à l'altérité.

C'est en accord avec cette disposition que, d'évidence, un langage sert à communiquer entre entités individuées formant leurs sapiences particulières à la base des dépenses personnalisées dans les expressions d'eux-mêmes. Le langage est par contre de piètre utilité pour apprendre à penser, même si la langue natale, voire une ou plusieurs langues secondaires, marquent indéniablement de leur empruntes particulières nos manières de penser. Ce n'est pas avec la langue que l'on apprend à penser, tant il est vrai que la langue reste le plus souvent ressentie au moment de communiquer comme une limitation de la possibilité d'envol de ce auquel on pense en situation. Tout au plus depuis la lecture peut-on, dans une certaine mesure, se mettre au diapason des connaissances collectives, mais ce n'est pas là **apprendre à penser** en vue de pouvoir penser par soi-même.

Dans le champ du possible formé entre le potentialisé dans la communication et l'actualisation communicative, le penseur se trouve ainsi freiné dans son moyen d'expression continûment fini, limité. Une disposition que grèverait moins la pensée, si sa transduction pouvait s'exprimer dans une langue culturelle logiquement appropriée aux usages. On ne connaît présentement que des langues *a priori* ayant pour vocation de faciliter l'intercommunication entre cultures, telles le sanskrit, l'ido ou l'espéranto.⁴

Dans les disciplines scientifiques des domaines de la physique, ceux de la chimie, la botanique et la zoologie, on a plus ou moins internationalement une seule notation. Le discours qualificateur en de telles disciplines s'accommode dès lors de langues littéraires qu'il faut cependant traduire entre ethnies. Mais ce n'est pas cette disposition qui répond à la

4. L'espéranto et l'ido sont des compromis unifiant les langues occidentales entre elles. Durant l'antiquité, le sanskrit visait le même but qui était de rapprocher rationnellement les langues parlées en Inde. Une langue construite autour d'une logique peut être à terme plus performante, du fait qu'elle compose dès le départ avec le meilleur dans chacune des langues naturelles servant à son élaboration, et c'est consécutivement d'elles que peuvent partir les projets de langues spéciales: philosophique, métaphysique et autres. Cependant que la propagation des langues interculturelles est réduite pour la raison que n'étant pas patrimoniales, elles manquent conséquemment d'élan mobilisateur dans le cadre des concurrences entre nations, comme de sentimentalité allant avec l'évocation de traditions sous-jacentes aux langues natales.

problématique d'une **mathesis sémiologique du qualifiable**. Objet du dialogue, chaque signe faisant référence au convenu entre locuteurs **a pour fonction d'évoquer une signification** de façon particulière à la détacher de toute autre, étant alors abstraite du domaine du signifiable reconnu par entendement. La communication repose ainsi sur son moyen de transmission (gestuel, verbal, écrit) depuis des conventions: ce sont les signes porteurs de significations, avec les règles de leur usage. Notons bien que sans connaissance du linguistiquement convenu, il peut y avoir transmission au sens du phénoménologiquement perçu, cependant que la signification, au sens aperceptif d'information intellectuelle, reste du niveau intuitif d'acquisition dès le plus jeune âge. En sorte que le langage passe par l'apprentissage conceptuel et intuitif du convenu à véhiculer du sens au sein d'une communauté d'interlocuteurs, **et cela seulement, n'étant pas le moyen de connaître la réalité des signifiants, en tant que cette acquisition est aperceptivement rationalisée.**

Dans la disposition qui précède, la production des significations peut bien sûr advenir sans instrumentation intellectuelle, cependant que la mathesis sémiologique du qualifiable représente l'artifice susceptible d'étendre le domaine des significations ordonnées entre elles, ce qui est autre que la raison des langues. La raison du langage reste dans le moyen de véhiculer du sens, et ce moyen s'échelonne entre les rudiments de la communication par signes pouvant être suffisante à l'intérieur d'une communauté d'animaux, jusqu'à la plus élaborée satisfaisant l'humanité présente. En sorte que la plus élaborée des langues planétaires, d'évoluer en rapport des besoins locaux dans le temps comme dans l'espace, infère que ce qui satisfait de tels besoins planétaires serait jugé primitif à devoir servir l'intercommunication forcément plus complexe au niveau des communautés extraplanétaires, mais toujours sans pouvoir advenir en tant que mathesis sémiologique du qualifiable. Autrement dit, la fonction du langage répond à tous les cas intermédiaires possibles que représentent la communication entre par exemple une chauve-souris et un papillon, entre humains et des animaux de compagnie, les humains entre eux, ou encore entre l'humain et des êtres suprahumains, dès lors que, depuis le principe de communication, le communiqué ne dépend que de possibilités communicatives passant par l'intermédiaire de possibilités sensorielles nécessaires à l'appréhension du communiqué, quand le niveau créativement intellectif n'est pas lui-même à dépendre directement de tels moyens.

Une langue n'est en soi pas fin, mais moyen de communiquer. C'est au même titre que la justice ne peut durer comme moyen que le temps des injustices, l'épistémie que le temps de réaliser comme moyen la vérité, et que l'esthétique de même n'est à durer que le temps de la résorption des laideurs, comme l'est l'éthique vis-à-vis des choix de conduite à son altérité depuis le don de libre-arbitre.

PROSPECTIVE À PARTIR DE L'ÉTAT CONTEMPORAIN DES LANGUES LITTÉRAIRES

Si pour SAUSSURE le sens ressort du contexte, une signification ressort théoriquement de sa différence à son altérité signifiante, de façon telle qu'une signification particulière, ajoutée à son altérité signifiante puisse représenter l'ensemble du signifiable. Les deux aspects posent la relation entre le travail de la pensée dans la production du signifié à partir de signifiants, en rapport à leur transduction langagière. C'est en vue de considérations pragmatiques que le principal progrès des langues passe par la *condensation* des moyens ad hoc de transmettre le pensé. Par *condensation*, on entend ce qui advient par exemple avec la diminution des périphrases par lesquelles on communique les concepts depuis l'état plus ou moins nébulaire des moyens.

Un terme reste défectueux à ne pouvoir pleinement cerner l'identifiant sans nébulosité en rapport à son altérité signifiante. Ce degré de nébulosité interfère au niveau des interprétations faussement synonymes par manque de discrimination. L'embarras à trouver le terme juste pour signifier ce que l'on communique montre que l'ainsi signifié provient des représentations mentales et non du signifiant lui-même, puisque c'est à le d'abord penser outre-mots que l'on tente d'y appliquer un terme adéquat.

Dès lors que le mot dans la substance propre à son signe reçoit sa signification que par ce qui est incidemment à l'éclairer, ce sont des diffractions et des dispersions de sens qui apparaissent en rapport à son environnement formant phrases, chapitres, ouvrages. Un terme recevant son identité signifiante que séparé et en contraste à son altérité, c'est dans l'insuffisance terminologique que son pourtour nébulaire fait de l'étendue de son débordement au sein du signifié, diminue depuis le contexte accompagnant sa textualité au sein du dit ou de l'écrit. Et si dans la prase, c'est le degré de nébulosité signifiante des mots qui interfère avec le voisinage jusqu'à diminuer le sens ressortant de l'ensemble, pour corollaire,

le maximum de sens se dégage du signifié opérant dans la rigueur des signifiants, ce qui coïncide avec l'acuité du pensé dans le communiqué à fonction informante. De ce qu'on y vise l'idéalité dans l'idéal (le domaine des idées, à celui de leur perfectionnement), la progression dans les moyens de communication va à l'encontre des addictions participant des inerties conservatrices à l'encontre de ce qui excède tout état réalisé du langage.

Les faux synonymes viennent de ce que l'on assimile un sens commun entre plusieurs termes par manque de discriminants variant quelques fois en rapport au contexte, donc en des sens évoluant d'une époque à l'autre, jusqu'à perdre le sens premier les différenciant étymologiquement.

Les mots, comme toute individuation, sont séparés de leur altérité signifiante (en rapport à leur identité leur donnant un sens particulier), non isolables (en rapport à leur fonction dans la phrase). Idem donc lorsque l'on passe du signifié au signifiant. La nébulosité conscientielle d'un terme fait qu'il peut dériver en signification depuis les usages jusqu'à recevoir un nouveau sens. C'est à rendre compte de ce que le sens d'un terme peut perdre son lien étymologique.

Progrès important en ce que conséquemment cette disposition influe sur la vitesse de transduction intellectuelle, et sa communication langagière. Autrement dit l'ampleur du significativement transmis par unité de temps. Dans l'immédiat le problème se pose peu, mais il nous faudra un jour ou l'autre probablement investir dans le perfectionnement idéographique et idéophonique dans le but de condenser la communication des concepts, en rapport à l'économie venant avec la diminution du foisonnement des langues territoriales. Fondées sur des communautés ayant évoluées isolément, ces langues dites nationales sont antiéconomiques de dire la même chose depuis x moyens. Une disposition qui participe du même gaspillage que ce qui se rencontre encore en science, savoir que x chercheurs s'isolent de par le monde au niveau des entreprises et des territorialités nationales diligentant les recherches, et faisant que c'est à chercher de mêmes choses sans aucun contact, sauf espionnage, pour raison de profits concurrentiels, ou de défense nationale.⁵

5. Ne pas se cacher ce qui semble vrai n'est pas faire preuve d'utopie. Ce qui est utopique est de croire que l'amélioration de telles conditions au niveau planétaire peut se réaliser par hasard sans qu'on le veuille et sans avoir à intervenir. Au niveau de l'humanité, les choses se font à partir d'une volonté commune. Dès lors que celle-ci s'accomplit, bien des choses deviennent possibles.

Mais plus encore que la rationalisation d'une langue culturellement internationale, les progressions de la pensée feront un bon géant lorsqu'une mathesis sémiologique du qualifiable structurera la logique des concepts à étendre les possibilités de s'exprimer. Grâce au réseau Internet, cette mathesis sémiologique peut ressortir d'une coopération entre sémioticiens, sémanticiens, logiciens et linguistes.

Ce qui est naturel est que le nombre des langues dites vivantes aille en diminuant, dès lors que ce nombre dépend des communautés refermées sur elles-mêmes. Lorsque les relations se complexifient à dépasser les relations entre tribus voisines, régions locales et bientôt nations rencontrant des besoins de s'harmoniser entre elles jusqu'à communiquer d'une même voix à l'échelle mondiale, et moins il y a de langues en usage pour dire sensiblement la même chose depuis des moyens différents. Idem à ne pouvoir viser une macroéconomie dans la redondance des entreprises humaines.

Notons que si l'on distingue souvent les langues entre artificielles et naturelles, il semble que ce soit par défaut de réflexion, puisque toutes les langues sont artificielles d'advenir de conventions entre locuteurs. Bien sûr cette distinction vient de ce qu'une langue comme l'espéranto relève d'un travail de l'ordre de la décennie, bien visible, alors que l'on ne voit guère sa langue natale évoluer le temps d'une vie, cependant qu'il suffit d'aborder ce qui fut écrit dans sa propre langue natale pour ne plus comprendre sans exercice ce qui fut écrit il y a quelques siècles. Par ailleurs, on connaît aux USA l'exemple d'enfants isolés de tout contact avec des adultes et qui créèrent un langage assez élaboré en quelques années pour correspondre à leurs besoins de communication. Devons-nous dès lors rattacher cette langue aux langues artificielles, ou aux langues naturelles? Un langage peut recourir à la phonétique, comme au gestuel entre sourds et muets. Des chauves-souris localisent les objets de leur environnement à partir d'une sensibilité répondant aux échos sonores, des serpents font de même d'être informé en passant par des différences de température, tandis que certains insectes modulent depuis le jeu de glandes des messages olfactifs comme font les fourmis. C'est cela qui correspond à des évolutions naturelles. En sorte que les artifices vestimentaires chez l'humain, au même titre que le plumage chez l'oiseau, puissent participer d'un langage, au sens où tout langage, quel que soit le moyen auquel on recourt, dépend de conventions faisant que les signes restent sans signification hors communauté à en convenir. Il est prouvé que des colonies d'abeilles vivant en Amérique et transplantées en Russie ne peuvent plus communiquer étant mêlées à des butineuses

indigènes **sans assimiler de nouvelles conventions** à communiquer distances et directions des sources mellifères.

La dialectique, par laquelle passent toutes sortes d'informations relationnelles, s'étend ainsi à d'autres modes d'expression que ceux utilisant l'écrit et la parole. Au titre des comportements, cela entraîne que l'on puisse adopter des attitudes particulières. Si cette attitude passe par une mode, par exemple une originalité vestimentaire, cela influence notre contenance en société, et indirectement des traits moraux d'appartenance communautaire, ou du moins leur affichage à personifier des relations.

Au travers des progressions de la mondialisation, la disparition progressive des nationalismes; le métissage par suite de l'ouverture des frontières nationales et la fin des guerres résultant de politisations idéologiquement religieuses; représentent des oppositions inertielles à ce qu'une même éducation advienne partout dans le monde, et qu'une paix réelle progresse de libres coopérations pour le bien de l'humanité. C'est cela qui représente des facteurs faisant que les langues évoluent vers leur unification langagière. Si ce qui est ainsi potentialisé en réalisation, sauf accident, n'est assurément pas d'échéance prévisible, puisqu'à dépendre des volontés s'unissant en chaque nouvelle génération, les sémanticiens ont dès à présent le moyen d'en tenir compte, c'est-à-dire **ne pas limiter leur appréhension aux dérivations a posteriori des langues en usage**. Différentes clôtures territoriales fondées sur des politiques particulières, avec les intolérances religieuses, ethniques et raciales, sont de fait des obstacles à la paix mondiale. Prévenons cependant l'amalgame: ce constat n'entend pas la diminution des variations communautaires représentant une richesse pour l'avenir d'une humanité non divisée, mais leur présente fermeture à leur altérité sociale. Le tout représentant plus que la totalité, une unique culture humaine diversement enrichie est évidemment autre chose que la multiplicité de petites cultures appauvries de se refermer sur elles-mêmes. Aussi, toutes dispositions prises en vue de cette unité travaillent de façon sûre pour l'avenir, en plus de diminuer partout des souffrances et malheurs du fait de ce que l'humain n'ayant pas encore quitté son animalité reste *loup... pour son semblable vivant hors meute*. Voici l'occasion d'indiquer qu'une maxime montre que les langues contiennent des expressions fossilisées provenant d'images langagières, pour n'avoir pas de terme spécifiquement adéquat à en rendre le sens. Une autre expression fossilisée très courante vient de ce que si, encore à l'époque romaine, on ne comptait dans les statistiques démographiques que les hommes —femmes, esclaves

et enfants n'étant pas alors considérés ainsi que des citoyens à part entière (étant déclarés à faire partie des biens patrimoniaux)—, entraîne que par inertie, encore aujourd'hui, bien qu'une égalité de statut soit déclarée en droit, on en reste toujours à employer le terme 'homme' pour désigner l'humain ou l'humanité. Exemple avec les textes législatifs du *Droit de l'homme*, expression qui réfère traditionnellement à l'homme comme représentant de l'humanité, alors que l'expression plus adéquate de *Droit humain*, à des difficultés à se répandre. On donne 8 % de l'humanité comme étant nativement anglophone, cependant qu'un nombre bien plus considérable de gens ont des connaissances en anglais. La suprématie de l'anglais provient non pas d'une supériorité en moyens rationnels de transduction du pensé, mais sous l'empire du commerce et des échanges internationaux. C'est à satisfaire les prémices d'une internationalisation en marche. Il se peut que pour la même raison, cela puisse être le tour des langues asiatiques — chinois, japonais et coréen— de prendre de l'ampleur hors de leurs frontières nationales, peut-être après alphabétisation de leur écriture comme cela c'est fait au Vietnam, alors même que ces langues ne contiennent pas plus en elles-mêmes une quelconque supériorité langagière. De toute façon, si une langue naturelle s'impose au prorata de contextes concurrentiels, ce sera à évoluer dans le futur d'une façon bien éloignées de leurs formes actuelles, si l'on se réfère aux transformations passées des langues naturelles. Car si l'on en passe par les langues naturelles pour exprimer la pensée de SHAKESPEARE et de VOLTAIRE, c'est encore à pouvoir lire sans besoin de recourir à un lexique, mais il faut déjà traduire celles de RABELAIS, de NEWTON et de DESCARTES en leur correspondance moderne. Il ne peut qu'en être de même demain, dès lors qu'**une langue dite naturelle évolue d'être constamment en retard sur la progression des besoins complexificateurs de la pensée**. Aussi revendiquer une langue nationaliste comme étant la plus adaptée pour l'avenir ne tient pas. D'ici à 400 ans, les langues parlées aujourd'hui n'auront que le nom à correspondre aux évolutions de leur contenu, à l'exemple de l'individu qui ne change pas d'identité quand se renouvellent les substrats de ce qui le corporise.

Les langues, dites vivantes parce qu'elles suivent l'évolution des êtres vivants les utilisant, évoluent. Elles naissent, deviennent matures, vieillissent et meurent. Oui, elles meurent, bien que lorsqu'on en retrouve les traits dans leur descendance, on puisse encore les croire vivantes, et bien que la durée de vie d'une langue ne peut être directement perçue à l'échelle de la durée de vie individuelle. C'est ainsi que des observateurs avertis prennent conscience que l'inglish (contraction d'india et d'english), pourrait bien

supplanter par l'influence du nombre de locuteurs, cette langue anglaise que l'on regarde indétrônable en raison de ce qu'elle est hégémoniquement portée par les actuels échanges internationaux.

Encore une fois, une langue de communication culturelle fondée sur la logique sémiotique représente vis-à-vis du qualifiable l'équivalent de la logique du quantifiable pour les mathématiques. Comme catégorisation combinatoire des concepts, il s'agit de la tentative d'ordonner rationnellement l'inventaire des concepts connus, ce qui affère à d'autres moyens que leur définition en considération des usages les articulant dans le discours à propos du quotidien. En tant qu'instrument qualifiant la pensée, l'organum sémiotique peut permettre l'appréhension d'une complémentation spéculative des significations, qu'une facilitation psychologiquement extravertie limite à la seule expérience exocosmiquement vécue, mais dont la portée s'avère largement insuffisante sans complément introversif, afin de circonscrire la réalité du pensable.

Uberto ÉCO, amoureux collectionneur de livres anciens et rares sur les langues imaginaires et artificielles, remarque que leurs auteurs sont ceux qui prirent conscience des difficultés à exprimer leur propre pensée au moyen des seules langues littéraires.

Dans la considération de ce que les choses n'arrivent pas *ex nihilo*, on accède semble-t-il tout d'abord intuitivement au champ d'intellection depuis le dialogue. Mais c'est comme moyen à *matérialiser* le produit de la psyché, au sens que ce qui est susceptible d'ultimité passe par sa liaison macrocosmique, en tant que supraconscience du Cosmos.

LES ÉTONNANTES POSSIBILITÉS DE RELATIVISER EN LANGAGE AYMARA

L'aymara est une langue amérindienne remontant selon les spécialistes à 3000 ans, toujours localement parlée en Amérique du Sud par quelque 2 millions d'autochtones, qui lui donne pour nom: *langue des lupihaks* (êtres resplendissants). Les linguistes considèrent que sa formation, comme langue agglutinante, est construite. Le plan fonctionnellement prémédité⁶ dans l'organisation de l'aymara évoque des liens avec le sanscrit et indirectement avec des langues caucasiennes. Comme pour l'espéranto, la syntaxe sans

6. Pour VILLAMIL, des idées abstraites de quantité et de qualité, de fréquence et de multiplicité, de restriction et d'expansion, de temps et d'espace, profondeur et hauteur, présent et futur, indiquent que son organisation rationnelle est artificielle.

exception, qui n'a pas varié au cours des siècles, en favorise l'apprentissage. De même que le sanskrit est d'une richesse époustouflante en concepts métaphysiques, déjà le jésuite Ludovico BERTONIO qui fit connaître l'aymara au 17^e siècle releva que cette langue était **particulièrement apte à exprimer des concepts abstraits, ce qui nous intéresse ici**.⁷ Les sémanticiens l'évoquent ou en étudie la syntaxe en raison de sa grande flexibilité et sa remarquable possibilité néologisante à exprimer des idées abstraites. D'une certaine façon, elle préfigure des moyens adaptés à une langue *philosophique*, déjà en ce qu'elle est fondée sur une logique trivalente, et non pas duelle comme la plupart des autres langues, donc à pouvoir discriminer des idées complémentaires nécessaires et immuables, au côté des possibilités de varier selon des conditions. Dans une langue limitée à la logique duelle, on dira qu'untel ou quelque chose est beau ou laid. En aymara, nous aurons ces cas de déclaration absolue par tout ou rien de l'incomparablement beau et de l'incomparablement laid, auquel s'ajoute l'attribution de la mixité relative de ce qui est beau à certains égards et laid à d'autres. En sorte que l'on puisse saisir des subtilités relativement intraduisibles dans les langues ne connaissant que les antithétiques, sauf à instaurer des périphrases nuancées appréciant attributive.⁸

Notons qu'une logique quadripartite fondée sur deux opposés antithétiques absolus (inconditionnels), et deux tendances opposées relativables selon des conditions, était déjà proposée à permettre des considérations métaphysiques. Pour PIERCE, la logique quadripartite, en élargissant le sens des attributions que l'on étudie en sémiotique, permet des procédures épistémiques fondées sur des abstractions déductives et inductives diminuant la faillibilité interprétative des propositions.

L'aymara (tout comme le sanscrit)⁹ obéit à un plan logique, fonctionnel, procurant **un certain niveau de rationalité en avance sur les besoins littéraires**. Plusieurs universités américaines l'approfondissent, ainsi que l'ingénieur et mathématicien Ivan GUZMAN, qui créa un outil algébrique

7. C'est l'une des langues parmi celles qui sont devenues officielles dans l'Empire Inca. Ellen ROSS, 1963, en fit la première étude moderne. Depuis, l'École de Floride, avec une équipe de linguistes sous la direction de M. J. HARDMAN, s'est spécialisée en celle-ci.

8. Des projets de traduction informatisée s'inspirent de ce moyen (voir sur Internet Guzmán de ROJA).

9. Quelques auteurs notent des liens de parenté que l'on ne retrouve pas ailleurs.

appliqué à l'informatique en vue de déduire des scénarios futurs.¹⁰ Il dit: *Ce n'est pas seulement de prédire ce qui pourrait arriver, mais de voir comment les événements façonnent l'avenir, en développant continuellement de nouvelles étapes de concaténation.* En raison des manières spécifiques de raisonner à partir du moule langagier pour cheminer le pensé, même l'enseignement des mathématiques dans les écoles boliviennes diffère lorsqu'il s'effectue en espagnol (logique bivalente aboutissant au raisonnement d'exclusion), par rapport à l'aymara: logique trivalente permettant de raisonner dans la médiation du tiers inclus, ajoutant à la logique aristotélicienne fonctionnant par tout ou rien, et conséquemment à pouvoir conclure des prévisions à partir de prémisses seulement plausibles. Ce qui permet de ne pas exclure l'aspect antithétique du champ des déclarations véricitaires portant sur des aspects thétiques.¹¹

Autrement dit, ainsi que déjà évoqué, ce n'est pas parce que l'on a rencontré jusqu'à présent exclusivement des corbeaux noirs, qu'il ne puisse pas en exister des blancs. Une manière relativiste de penser si évidemment propice au raisonnement spéculatif. Il vient d'inclure, au côté des savoirs d'expérience apostérieures, des connaissances aprioriques fondées sur le raisonnement. C'est métaphysiquement à entendre que si l'on ne peut qu'accorder le critère de conditionnalité et des attributs seulement relativables à des relations spécifiques du principe de transformation, et en ce qu'une quelconque instance transformative comporte une origine et un terme définissable, alors ce auquel cela s'applique processuellement est nécessairement spatiotemporalisé en extension, autant que situable dans son intensité, au sein d'un continuum inconditionnellement invariable, absolu et infini. S'ensuit la capacité d'appréhender l'instance cosmique d'une réalisation performative se réalisant processuellement à épuiser le potentialisé dans les dynamiques s'effectuant à entropie qui n'est certes déjà plus infinie depuis des milliards d'années, mais qui n'est encore qu'en voie de devenir finalitairement nulle, certes en un laps de temps restant indéterminé par avance, mais à ne pouvoir en nier l'évidence.

10. Ce projet n'a à ce jour encore trouvé son application que dans l'industrie, pour anticiper de futurs besoins appropriés à la mondialisation.

11. On trouvera dans *Problèmes de logique et de linguistique qui entravent la communication sociale avec le peuple aymara* de Ivan GUZMAN, non seulement l'étude des capacités de la langue des *êtres resplendissants*, par rapport aux possibilités des langues occidentales, mais encore un savoureux dialogue imaginé entre Aristote et une vieille aymara au sujet de la logique. Le document est disponible sur Internet, traduit en plusieurs langues.

Du fait des possibilités d'une logique trivalente dans les modes d'énoncement qui sont indépendants des différences en richesses lexicales, il est facile de traduire des textes ou des émissions radiophoniques d'une langue européenne vers l'aymara, alors qu'apparaissent d'insurmontables difficultés pour les traductions de l'aymara vers des langues limitées à la logique du tiers exclu. Cela ne concerne pas une différence de sémantique, mais bien de logique à conduire la pensée. De nombreux suffixes permettent de régler la plupart des conditions particulières applicables au lexique pouvant être commun entre l'aymara et d'autres langues.

Une logique trivalente permet donc de raisonner dans la médiation du tiers inclus, ajoutant à la logique aristotélicienne se suffisant de fonctionner par tout ou rien, et ne permettant conséquemment pas de conclure sur des variantes pouvant aboutir sur une solution de plausibilité à partir des prémisses. Ivan GUZMAN invoque à ce propos le cas d'une clause de contrat entre une entreprise et son commanditaire, précisant que le règlement des travaux est subordonné à leur bonne réalisation. Dans l'usage des langues se suffisant de fonctionner dans une logique binaire, l'idée qui ressort est que le commanditaire manque de remplir ses engagements si, *et seulement si* il ne règle pas la facture une fois les travaux terminés. Autrement dit, si l'on veut considérer ces conditions, à les compléter par d'autres échappant à la responsabilité du maître d'œuvre pour accomplir ses travaux, ainsi qu'à celle du commanditaire pour ce qui est indépendant de sa volonté à pouvoir tenir ses engagements (cas de guerre et de bouleversement social mettant fin à un État de droit, banques en faillites, catastrophes naturelles, etc.), il faut ajouter une clause correspondante. Alors qu'en aymara, pensant moins restrictivement en raison des possibilités langagières, les deux conditions apparaissent dès l'abord, c'est-à-dire en même temps les conditions de détermination, et celle d'indétermination qui sont à ne pas dépendre de la bonne volonté des contractants.

Deux formes d'affirmations sont opérantes en rapport à des suffixations correspondantes au cas où l'on exprime une certitude, et celui à laquelle ce que l'on réfère peut varier en raison d'incidents indépendants de la volonté. Dire que *normalement je viendrai* (ou *ne viendrai pas*), n'est pas à faire que l'on manque à sa parole si des circonstances indépendantes de notre volonté ne nous permettent pas de venir, ou de ne pas venir. Le 'normalement' est alors ajouté pour sous-entendre en correspondance ce qui est susceptible de ne pas dépendre de notre volonté. En langue aymara, ce qui est ainsi sous-entendu depuis le terme de normalité, ou une inférence

conditionnelle, précisée ou non, correspond au suffixe 'ki', l'affirmation et l'infirmité inconditionnelles étant rendues par le suffixe 'pi'. Par ailleurs, les mots connectifs réfèrent le plus souvent dans les langues naturelles à la logique binaire affirmant ou niant le dit. Privé des possibilités de nuancer la portée du pensé, on en reste au présupposé d'une déduction absolue, à partir de prémisses relatives, quand l'aymara n'ignore pas les cas relevant de propositions indécidables, bien connues en logique incluant de façon matricielle tous les cas de figure.

On doit à BERTONIO l'étude fine des 54 particules simples (infixes et suffixes verbaux). Mais il ne fit que commencer l'étude des modifications de sens advenant de leur très complexe composition, à laquelle s'ajoute le sens ressortant de l'ordre non indifféremment commutable de telles particules simples jouant le rôle de connecteurs logiques. D'où le bon sens à maîtriser leur composition, ainsi que leur place dans la phrase, à pouvoir exprimer des significations nouvelles ou peu usitées. 16000 racines permettent de former à partir de la variation des particules environ 400000 signifiants. Bien que le lexique classique soit en aymara déficient pour nommer ce qui est en rapport au monde contemporain, l'auteur montre qu'il est quelquefois possible de discriminer 50 sens à partir d'une seule racine. Bien entendu, ce n'est pas nécessaire pour faire ses courses au supermarché, ni prendre du pain en boulangerie, mais le présent livre est à introduire la nécessité d'une langue de culture pour que progresse la pensée. Par exemple, on discute sur l'humanisme, c'est à reconnaître implicitement l'*humanité* de l'humanité, cependant que ce terme n'étant pas employé, on aura recours à des périphrases pour dénoter le caractère correspondant. Pourtant, c'est possible en d'autres langues que le français, et plus particulièrement chez les grecs, qui eux, dès l'antiquité parlaient de *cabaléité*, comme nous pourrions le faire à discriminer de l'*ordinanthropéité*, puisque nous en avons évoqué l'étrangeté en début d'ouvrage.

En pratique, mais de façon non limitative, un tel moyen caractérise le choix retenu pour les langues agglutinantes. Autrement dit, en tant que moyen, ce n'est pas là l'essentiel. Ce qui est plus important porte sur le fait que la logique aristotélicienne du tiers exclu règne toujours dans la pensée contemporaine en raison des adaptations langagières en retard sur les progressions de la pensée, malgré l'élaboration de la logique trivalente par le polonais Jan LUKASIEWICZ et le russe N.-N. VASILEV, en tant que première approche à compléter la bivalence de la logique du tiers exclu. Dans la systémation propositionnelle, la logique du tiers exclu conserve sa

caractéristique de viser un déterminisme répondant par tout ou rien à des valeurs de vérité ignorant des conditions métalogiques sous-jacentes. Si l'on veut continuer de progresser au niveau de la complexification dans l'expressivité du pensé, il importe de faire évoluer en moyens les actuelles déficiences des langues. Présentement, le raisonnement à propos de la phénoménologie de ce qui se passe hors de soi, sa mesure et son estimation en des attributions de pouvoir être, avoir et faire, suffit à prouver son existence. Que la phénoménologie ne puisse référer qu'au principe de transformation ne pose actuellement pas de problème en science, puisqu'on s'y suffit de *rendre* l'ontologie à la phénoménologie, comme le décident clairement les philosophes contemporains à propos d'une métaphysique tenue pour surannée (Voir un peu plus loin les *Actes du XXVII^e congrès de l'association des sociétés de philosophie de langue française*). Le blocage intellectif d'une métaphysique complémentaire du domaine de la physique advient principalement de ce que l'on part institutionnellement des deux valeurs de vérité: vrai pour la certitude, faux pour sa négation inconditionnelle. Depuis ce schème, nous ne pouvons entendre la logique trivalente comme l'adjonction d'un moyen terme variant entre deux extrêmes invariables pour chaque attribution. Nous apprécions les aléthiques de possibilité et d'impossibilité en rapport à des conditions, en faisant comme si ce que l'on considère dans un relationnel quelconque n'était pas relativable. Manque de situer le conditionné entre l'extremum inconditionnellement privatif (négation), et l'extremum de plénitude inconditionnelle (certitude). C'est à pouvoir entendre que toutes les variations conditionnelles intermédiaires de possibilité et d'impossibilité selon des conditions circonstantielles, réfèrent au doute et la plausibilité, vraisemblance et improbabilité, auxquelles ne peuvent répondre la plupart des langues que depuis des circonvolutions adaptatives. On parle du savant à le déclarer tel dans l'absolu, alors qu'il peut continuer d'apprendre, et donc de n'être que relativement savant. On posera en logique binaire que tous les humains sont mortels, en excluant dès l'énoncement que ce peuvent être certains aspects de l'humain qui le soient. On démontrera d'expérience que tous les corbeaux sont noirs, mais à ne plus pouvoir prévoir que nous pourrions un jour faire l'expérience d'un corbeau blanc.

Ce que rend l'aymara depuis un jeu étendu de particules est bien entendu à ne pouvoir être exhaustif en considération des potentialités d'évolution des locuteurs. Cependant que prendre en compte une logique étendue modulable depuis des particules permet déjà de décider dans le principe de relativité circonstantielle des événements à n'être pas fondée sur

elle-même, ces circonstances s'inscrivant processuellement à l'intérieur d'une origine et sa finalité venant de tenir que **ce qui change a une réalité factuelle de pouvoir faire être et avoir**, donc à déclarer improprement depuis des critères d'absoluité que les choses sont et ont. C'est privé de ce cadre processuel que l'on considère le principe de transformation à pouvoir expliquer non seulement la formation du monde, mais aussi son l'existence comme arrivant de soi, alors que celle-ci est pérenne et complémentai-
 rement immanifestable. L'existence est investissable au monde comme expérience de l'existence, à ne pas tenir notre propre existence comme résultant de l'expérientiellement vécu. Consécutivement c'est la possibilité de concevoir que le monde n'advient pas de rien et sans raison.

Ivan GUZMAN conclut l'exposé de son livre (celui référencé supra en note de bas de page) sur des perspectives d'avenir. On peut dire que les recherches sur l'étendue de la logique trivalente de l'aymara pourraient avoir des répercussions sur les façons de penser dans l'absolu, autrement que par tout ou rien, qui sont de plus favorables à accepter les différences individuelles et culturelles, donc à surdéterminer des mésententes. Incidemment, on relève partout dans le monde à ce propos que les programmes d'alphabétisation bilingue sont plus efficaces que ceux qui se fondent sur un unilinguisme, non seulement à favoriser la gymnastique mentale, mais de plus à dépasser le cap de la simple tolérance des différences sociétales.

Des études sont en cours pour produire des ordinateurs travaillant sur trois valeurs distinctes: charges positives, négatives et neutres. L'encodage sous forme de *trits* procure une densité d'information exponentielle par rapport aux *bits*. Un système de particules comme dans l'aymara se prête à l'informatisation des documents de différentes provenances, en une seule syntaxe évoluée, si propice aux traductions automatiques. Des programmes de logique informatique tentent de s'appuyer dès à présent sur l'aymara. Mais il serait encore mieux de s'en inspirer pour en relier l'utilité à ce qui ressort de même de toutes les autres langues de l'humanité. Une langue de culture véritablement élaborée à pouvoir se représenter une étendue conceptuelle des schèmes logiques, ne peut qu'améliorer la communication, voire donner des ailes à la pensée créative, par rapport aux langues évoluant naturellement.

Une autre considération inusitée vient en aymara du rapport au temps qui passe. Le temps qui s'écoule part de prémisses différentes de celles qui sont plus couramment en usage pour édifier les inférences temporelles aux événements. En aymara, c'est le passé que l'on situe devant soi. Une

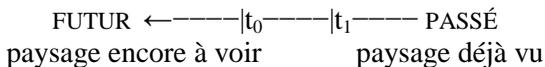
disposition en accord avec les considérations pragmatiques du locuteur qui représente d'abord celui qui a l'expérience des événements dont il parle. L'aymara donne en effet priorité au locuteur rendant compte de l'information en rapport au temps liant celui qui parle aux conditions de l'événement qu'il énonce (déclarer que *Paul est venu hier* implique de spécifier si le locuteur est personnellement témoin de ce qu'il énonce, ou s'il ne fait qu'en rapporter l'information). Parce que le passé à une réalité visualisable depuis la condition de présence de l'orateur, il est représenté devant soi, tandis que le futur, en tant que non réalisé, donc inconnaissable, est situé derrière soi. C'est en rapport à cette disposition que les verbes distinguent à l'indicatif l'expérience personnelle, de l'information indirecte par oui-dire ou bien par lecture, etc., de manière pragmatique à ne concerner que le présent et l'effectué au passé, puisque l'avenir n'est pas observable et réfère à une indéfinition événementielle. Le futur est cependant utilisé pour exprimer le sens d'un mouvement: *je me dirige vers l'extérieur*. Mais c'est parce que l'événement annoncé n'a pas encore eu lieu que le futur est utilisé. Pour ce qui concerne le passé, on infère une même impression de proximité ou d'éloignement que pour le spatialisé: un éloignement proche du présent, de celui qui en est éloigné. Par rapport à ici et maintenant, on pourrait évoquer un ailleurs dans le temps comme dans l'espace, proche ou environnemental, et éloigné à indéfiniment lointain. Cependant que de tenir compte de l'expérience personnelle du locuteur à propos de ce qu'il rapporte, en tant que ce qu'il énonce advient par expérience personnelle, sinon par oui-dire, il importe que les événements distingués comme proches ou éloignés dans le passé soient intellectuellement saisis comme référant à la durée de vie du locuteur. Pour le locuteur parlant l'aymara, la responsabilité ou non à propos de l'exprimé est primordiale. S'ajoute des particules pour marquer la surprise face à un événement normalement imprévu, inattendu, ou contredisant le fréquemment admis, dont sont les accidents.

En langue aymara, le temps des verbes est de fait réduit à la pragmatique venant de considérer ce qui se passe par rapport au locuteur, et l'on y conçoit donc pas le locuteur lui-même avancer ou intégrer le futur. Le rapport s'effectue à ce qui est et ce qui fut, mais l'avenir est foncièrement vide, et l'élocution à propos de ce qui advient par rapport à l'observateur lui-même est alors restreint. La conjugaison n'est pas *réfléchie* comme dans les langues occidentales, avec intégration complète de l'être dans le temps qui passe. La désignation du passé est mise en rapport avec l'organe de vision, d'être en face de soi, quand l'expression *année dernière*

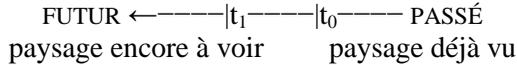
associe deux termes: *année devant*. Le futur est vierge d'événements, seul le passé est source de savoir d'expérience à pouvoir se qualifier au présent, quand les événements générés au futur, jamais vus, peuvent cependant être attendus. Dans la plupart des cultures, envisager le futur n'est pas à nier le passé, mais son progrès en rapport à une instance processuelle de réalisation, de ne voir que des transformations, des variations en un perpétuel recommencement. Le présent est perpétuel en rapport au continuum de relativité variable de façon bornable entre ce qui a varié et ce qui va varier en rapport à ce qui peut circonstanciellement progresser.

C'est à pouvoir tout d'abord établir le relativisme de nos appréhensions. Comment mieux se représenter ce que l'on cherche à propos de conditions relatives de véridicité? À la fenêtre du train, on peut regarder le paysage défiler, tout en sachant qu'étant soi-même lié aux coordonnées du train, c'est nous qui nous nous déplaçons. Apercevoir l'avenir devant soi, c'est alors à nous faire entrer soi dans le futur, quand de placer l'avenir en arrière de soi reste le moyen de marquer le fait qu'à ne pas agir positivement sur les événements, ce sont eux qui se déplacent par rapport à nous. Placer l'avenir devant soi convient à l'attitude du sujet actif participant de ce qu'il observe. C'est par analogie référer notre représentation conçue indirectement en réponse au senti, faisant qu'au lieu de se suffire de croire que le Soleil tourne autour de la Terre, on puisse y adjoindre le raisonnement que l'on sait que dans l'espace c'est l'inverse. Si le déplacement du train est choisi allant de droite à gauche, depuis une fenêtre, les coordonnées sont relatives à:

Ce que l'on voit assis à contresens: C'est le paysage qui se déplace par rapport à nous qui restons comme immobiles. Nous voyons le présent à t_0 entrer dans le passé à t_1 devant soi, et donc c'est à faire face au passé que l'on regarde la réalité changer.



Ce que l'on en conçoit d'être assis dans le sens de progression du train. Concevant que c'est le train qui se déplace avec nous par rapport au paysage, c'est comme si nous apercevions le présent à t_0 entrer dans le futur à t_1 en avant de soi: c'est nous qui entrons dans le futur.



Cela pour montrer que les deux aspects sont valides d'être compatibles en rapport à des conditions particulières. L'appréhension de la réalité dans les langues occidentales depuis lesquelles on fait face au futur, à l'inverse des aymaras, est alors complémentaire. Ce qui évoque l'incidence du rapport relativable entre l'appréhension du temps de ce qui est agi par rapport à soi (voir le rivage qui se meut: le regard de l'aymara porte sur le temps qui passe par rapport à lui, tenant le passé devant lui), de l'appréhension du temps d'être en action (lorsque l'on progresse par rapport au rivage tenu pour ne pas changer, c'est le regard occidental du locuteur avançant vers l'avenir).

Nous n'avons pas d'organe visuel dans le dos. C'est en rapport qu'en langage gestuel coïncidant à l'aymara, de se coltiner au déjà réalisé, on lève une main et finit le geste vers l'arrière pour illustrer le terme 'demain' en ce qu'il désigne l'invisibilité du jour encore en arrière soi. En complément, le geste dirigé vers l'avant puis orienté vers le bas désigne 'hier'. On peut de même se représenter le penseur faisant face au pensé afin de pénétrer le pensable qui, lui, ne comporte pas encore de lieu, sinon de se situer topologiquement hors le déjà pensé. C'est semblablement encore que l'artiste fait face à ce qui est sensible, alors que ses œuvres sont comme à l'abri hors la concentration de son regard ne circonscrivant que ce qu'il matérialise depuis l'angle de sa conscience vigile à décider de son ouvrage. Donc ces deux aspects opposant le perçu par lequel on est témoin de ce que monde se réalise, au conçu depuis lequel on se qualifie au monde, fait que l'on est tout autant dans le vrai de regarder l'avenir s'approcher de nous, que de le pénétrer activement, tenant entre nos mains le réalisé par le passé afin d'en continuer la transformation.

Conciliant les deux aspects, on peut dire qu'aujourd'hui sort du passé pour la réalisation actualisée de son substrat et des événements présents comme condition de ce qui eut lieu, mais c'est le futur qui pénètre le présent pour la réalisation du nouveau (le généré en rapport à des circonstances allant avec des états substrativement réalisés), attendu que le nouveau advenant circonstanciellement dans le présent à partir du potentialisé, de ne pas appartenir au passé, ne se génère pas au niveau de ce qui assure la maintenance des états du déjà réalisé dans le présent.

ÉTAPES POUR APPRÉHENDER LA RÉALITÉ S'ÉCHELONNANT ENTRE PERCEPTION ET APERCEPTION

Les exemples qui précèdent sont l'occasion de souligner ce qui manque encore le plus aux sociétés contemporaines: pouvoir relativiser ce que nous tenons pour vrai ou faux, et ne pas nier ce qui ne correspond pas aux propositions ressortant de la chose jugée vraie, puisque cela advient en rapport à des circonstances et dans le cadre d'un appréhendemement particulier.

Il y a des degrés de décentrement dans la façon d'épicentrer la réalité sur soi. On peut tout d'abord en rester aux perceptions pour se représenter la réalité et des événements. À ce niveau épistémique, on tient pour vrai que le Soleil tourne autour de la Terre. De façon réduite aux considérations prises en compte dans ce jugement, impossible de ne pas en valider le résultat. Autre est le palier véridictif introduit en science, en ce que par son moyen on surdétermine le critère de vérité du sensible par celui du conçu à partir de raisonnements adéquats. C'est la Terre tournant autour du Soleil qui est maintenant tenu pour vrai. Toutefois, si le doute ou la conviction portant sur l'énoncement à **propos du sensible** est validé en science, le scientifique ne peut de même que l'empiriste remettre en question son propre fondement à n'être concerné que par un degré de véridiction spécifique du principe de transformation. Au niveau de l'actuel appréhendemement scientifique, une seule explication cohérente: l'Univers se réalise de lui-même et sans raison. Certes, on sait maintenant que le Cosmos ne tourne plus comme un ornement autour de la Terre, mais nous ignorons encore d'entendement qu'avec la phénoménie environnementale, il s'agit de l'encours processuel d'une instance de réalisation dont on reconnaît l'origine, mais pas encore de finalité.

Pouvant tout aussi bien voir le Soleil se déplacer d'est en ouest, que considérer que c'est la Terre qui tourne sur elle-même d'ouest en est, les deux considérations ont **chacune un aspect véridique venant de circonscrire la conclusion du jugement restrictivement à des conditions particulières, donc à ne pouvoir viser l'universalité**. On ne peut pas décréter qu'un appréhendemement examiné selon des conditions particulières est faux. Que l'on soit assis dans le sens de la marche du train, ou qu'on le soit à contresens, les conclusions peuvent différer. Ce qui entraîne que l'on peut dès à présent établir des paliers dans la relativisation du rapport au réel. Le premier palier de véridiction étant restreint à l'ordre du sensible, le second portant sur des moyens de théorisation surdétermine le perçu par le conçu

pour ce qui est de se représenter le monde, option retenue en science. Ce second palier est raisonné: on accrédite la vérité à ce que l'on conçoit intellectuellement à propos du monde. La question qu'il importe dès lors de se poser est de savoir si avec l'appréhension scientifique, il ne subsiste pas encore des possibilités de décentrement épistémologique. Sans doute, car il y a encore depuis les moyens de l'entendement spéculatif, de prendre pour objet l'actuel point de chute en science. Cela est à dire que le jugement spéculatif est présentement à pouvoir seconder le conçu à propos de l'expérience, et c'est en cela que physique et métaphysique représentent à nouveau deux aspects d'une seule réalité.

En première approche, c'est le type de questionnement qui paraît nous permettre de cerner de tels paliers devant mener vers un appréhendemement universalisable. Nos interrogations cernent en effet des paliers spécifiques des limites données aux concernations particulières. Tout d'abord, de s'en tenir au constat du perçu, l'étendue de notre questionnement porte sur l'expérience de savoir de QUOI est constitué le monde. À cela l'expérience du perçu suffit. La vérité qui ressort de ce point de vue est que l'ensemble du ciel étoilé représente un ornement tournant autour de la Terre. Et l'on peut de même s'arrêter aux interprétations des faits. De ce point de vue à circonscrire l'interrogation portant sur COMMENT les choses se forment phénoméniquement et ce qui les substrate, on peut décréter que rien n'existe hors les phénomènes physiques et les corps matériels. Bien entendu, rien n'est plus vrai de conclure ainsi dans les limites des conditions qu'on examine en science. Reste qu'en philosophie on cherche complémentaiement, en rapport au sujet conscient qui est également l'agent d'une activité non déterministe, de répondre au questionnement POURQUOI se qualifier en telle chose plutôt que d'autres, et que depuis une pénétration endocosmique depuis un appréhendemement spirituel, on est à chercher QUI est responsable du monde. Depuis la clôture des mentalités sur l'une des interrogations portant sur QUOI, COMMENT, POURQUOI et QUI à propos de la réalité, peut-on décréter autrement que dogmatiquement l'exclusion des autres interrogations?

Ce sont là des interrogations humaines traversant les siècles en toutes les cultures. De ce qu'elles crurent ensemble, une syntonie progressive est à pouvoir les fonctionnellement coordonner, en sorte que l'unité du tout puisse épistémiquement à terme surdéterminer leur croissance séparée.

Ce qui est dès à présent en question pour le scientifique est s'il peut tenir sans preuve que ce qui constitue la nature humaine est étrangère à la

nature par suite conceptuellement chosifiée du Cosmos, alors que même en tant que sujet observant son extériorité, on peut tout aussi bien concevoir le Cosmos à ne pas le réifier, de ne pouvoir exclure d'entendement qu'une chose ne puisse être exclue de son fonctionnement, pas même ce qui caractérise la nature humaine.

Qu'en déduire de façon générale de tenir de façon cohérente des représentations en rapport à l'expérience —elles ne s'appliquent qu'aux états apostérioriquement advenus de la nature en cours de réalisation—, d'une façon non fonctionnelle venant de nier l'appréhension complémentaire portant sur l'entendement de réalités aprioriques en rapport au temps qui passe? Le constat d'empirisme du donné à qualification est alors que, tout comme pour la taxinomie et la découverte de l'ornithorynque, les langues naturelles permettent en littérature de 'broder' sur du sens quasiment réduit au significativement formulé *a posteriori*. De surcroît, c'est **une logique par tout ou rien** qui prévaut dans le jugement de l'exprimé, en ce que le communiqué se limite le plus souvent aux seuls effets médiats liminairement édifiés à partir de la dynamique interactive de toutes sortes d'individuations, auquel convient si bien la causalité en rapport au principe de transformation, mais qui est inappropriée à concevoir ce qui arrive se générant selon des circonstances propices au nouveau, précisément comme si le futur commandait complémentirement l'édification du présent (c'est la proactivité téléologique si évidente dans la progression biologique). De tels effets sont médiats au sens où, tout comme on voyait le Cosmos tourner autour de la Terre avant l'avènement scientifique, nous isolons encore le savoir d'expérience, advenant forcément *a posteriori* sur des états de réalisations, manquant de les regarder en rapport à l'instance complète de réalisation cosmique fondée sur l'épuisement progressif du potentialisé dans l'activité. Pire, en jugeant ainsi par tout ou rien, sans nuance relative à des circonstances particulières, nous jugeons de projeter sur les choses et les êtres des attributions répondant à leurs relations environnantes. Ce qui se réalise en essence d'être depuis des intensivités intérieures reste alors ignoré d'advenir à ne considérer que ce qui se transforme au niveau du substrat corporel à permettre un relationnel propriétaire à l'altérité. C'est en conséquence que nous déclarons les choses dans l'absolu [vraie, belle, bonne], sinon [fausse, laide, mauvaise], sans nuancement devant lier le constaté aux circonstances.

De ce que la chose jugée l'est de façon pseudo absolue par tout ou rien, cela évite d'avoir à la remettre en cause jugeante. Dans sa relativité contextuelle à des circonstances dépendant d'interactions locales en temps et en espace, cela devrait pourtant impliquer la constante remise en question du préalablement jugé, dès que l'on soupçonne de se trouver en présence de circonstances différentes de celles qui décidèrent de nos jugements antérieurs. Cela est dit au sens voulant que l'objectivation s'appuyant sur l'expérience concerne la seule information à propos des états *a posteriori* de la nature, quand c'est une objectivité *héliotropique* qui constamment, peut améliorer le degré de vraisemblance des interprétations portant sur la réalité. Partir de cas particuliers observés ou expérimentés, pour décider des généralisations, et partir de l'entendement des universaux pour redescendre vers les cas singuliers est ici à se compléter. À ce propos, notons qu'entre endocosme et exocosme, le point focal de la psyché est tout comme en photographie à inverser l'image du projeté, et donc de l'intérieurement potentialisé, par rapport à l'encours de ce qui se réalise à l'extérieur.

L'axe endocosme / exocosme ne s'entend pas au sens d'une localisation spatiale, mais comme l'écrivit IRÉNÉE précisant que durant la vie (celle qui est biologique, donc substratée de matière), notre conscience advient médiane entre une extériorité inconsciente (c'est l'âme du monde encore endormie dans la matière), et une intériorité qui est la source supra-conscientielle de notre propre conscientisation, et s'étendant allant croissant jusqu'au monde spirituellement divin, désigné comme le Plérome issu du Père de l'Univers des êtres et de ce qui est. Le continuum du Plérome n'a pas plus de coordonnées dans l'espace, que dans le temporel, d'exister inconditionnellement de façon univoque, donc autrement que depuis des conditions d'être, d'avoir et de faire. L'état d'inconscience (à distinguer du statut privatif dans le signifié) marque la privation des sensibilités à l'altérité, une absence de réflexions intellectives, de volonté et conséquemment de relationnel aux autres. On peut donc considérer des strates de conscientisation croissant de l'exocosme à l'endocosme. De fait, durant la vie incarnée, on est plus ou moins conscient de son extériorité. S'ajoutent pour le vécu intérieur les effets d'un inconscient collectif (Carl Gustav JUNG). Cependant que les personnes qui vécurent une EMI rapportent, à les surprendre prioritairement en plus d'une lumière hyperphysique et d'un amour inconditionnel, de se retrouver comme télépathiquement reliés à une pleine conscience collective fonctionnant entre des êtres de différentes catégories. Et c'est à concevoir pour les pèlerins du temps pénétrant plus profondément les strates endocosmiques, une conscience individuelle

conscientiellement reliée, selon les textes, à l'Esprit saint, ou à l'Acteur conjoint.

Ces réflexions visent à préfigurer un avancement épistémologique. Montrer que ce qui constitue le critère de différenciation s'appuie dans son principe sur la seule opposition des appréhendements selon des *points de vue* particuliers advenant comme dans un miroir du même, peut réduire les polémiques depuis lesquelles on défend son *point de vue* particulier entre contestataires, **attendu que chacun revendique des vérités partielles qu'il importe d'accorder aux fins d'avancer.**

On peut apercevoir en tant qu'observateur que l'effectué entre dans le passé de se joindre au déjà effectué, tout aussi bien que se concevoir soi se déplacer en direction du futur à la rencontre de l'encore effectuable. C'est alors par réflexion intellectuelle, que de n'en pas rester au perçu, l'on saisit que cette disposition là est à *réfléchir* (réflexion dans le miroir mental), pour dépasser ce que l'on perçoit en tant que réalité brute dans l'expérience.

Et tout comme des gens choisissent de ne pas en rester aux preuves du perçu, d'autres peuvent de même n'en pas rester aux probations des raisons intellectuelles. Cela arrive de buter sur ce qui peut faire progresser les états successifs d'une réalisation processuelle. En tant qu'effet contre-entropique, il y a contradiction avec le principe d'une causalité déterministe, en ce que celle-ci procède uniquement de l'enchaînement des réactions dans les milieux dynamiques, avec augmentation d'entropie. C'est alors à pouvoir nous faire apercevoir d'entendement que c'est l'état des choses métamorphiquement effectuées au passé qui, investies dans l'avenir vierge d'effectuation, de rencontrer l'encore potentialisé en rapport à l'activité présente, pénètre l'avenir. Ainsi, nous n'oublions pas le réalisé par le passé, car nous sommes aux prises avec lui, mais à ne pas ignorer ce qui conjointement advient depuis le futur. Pour cela le moment présent, de rencontrer le futur, nous éclaire sur des circonstances propices à permettre la diminution de l'encore potentialisé dans le réalisé.

Mais est-ce suffisant d'appréhender d'entendement l'instance performative de réalisation du Cosmos? Si l'avenir n'est pas extérieurement perceptible, il peut être intérieurement entendable. Cela advient alors comme un écho au fait que nous pouvons nous-mêmes agir sur l'état du déjà réalisé, y faisant face en rapport à l'investissement de projets dans l'action conduisant à des résultats attendus. C'est alors sur ce parallèle entre

la conscience d'une réalisation progressive de l'instance réalisant le Cosmos, et le JE du sujet vivant sentant, se mouvant et pensant, que commencent les interrogations spirituelles. Dès ce moment, nous pouvons choisir d'investir des actions présentes en vue d'agir dans le même sens que le processus réalisant l'avènement du Cosmos. Son résultat futur ne nous est pas caché si nous entendons introspectivement vers quoi s'achemine, au cours des milliards d'années, la finalité de l'actuelle instance de réalisation cosmique programmée hors le continuum spécifique de son encours réalisateur. Entre les interrogations allant de QUOI à QUI, en passant par les questions de savoir COMMENT et POURQUOI advient le monde, il semble que le parcours du cheminement humain devienne fonctionnel. Mais c'est à devoir ne pas s'enfermer dans cette disposition qu'il importe de tenir que sont possibles d'autres buts ici en d'autres temps, ou ailleurs en ce moment.

De considérer la vérité à partir de ce que prouve l'expérience (le Soleil tournant autour de la Terre), plutôt que la considérer intellectuellement dans la disposition inverse depuis le raisonnement, réfère moins à la réalité, qu'à sa modélisation depuis le regard porté sur les choses spécifiques du niveau de notre relation à l'environnement. Il est du même ordre que celui par lequel, d'en rester au vu en surface des choses, on déduit l'existence de la seule activité environnementale. L'entendement métaphysique, en tant que préalable ontologique à permettre l'expérience de l'existence, de ce que l'existence ne peut advenir du principe de transformation, est simplement occulté au niveau des interrogations allant du constat QUOI à l'intellection COMMENT.

En pratique, les dispositions qui semblent contradictoires à ne pas intégrer l'ensemble des interrogations humaines allant de QUOI à QUI, réfèrent ensemble au processus de métabolisation du sujet vivant sentant, se mouvant et pensant. Tout d'abord fondé sur la sélection des informations passant par le filtre mental à correspondre aux besoins individuels, il s'agit donc d'un processus normal d'acquisition. Ce qui paraît plus grave est que les langues littéraires, occupées du quotidien, continuent de passer sous silence ce qui réfère au regard intérieur à pouvoir dépasser le niveau des perceptions depuis le raisonnement spéculatif. Et c'est en cela que les possibilités de l'aymara pour exprimer des considérations abstraites prennent toute leur valeur.

Pour conclure sur ce propos, ce qui complexifie le niveau du pensé arrive entre afférences et inférences, donc de façon à pouvoir compléter l'accumulation de toutes sortes d'expériences et observations, fût-ce t'elles

scientifiques. Dans son principe, c'est ce qui fait que par métonymie, on entend que le doublement d'un terme peut nous faire accéder à la compréhension d'une action d'un niveau plus complexe, par contiguïté, comme avec la multi-ordinalité de sens (apprendre à apprendre, haïr la haine...). On nomme 'implexe' le fait qu'un concept nouveau peut ressortir de la mise en rapport de deux concepts simples. C'est à ne pas perdre de vue que le progrès d'un langage vient de pouvoir par son moyen pénétrer l'encore non communicable, sinon depuis des périphrases plus laborieuses à suivre sans perdre le sens de ce que l'on y exprime.

On ne saurait expérimenter ce qui n'est pas manifestable. Or le projet scientifique s'y limite de déclarer que seul ce qui se manifeste existe vraiment. L'expérience collant aux phénoménologies, les scientifiques n'ont de cesse de les résoudre à édifier le savoir à propos de notre expérience de l'existence. Cependant, non seulement cette expérience advient dans les limites de l'espèce humaine, mais de plus l'existence n'implique pas la manifestation. Notons bien que ce n'est pas à changer l'activité scientifique que de tenir dans ses présupposés que ce que son champ d'appréhension n'est que partiel. Cependant que d'en prendre scientifiquement conscience changerait en profondeur les déductions scientifiques consistant à nier académiquement que rien n'existe hors son moyen se limitant au manifestable, donc en rapport avec des états *a posteriori* d'un encours réalisateur.

Grâce au travail des scientifiques, la pensée contemporaine a maintenant bien intégré que la Terre n'est plus le centre de l'Univers, comme c'était le cas sous l'emprise de la scolastique moyenâgeuse. Un nouveau pas peut maintenant se franchir à décentrer ce qui clôture encore notre appréhendement, afin d'obtenir une meilleure cohérence épistémique. Cela ne peut s'obtenir qu'à ne plus dogmatiquement circonscrire l'existence à la phénoménologie, même à continuer de faire émerger le savoir technoscientifique dans les limites des apparences sensibles. Mais tout comme pour ce qui amena la crise de la scolastique au Moyen âge, en discuter avec des locuteurs dogmatiquement sclérosés reste impossible. Cela ne se peut qu'avec des personnes susceptibles de pouvoir remettre en cause jugeante, que penser dans un système de références reliant la preuve d'expérience limitée à la phénoménologie, peut n'être pas le meilleur, étant à exclure dogmatiquement des appréhendements complémentaires.

L'amaurose désigne en médecine la cécité au niveau de l'encéphale, alors qu'il n'y a aucune altération de l'organe visuel, et pas plus des voies optiques. Cela advenant dans une configuration physicopsychique, le terme

peut servir pour désigner aussi, au sens élargi, la cécité advenant au niveau des aperceptions d'entendement psychospirituel à l'esprit. Cette cécité intellectuelle entraîne de ne pouvoir assurer la métabolisation de la sagesse qu'au niveau des seules réalités matérielles. Les représentations mentales usant de diasyndèse pour élaborer des représentations complexes à partir de celles qui sont préalablement conçues étant plus élémentaires, autrement dit celles qui relient des aspects matériels à des aspects spirituels, se révèlent impossibles dans l'isolation communautairement dogmatisante

Semblable cécité intellectuelle advenant entre le domaine des perceptions et celui des aperceptions, peut configurer l'ivresse des inférences dogmatiques. En une époque révolue, ce pouvait être en toute bonne foi que les gens d'Église déclaraient *hors de nous, point de salut*. Ce sont aujourd'hui les clercs d'Académie qui peuvent en toute bonne foi enchaîner à répandre le nouvel évangile disant qu'hors le matériellement manifestable dans le principe de transformation, il n'est point de vrai savoir. En tant que *phénoménocratie*, c'est à corrompre l'intellection. Comme *phénophagie*, voir *phénoboulimie*, cela ne peut mener pathologiquement qu'en une impasse. Et il est inévitable d'apercevoir que ce qui arrive ainsi régulièrement à stigmatiser entre elles des époques de progression est chaque fois à permettre le renouvellement des sagesse individuelles. Comment bien nommer cette instance du besoin institutionnalisé d'absolutisme à propos de choses si évidemment relativables, alors qu'il y a tant d'exemples montrant que ce que l'on tient par là ne peut être vrai qu'en étroite dépendance d'un système de références ?

En toutes cultures et cela depuis des millénaires, deux cheminements se partagent à égalité les faveurs sociales avec plus ou moins de succès, selon les lieux et les époques, même si l'activité cogitante de l'une est visible quand l'intensivité tout intériorisée de l'autre passe si souvent inaperçue. L'une est engagée dans le parcours des interrogations allant de QUOI à COMMENT, l'autre en rapport aux questions établissant le leur entre QUI et POURQUOI. La bonne santé des sujets agents d'un JE personnel et personnalisé ne peut tout d'abord dépendre que de l'équilibre nutritionnel approprié, avant qu'en rapport à de bonnes intentions, puissent advenir des dépenses cataboliques. Les deux systèmes de références sont à se compléter et ne trouveront vraiment leur raison qu'à ne plus entraîner la schizophrénie dans la sagesse individuelle qui, organiquement, n'est nullement sécable, alors qu'elle peut l'être avantageusement dans les institutions. En attendant la volonté en

permettant l'événement, c'est un langage de communication commun qui manque encore cruciallement.

De tenter de sortir de la pénombre à la lumière les premiers éléments d'une métascience, l'intention est de porter l'équivoque à plus d'univocité sur ce propos. Mais chemin faisant, de rencontrer si peu de compagnons, parfois l'humour l'emporte à se considérer comme Jean dans le désert, ne recevant qu'un unique écho à ce l'on avance. Semblable écho est à dire injustement que l'intention de compléter la physique par la métaphysique, est aussi stupide que vouloir compléter l'astronomie par l'astrologie.

PHYSIQUE ET MÉTAPHYSIQUE: LE DEGRÉ D'ENTROPIE EN RAPPORT À LA
TOTALITÉ DIVERSIFIÉE À L'EXOCOSME, CONJOINTE À LA SYNCHRONICITÉ
RENDANT COMPTE DE L'UNICITÉ ENDOCOSMIQUE DU TOUT

Parmi les intellectuels au cursus universitaire remarquable, il en est qui diffusent l'opinion que dans un proche avenir il ne restera plus qu'à parfaire la formalisation de ce qui fut scientifiquement découvert ces deux derniers siècles, quand d'autres ont pour opinion que quasiment tout reste encore à concevoir de la nature du monde. Mais hors ces considérations extrémistes sont aussi des penseurs ayant le sentiment qu'après le divorce entre science et spiritualité, ceux qui viendront après dépasseront d'autant leurs aînés qu'ils seront à concilier fonctionnellement en un unique appréhendemement ce qui les opposait. Le physicien W.-J. PAULI est de ceux-là, lui qui entretint sa vie durant une fructueuse amitié avec C.-G. JUNG, jusqu'à coécrire sur le propos de la synchronicité, en tant que principe de connexion acausale entre propriétés physiques et qualifications psychiques, à pouvoir éclairer la physique quantique. Cela n'a pu advenir qu'en prémices d'une synchronicité étendue aux codomaines permettant l'organisation physicopsychospirituelle dans l'encours processuel réalisant le Cosmos.

Pour comprendre la fonction d'objet extérieur à l'être, et en lui celle de l'esprit, ainsi que les fonctions de chose advenant dans l'interface entre l'être et l'objet, et de spiritualité advenant de même entre l'être et le divin, il importe de prendre conscience en quoi processuellement la conversion du potentialisé en réalisation mène à finalisation. C'est à ce propos que les philosophes de l'époque gréco-romaine distinguèrent la théorisation comme science en acte depuis laquelle on touche au monde par l'intermédiaire de la sensibilité, de la théorétique pour ce qui permet la connaissance intuitive venant d'un appréhendemement contemplativement aperceptif. La théorie

s'accroît sous forme discursive du donné à penser dans les coordonnées d'une quasi indéfinité d'individuations s'organisant entre microcosme et macrocosme. La théorétique ne se peut qu'en rapport à l'insécable unité du tout à l'endocosme, comme apperception surdéterminant la symphyse exocosmique.¹² En cette disposition, συναιτιον (cela qui est cause de quelque chose depuis l'aide d'une autre) représenta la condition adjuvante du perfectionnement advenant depuis l'activité au présent de l'être, qui est à ne pouvoir atteindre sa finalité que depuis le vecteur reçu du divin *Ajusteur de pensée* (terme dont use le Livre d'Urantia) habitant la psyché humaine en tant que compagnon qui, lui, connaît l'ensemble du projet ainsi que les moyens menant à son achèvement perfectionné (τελειος). Le concept est loin d'être nouveau, puisqu'on le retrouve gravé sur les monuments laissés par l'ancienne civilisation égyptienne. C'est toujours un étonnement enthousiasmé de découvrir en écriture hiéroglyphée nombre de mots pour détailler ce qui surdétermine la constitution somatique, et parmi ceux-ci, BA pour la psyché humaine et AKH pour l'esprit l'habitant. AKH ressort comme l'invisibilité lumineuse et spirituelle assistant BA dans sa qualification exocosmique passant par le corps matériel. À la mort du corps matériel, BA, représenté par un oiseau à tête humaine vu de profil, peut encore s'attarder un certain temps dans son voisinage terrestre sous sa forme animée KA, corps astral porteur d'énergies vitales et de fonctions animiques. En cette phase intermédiaire, l'humain est quasiment libre des contraintes spatiales limitant les déplacements des corps matériels. Ka, ba et akh s'unissent au corps biologique pour former l'être humain personnalisé.

D'être quasiment occupé en la présente époque de notre extériorité n'implique pas l'idée unique pour tous à nier ce qui donne existence au vécu intérieur. La sensation par l'intermédiaire des organes sensibles établit un rapport au sensible comme objet de sensation. Condition qui implique l'inexistence du non sensible que dans la logique du tiers exclu. Notons qu'en Inde, sous le terme d'*indriya*, on donne les 5 sens de la perception psychophysique, en rapport avec 5 autres concernant l'aperception psychospirituelle. En grec le nom *Aidoneus* s'applique à celui que l'on voit, mais pas avec les yeux de notre corps.

Les deux aspects du même se complétant, pourquoi l'activité de théorisation portant à se qualifier au monde serait à développer indépendamment de la théorétique permettant d'apercevoir la direction de l'activité menant à

12. Symphyse: activité venant de naître et de croître ensemble et menant aux connections organiques dans la totalité.

finalisation? Dans le contexte du modernisme, on parle d'une origine, mais pas d'une finalité processuelle. Tout nous apparaissant ainsi que des moyens d'obtenir quelque chose, on en oublie ce qui peut discriminer la fin des moyens. Pourtant, rien n'est plus clair. Considérons ce qui se passe en n'importe quel atelier. La compréhension d'une instance processuelle de réalisation vient analogiquement de saisir que ce qui se fait sur le chantier depuis toutes activités de meulage, de soudure et de mise en forme sur des objets en construction, en vue de réaliser par exemple une voiture ou un bateau, ne sont pas à confondre avec le résultat attendu visant des véhicules distinguant des propriétés de déplacement sur l'eau ou sur route. **Ce qui se réalise dans notre continuum s'obtient de même depuis des moyens, dans l'apparence de ce qui sera finalement.** C'est de même que la justice a sa fonction en rapport à des injustices. Que les injustices cessent et la fonction disparaît. Il ne peut qu'en être de même pour tout ce qui assure une fonction au sein du processus de réalisation du Cosmos: gouvernement, langue, sophia, science, qualification, etc. Cette idée est peu connue, même en philosophie en laquelle on se suffit encore de concevoir de façon pérenne l'idéalisable comme moyen substitutif par lequel advient l'éradication du non désirable. De ne regarder que les dynamiques exocosmiques, c'est ignorer les intensivités d'un vécu intérieur. Voilà l'éternel combat du bon agissant contre le mauvais, la beauté se substituant aux laideurs, le vrai ressortant d'écraser de fausses vérités). Pourtant, si par exemple c'est l'amitié qui motive la sagesse des relations entre les êtres, celle-ci n'a qu'une fonction: le perfectionnement des relations d'être aux autres. En sorte que la perfection relationnelle finalement atteinte grâce à des comportements sages, suppose même la fin de la sophia.

De façon généralisable, le dessein d'un accomplissement s'effectuant au travers de moyens processuels, réfère à de multiples sortes d'inerties intermédiaires, tant physiques, que psychiques et spirituelles, limitant d'autant le niveau propriatif, qualificatif et vertuel dans les états du localement réalisé.

Tenant que la finalité est autre que l'investi dans l'instance d'acquisition de ce que l'on y considère, c'est en conséquence que le relationnel entre les êtres —en ce que le relationnel est ici considéré comme fin *relative à des conditions*, distincte des moyens—, cesse d'avoir à passer par des artifices processuels. D'où est que la langue, en représentant un moyen de communication et non la fin en soi de celle-ci, ne sert que le temps d'une limitation au relationnel physicopsychique entre les êtres. Ce qui rend compte de ce que dans son inférence consciemment psychospirituelle,

la communication puisse être intuitive, avant de devenir pleinement télépathique au niveau des esprits. La question du sens étant primordiale à éclairer intuitivement le communiqué, c'est à défaut de télépathie que le sens de même ne peut que transiter par des moyens substitutifs appropriés à l'exprimer. Rechercher le perfectionnement langagier n'est pas à viser la fin, mais un moyen de communiquer *ad hoc*. Comme moyen biologique de communiquer sur Terre, les unités signifiantes reposent généralement pour leur transmission sur des signes phonologiques et graphiques à dépendre d'une organisation de la sensibilité physiologique, que complètent les syntaxes soulignant le sens des phrases au niveau de la communication. Ce qui rend compte d'une fonction.

Un enchaînement de circonstances s'inscrit processuellement à l'intérieur d'une origine et sa finalité venant de tenir que ce qui change a une réalité factuelle de pouvoir faire être et avoir. L'énergie ainsi dépensée dans les changements métamorphiques, ne concerne pas le moteur duquel arrive la génération du nouveau, au sens que ce qui se réalise ainsi advient d'une proactivité potentialisatrice depuis des intentions.

En rapport au concept de réalisation du Cosmos autrement que depuis rien et sans raison, de même un schème n'est en toute rigueur représentatif que d'un état conscientiel susceptible de s'étendre à une certaine distance du futur, en interface aux états de réalisation d'une instance cosmique épuisant progressivement le potentialisé dans sa réalisation performative. Il nous faut conséquemment un schème de représentation cosmogonique surdéterminant le processus de sémiotisation dans son inclusion à discriminer la variation attributive en rapport à la dynamique réalisatrice, d'une attributivité immanente en rapport à la finalité épuisant le potentialisé dans le réalisable. Pour exemple, nous ne pouvons concevoir une expérience de la justice qu'en rapport à des injustices. Dès lors qu'il n'y a localement plus d'injustices, le rapport disparaît de ne plus se prêter à des circonstances: le potentialisé en justice étant réputé épuisé dans l'encours réalisateur, entraîne qu'il n'y a plus d'opposition, de contradiction, et consécutivement plus d'antithétie entre justice et injustice. Il ne peut qu'en être de même de toutes attributions relatives générées en rapport au processus performatif de réalisation se complexifiant du microcosme au macrocosme depuis des moyens individualisateurs entre les stratifications processuelles du réalisable.

La faisabilité en devenir et en acquisition ainsi substantivée diffère du fait d'être et d'avoir finalitaire, tel que ce fait d'être et d'avoir finalitaire, en faisant suite à toute instance temporelle de réalisation cosmique, ne peut

que différer, non seulement de l'entendement d'une existence immanente hors processus de réalisation (conséquemment absolue, non relativable et infinie de ne pouvoir varier en contenu comme varie le bornable), mais encore de son statut finalitaire. Sont conséquemment des aspects dynamiques de réalisation (forces physiques, efforts psychiques, luttes spirituelles en rapport à des inerties spécifiques), distincts des aspects cinématiques libres d'inerties en rapport au statut finalitaire. Pour saisir l'instance processuelle du Cosmos en rapport à sa finalité, on évoque le parallèle avec ce qui se réalise à l'atelier. Il est alors évident que les attributions aux objets en cours de réalisation (soudure, meulage, fonderie assemblage, peinture) diffèrent des attributions applicables à ce qui sort des ateliers (ce sont par exemple des attributions locomotrices différentes entre voitures, bateaux et avions).

En rapport à cette disposition, qu'est-ce qui fonde la métaphysique? Que toutes les conditions processuelles d'être, d'avoir et de faire relèvent du principe de causalité, oui, mais c'est aussi à entendre que ce qui est inconditionné ne peut relever du principe de causation. Et cela ressort clairement des applications multi-ordinales portant sur les significations spécifiques au propos, au sens où la première cause à l'origine du monde n'a pas une cause antérieure à cette origine, mais à l'encontre le prérequis pour une instance du monde est acausal: de l'inconditionné au conditionné, c'est l'absence de cause qui est causatrice à permettre la suite de cause à effet.

Assortir physique et métaphysique viendra de métascientifiquement ne pas faire table rase de l'antique intellection pythagorienne à partir de laquelle, principalement de PLATON à DAMASCIUS, puis plus isolément ensuite chez les penseurs de la chrétienté, on ne faisait pas comme à présent l'amalgame entre l'inconditionnalité continuumique d'une continuité existentielle impérisable comme domaine de l'absolu (du non relativable) et de l'infini (le non bornable). C'est à ce continuum qu'est sous-jacent celui de l'**expérience de l'existence** en lequel, d'incessamment se transformer en associant métamorphiquement des essences d'être à des substances d'avoir, cela représente complémentirement les conditions du continuum des indéfinies discontinuités spatiotemporelles d'être, d'avoir et de faire. Ce sera alors mettre l'expérience venant des manifestations phénoménologiques à l'exocosme (celle qui est si bien stimulée au 20^e siècle), en accord pondéré avec le vécu intérieur visant la propre existence personnelle devant finalement s'émanciper des substrats communiquant les apparences d'exister. Finalité qui seule peut au travers du principe de perfectionnement conduire

en une finalité par épuisement du potentialisé dans la réalisation. C'est à intégrer la condition mixte de post-indéfinitude et de pré-absoluité se situant en interface à relier le continuum de l'indéfinie bornée et relativable d'être, d'avoir et de faire, à sa source génératrice qui est en existence hors le temps. En celui-ci, l'être trouve son existence émancipée des apparences existentielles propres à l'instance de réalisation cosmique.

L'entendement de ce qu'une telle surnature existentielle ne soit pas dicible à partir des langues faites pour communiquer au niveau de la nature relationnelle et indéfinie spécifique des multitudes métamorphiques de faire être et avoir, en rapport à une multiplicité quasi indéfinie d'individuations faite de partiellités, de particularités et de singularités, n'entraîne pas qu'étant impliqué dans semblable **expérience de l'existence** fondée sur le principe de transformation, on doive nier sa source ontologique.¹³ Une métascience ne peut qu'advenir de concilier physique et métaphysique.

Pour saisir la mésinterprétation dont on va rendre compte maintenant à propos de la métaphysique, notons bien de nouveau que, dès lors que l'on forme des conceptions novatrices, on ne peut tout d'abord en parler que depuis des termes en usage à pouvoir évoquer des sens parfois équivoques. Mais ce n'est évidemment pas à s'y tenir; cette condition précède l'instance par laquelle on adapte une terminologie spéciale à communiquer le domaine particulier de ce dont on parle. Chaque discipline ne procède pas autrement. Prenons le terme 'rapport'. Nous continuons d'entendre dans son acception qualitative ce qui résulte de la mise en relation de plusieurs choses ou êtres différemment individués. Mais c'est maintenant une acception distincte en rapport au quantitativement mesuré ou apprécié, qui survient avec l'usage du terme dans les mathématiques. Cet usage spécial de proportionnalité dans son application au quantifiable peut-il remplacer le

13. C'est afin de donner à entendre l'indicibilité de la plénitude de continuité continuumique complémentaire du néantaire, que les négativistes dirent à propos de l'existence de l'Un, qu'elle n'est en rien quelque chose de particulier, et donc rien de ce qui peut être singulièrement cela ou ceci. En sorte que, pouvant douter de l'existence de ce qu'il advient des possibilités données à la multitude des individuations s'agencant entre microcosme et macrocosme depuis de telles partiellités advenant de relations bornables dans les conditions transformatives d'être, d'avoir et de faire, c'est à ne le pouvoir de l'existence elle-même, puisque pour que quelque chose réponde au principe de transformation, il faut d'abord l'existence du donné à transformation. La totalité, même indéfinie, de l'individuellement partiellisé depuis des possibilités conditionnées, implique l'existence de l'Un, en tant que celle-ci répond à l'aléthique du nécessairement inconditionné.

sens qui sert le discours portant sur le qualifiable? Bien sûr que non. Et incidemment, l'emprunt de termes en usage dans le discours sur la physique du monde, dont usèrent les anciens concepteurs de la métaphysique, peut-il suffire pour que les philosophes contemporains interprètent leur discours comme relevant du matérialisme? Non encore, mais c'est pourtant ce qui ressort clairement des *Actes du XXVIIe congrès de l'association des sociétés de philosophie de langue française* circonscrivant le propos de la métaphysique. Les quelque 1300 pages en 2 volumes imposants, en l'occurrence instructifs sur des considérations annexes, constituent *de facto* ni plus ni moins que **l'enterrement du sujet traité**. Et qui plus est, l'occultation du propos est on ne peut plus volontaire. Ainsi page 727 titrant *Penser la métaphysique aujourd'hui*, l'article débute par: «Quel sens donner à une enquête qui par essence excède le domaine de l'expérimentable, auquel veut se borner la philosophie contemporaine?». La voie qui est alors proposée **comme étant la seule valable** consiste à renouveler la métaphysique à partir d'une ontologie «rendue» à la phénoménologie! Après l'abandon de l'ontologie comme s'avérant inutile à la phénoménologie physique, de ne pouvoir en expurger les consciences, c'est alors en second temps que les philosophes contemporains en viennent à volontairement inféoder ce domaine à la phénoménologie. Y eut-il un seul de ces professeurs pour apercevoir toute l'incongruité d'associer dans leur ambivalence les termes de 'métaphysique' et de 'phénoménologie', en ce que cette dernière ne peut que viser les dynamiques transformatrices de ce qui est par évidence préalablement donné pour existant? Eh bien non! Or, que les poètes usent d'oxymores, rien qui ne soit plus attendu, mais des académiciens: des docteurs en philosophie?

Nous assistons dès lors à une nouvelle mutation de la philosophie: de recherche de la sagesse des conduites de soi dans le libre-arbitre, en rapport à l'expérience acquise à son environnement, la philosophie avait déjà muté en devenant le domaine des interrogations allant de QUI à POURQUOI, depuis sa séparation d'avec les sciences dont les interrogations ne se circonscrivirent qu'entre QUOI et COMMENT. Mais aujourd'hui, le *cogito* ne guide plus le vécu intériorisé en vue de la progression en philosophie, les derniers venus à la philosophie formant le projet de servir le credo scientifique propagé dans le monde contemporain à dire que la preuve d'expérience physique est la seule source de véridiction acceptable. Ce qui fait que dans la présente conversion des fidèles, l'on voit consécutivement de plus en plus de philosophes pragmatiques occupés, pour raison d'objectivité, des seules sciences humaines. De circonscrire leur savoir par

ce biais entre QUOI et COMMENT, à conséquemment n'être plus concerné par ce qui se passe en soi-même comme sujet, **ils rendent compte d'observer phénoménologiquement l'humain depuis son activité extérieure, d'où l'inévitable point de chute de la philosophie sur les sciences humaines.** L'évaluation collective de la production scientifique des chercheurs étant basée sur les statistiques des citations, c'est en effet dans cette disposition que l'on exploite le moyen méthodologique en ne risquant pas d'être accusé de subjectivisme, alors même que ce ne peut être que la subjectivité qui définit le produit du sujet vivant sentant-mouvant-pensant.

Avec les *Actes du XXVIIe congrès* cité plus avant, nous assistons au couronnement du raisonnement conditionné dans la logique d'exclusion. C'est la dernière étape convenant au travail d'épuration académiquement communautaire afin que le domaine de la philosophie, de s'appuyer sur la méthodologie du déconstructivisme, reste centré sur le dogme de l'**objectivité** scientifique. Par exemple, si telle région du cerveau consomme plus d'énergie calorifique en pensant telle chose, alors c'est que la pensée est son produit. S'occuper de la **subjectivité** propre au sujet pensant devient consécutivement une tare, et se doit de rejoindre l'entendement advenant par **suggestibilité** spirituelle, entendement qui est quant à lui largement honni, méprisé, voire ridiculisé en tant que sauvegarde des superstitions religieuses.

Qu'en conclure? Après le magnifique renouveau d'une démarche scientifiquement objectivée surdéterminant la scolastique des exégètes gravitant dans le sillage des Églises (le ciel créé par Dieu, tournant autour de la Terre et faisant du Cosmos son ornement), voilà que le dogmatisme académiquement matérialiste représente de même une éclipse apparentable à permettre un renouveau conceptuel, et nous assistons à des schismes venant d'incursions hors l'actuel champ d'appréhension des scientifiques. Cela advient principalement là où le dogme pose le plus de problèmes, c'est-à-dire dans les disciplines concernant la vie. Par exemple, devant tant d'EMI résultant principalement des progrès médicaux, des preuves émergent maintenant à ne plus pouvoir mettre en doute qu'une vie pleinement consciente subsiste à des retours du coma, ce qui suppose que la mort des substrats corporels assurant des fonctions organiques ne concernent que la vie incarnée. Nous vivons présentement l'accroissement du champ d'appréhension des scientifiques par l'intermédiaire des sciences biologiques. Nous assistons à une nouvelle sorte d'*héliotropisme* objectivant maintenant le raisonnement à propos de l'expérience de la

nature. Il vient de ne plus tenir l'observateur humain ainsi qu'un épiphénomène étranger à la nature du monde. Cela a commencé en physique quantique avec le concept de synchronicité pour rendre compte du principe de connexion acausale entre propriétés physiques et qualifications psychiques. Nombre de scientifiques écrivent maintenant à s'émanciper du dogme jusqu'à faire apparaître de nouveaux domaines d'étude: Rupert SHELDRAKE, Ervin LASZLO, Nassim HARAMEIN...

Reste que l'attitude des diplômés enseignant la philosophie depuis une prise de position phénoménologiste au sujet de la métaphysique me surprend par son imprudente légèreté, au point que je l'aborde de nouveau ici. Attendu que le propos métaphysique dépend de connaissances spéculativement gnostiques ne pouvant que s'associer à des savoirs d'expérience, peut-être que certains lecteurs jugeant encore en leur âme et en conscience conviendront que l'édification de telles connaissances métaphysiques est trop importante pour les confier aux enseignants universitaires emboîtant leurs pas dans ceux des phénoménologistes.¹⁴

Que peut recouvrir la phénoménologie? De ne pas faire table rase des différentes cultures pour y répondre, portons notre regard plus haut afin d'apercevoir plus loin, dans le but d'embrasser un appréhendemement le moins restrictif qu'il soit possible. Au titre d'une option la plus généralisatrice, il est possible d'étendre et raisonnablement circonscrire dans le domaine des phénomènes une dynamique physicosychospirituelle venant d'associer fonctionnellement: 1° des fonctions spécifiquement physiques pour rendre compte des dynamiques propriatives; 2° des fonctions psychiques pour rendre compte des dynamiques qualificatives; 3° cette autre fonction qui est vertuelle en rapport aux dynamiques spirituelles. Les trois catégories de fonctions se posent irréductibles précisément d'advenir étant fonctionnellement complémentaires entre elles. En bien des cultures, c'est un entendement gnostique propre à cette disposition phénoménique qui dit que la psyché habite le corps, comme elle-même est habitée par un esprit. LEIBNIZ écrivit qu'en référence à une même occupation spatiotemporelle,

14. Dans la conviction de ce que les erreurs n'ont jamais une incidence négative, dès lors qu'elles ne persistent pas d'entraîner à leur suite une résultante immanquablement positive par compensation, cela est dit à viser un progrès épistémique, hors incitations tant humiliantes que glorifiantes accompagnant si évidemment les attitudes concurrentielles. Sans aucun doute, les *Actes du congrès de l'association des sociétés de philosophie* évoqués supra ne sont pas stériles, la logique que l'on y développe depuis des intentions de coller au travail spécifique de l'époque contemporaine est seulement **trop restrictive pour prétendre à l'universalité.**

plusieurs individuations formées d'un même substrat sont inidentifiables en des attributions d'être, d'avoir et de faire. Le raisonnement complémentaire implique précisément que plusieurs individuations reposant sur des classes différentes de substrats peuvent occuper un même lieu sans perte d'identité. En sorte que les décorporations, première phase des EMI, prouvant que la délocalisation spatiale (voire temporelle) dans l'expérience individuellement consciente de la psyché hors du corps ne contredit en rien le raisonnement spéculatif. Et dans ce cas, de conclure que la vie individuelle ne se limite pas à l'épanouissement des fonctions corporelles, suivi de leur sénescence arrivant entre naissance et la décomposition physicochimique des substrats corporels après la mort, n'est pas illogique. Bien sûr il s'agit avec les EMI d'observations cliniques inconfondables avec des protocoles d'expérience voulus, mais les deux types de probation, de ne pas s'exclure mutuellement, participent d'égaux moyens pris scientifiquement en considération.

C'est en tout cas d'une semblable supraorganisation que l'on est à pouvoir rendre compte que s'instaurent des progrès contre-entropiques inévitablement conjoints d'inerties au travers des forces matérielles, des efforts intellectuels et des luttes spirituelles s'opposant dans l'instance processuelle réalisant le monde. Mais comment réduire aux transformations du contenu cosmique son ontologie? Il paraît illusoire d'escamoter ce domaine en suivant les existentialistes, puisque leur doctrine réduit précisément le concept d'existence à ce qui fait métamorphiquement acquérir et devenir **dans le principe de transformation**. D'autant plus que, tenant l'expérimentation comme seule source de véridiction en cette disposition refermée sur la logique du tiers exclu, tout en ne dépassant conceptuellement pas l'horizon des transformations métamorphiques, on professe présentement toujours l'autogénération de ce qui advient dans le domaine de la phénoménologie. Dire que *tout se transforme, rien ne se crée* est dogmatique de s'appuyer sur une raison suffisante partielle, puisqu'on l'avance de façon flagrante inconciliable avec cet autre axiome réduit à *ex nihilo nihil* pour dire que **rien ne peut se générer à partir d'une origine existentiellement néantaire**; que complète sur le propos de l'instance réalisant le monde cette autre expression *nigro notanda lapillo* par laquelle on entend que **rien n'est fait tant que tout n'est pas fait**.

Dans cette circonstance logique du tiers exclu, on en est encore de plus à expliquer les transformations dans le Cosmos comme si l'humain, tenu pour en être l'observateur impartial, n'était pas depuis sa propre nature psychopsychospirituelle, un élément faisant inévitablement partie de la

nature, et consécutivement aussi à pouvoir rendre compte *a minima* de son fonctionnement depuis de tels moyens. Ne manque pas d'apparaître constamment des inférences paradoxales. Cela ne peut que durer le temps de la maturation psychologique fondée sur un effet *désanthropocentrique* en étroit rapport avec l'avancement des concernations humaines.

Les théories scientifiques ne cessant pas de s'améliorer, on ne limitera certainement pas toujours au principe de transformation l'existence du Cosmos. L'expérience scientifique étant dans l'incapacité de répondre au problème métaphysique de la génération cosmique, ce n'est pas d'en nier la nécessaire antériorité processuelle en limitant le présupposé d'existence à la phénoménologie d'un Big-bang, que d'ainsi évacuer la sous-jacence d'une existence préalable du donné au principe de transformation fera avancer la cosmologie. Il n'y a pas si longtemps que, dans la même incapacité à produire une explication cohérente, on enseignait encore la génération spontanée des microbes, et même de certains insectes avant les observations de l'entomologiste J.-H. FABRE. C'est en continuité que, le principe de transformation réduisant la portée des représentations au cadre des réactions causales, on explique l'ontologie du Cosmos sans aller au delà du concept de chaos originel. C'est en effet là que se situe présentement le dernier retranchement du concept de génération spontanée. Il consiste à faire coïncider l'origine du monde avec l'hétérogénéisation subséquente d'un contenu isomorphe considéré originellement à entropie infinie. On fait comme si de reposer sur des transformations métamorphiques, les individuations s'échelonnant en complexification du microcosme au macrocosme, et leurs événements venant de manifester des prédicats d'être, d'avoir et de faire, pouvaient exister à partir d'une origine néantaire. D'où la nécessité d'un fondement métascientifique conciliant physique et métaphysique. C'est là qu'intervient la logique sémiotique comme outil d'intellection.

Sans les mathématiques modernes, c'est-à-dire depuis le seul usage de l'arithmétique, nous n'aurions très probablement pas connu le magnifique développement des technosciences. La raison de la présente proposition d'un organum sémiotique est de montrer que rien n'apparaît de même plus important, pour l'avancée des connaissances spéculatives, que le progrès de la logique sémiotique. Opinion ressortant précisément du constat d'insuffisance des langues naturelles, de leur lacune en tant qu'outil *ad hoc* pour pénétrer le champ des extensions sémiotiques du qualifiable sur le modèle de ce que sont les mathématiques vis-à-vis du quantifiable. Cela est à dire que si la dialectique et la sémantique sont vis-à-vis des significations ce que

l'arithmétique est au calcul, sont aussi des théories mathématiques élaborant les lois du dimensionnable, quand il manque encore, en rapport aux attributions qualitatives, **un organon sémiotique établissant les lois visant la cohérence attributive des significations dans les propositions.**

Un exemple concret de cette lacune suffira à montrer les conséquences venant de la confusion entre la signification d'infini et celle ne concernant que *l'indéfinité du fini*. Les acceptions déformées assimilant en un seul sens les deux signifiants donnèrent historiquement lieu à de si nombreuses controverses opposant les tenants d'une surnature naturante à ceux qui souhaitent ne promouvoir que l'expérience de la seule nature, qu'il n'est pas vain d'aborder ce sujet, puisqu'on en retrouve les retombées conceptuellement incohérentes jusque dans la théorie mathématique des ensembles. Les étudiant, j'avais quant à moi fait l'erreur de ne pas accepter le concept sur la pluralité d'ensembles *infinis* de Georg CANTOR, pour la raison de m'en tenir, avec l'infini mathématique, à l'antithèse du fini (le bornable). Donc à n'en pas réduire le sens affaibli de son application particulière à l'ordre du sensible, auquel se trouve restreinte la portée du quantifiable: cela qui reste toujours limité en grandeur dans sa possibilité de croître indéfiniment. De ne pouvoir dans cette idée accorder à une indéfinité d'ensembles infinis la vérité des présupposés qualitatifs servant la démonstration de Georg CANTOR, j'en étais resté là. L'Infini, hors confusion avec l'extension indéfinie du quantifiable, de nature explicitement bornée quel qu'en puisse être la grandeur, ne peut métaphysiquement concerner que l'antithèse de la finité.

On peut former un ensemble des choses indéfiniment bornables, mais c'est à devoir clairement définir le continuum d'existence invariablement absolu (de contenu non relativable) et infini (critère d'invariabilité, tant en diminution qu'en augmentation), en tant qu'un tel continuum apparaît nécessairement complémentaire des possibilités extensivement indéfinies des quantifications et des qualifications d'être, d'avoir et de faire.

Entendement qui n'échappa pas à CANTOR, puisqu'il prit la précaution d'avertir dans son introduction à la théorie des ensembles que l'usage dans les mathématiques du terme infini était impropre. Seulement la théorie est maintenant enseignée en faisant abstraction des précautions sémantiques introduites par CANTOR lui-même, ce qui brouille l'entendement de différer de celle qu'il est d'usage de considérer en métaphysique. Daniel TAMMET, *Thinking in numbers*, 2012, en français: *l'Éternité dans une heure*, montre bien la portée applicative des concepts de CANTOR, et incidemment la

portée implicative qui en résulte. Aussi est-ce, entre autres considérations pour moi, l'occasion d'exprimer ma gratitude à l'auteur pour son éclairage pragmatique du sujet.

Explication: dans la rationalité des termes employés, une quantité finie peut indéfiniment s'ajouter à une autre quantité également bornable, et cela indéfiniment **sans changer de catégorie à pouvoir la faire entrer dans celle susceptible de caractériser l'infinité**, en ce que par définition l'infini représente complémentaiement cela qui ne peut varier, quelque soit ce qu'hypothétiquement l'on y ajoute ou qu'on en retire de délimitable. La notion d'infinité correspond dès lors à l'entendement d'un unique Infini, par ailleurs inséparable, en ses aspects, d'absoluité et d'immanence, nullement à confondre avec ce que rend l'expression latine *ad infinitum*, et faisant référence aux possibilités de croître et de diminuer **indéfiniment**.

De renier un inévitable contexte métaphysique comme apparaissant inutile au savoir d'expérience du domaine de la physique, cela entraîna que la littérature mathématique assimile constamment l'extension indéfinie du limité avec son antithèse: une plénitude non extensive complémentaire propre à désigner l'Infini. Reste la pleine validité du raisonnement de CANTOR démontrant le fait qu'il peut y avoir une indéfinitude d'ensembles indéfinis *de n'importe quoi d'assemblable depuis des relations de finité en des états d'être, d'avoir et de faire*. S'agissant de relations, ces ensembles sont bien indéfiniment relativables entre eux, en sorte que cela ne remet pas en cause l'existence dans leur complémentaire ensembliste d'une unique infinité tout à la fois absolue et immanente. Et c'est même précisément ce résultat que la théorie générale des ensembles de CANTOR crédite, savoir l'existence du domaine de la métaphysique, nécessairement spéculatif. C'est d'avoir lu Daniel TAMMET qui est cause de ce que je comprenne la différence d'application de la théorie des ensembles pour ce qui est des choses conditionnées, par rapport à celles qui ne le sont complémentaiement pas. Toute ma gratitude, donc, d'être parmi ceux, sans doute nombreux, qui sont à profiter de ses réflexions si pertinentes et tant propices à ouvrir les mentalités sur un horizon visant, au travers les individuations essentiellement différentes les unes des autres, des complexifications relationnelles quasi illimitables.

Après que certains penseurs se soient émancipés de l'intouchabilité des dogmatiques à *propos* du divin, les deux derniers siècles par lesquels on

asséna comme supérieure, mais dans l'impossibilité d'en produire la preuve d'expérience, l'hégémonie du monisme matérialiste *à propos* de la nature ne représente toujours pas la condition la plus satisfaisante pour une ouverture des mentalités à pouvoir pénétrer une réalité inévitablement plus complexe que ce que l'on peut en retenir entre les murs des académies. La prédominance contemporaine pour une phénoménologie de la *nature naturée* se propageant dogmatiquement à nier une *surnature naturante*, fait table rase des réflexions de profonds penseurs des deux derniers millénaires pour élaborer la distinction entre l'existence unicitaire en tant qu'elle est hors toute attributivité, des innombrables états manifestatifs d'être, d'avoir et de faire auxquels convient l'expérience attributive. Et en cela, l'indéfinité des ensembles indéfinis concernant des relations de finité en des conditions d'être, d'avoir et de faire (continuum des discontinuités finies, variables et relatives), ouvre sur l'entendement de la belle réflexion de Nicolas GRIMALDI sur le propos concernant l'insondabilité existentielle d'une infinie absoluité divine. À partir de l'entendement introceptif, semblable insondabilité existentielle ne peut qu'être en rapport à la perfection divine **dont ce sont précisément les teneurs expérientielles qui s'excèdent indéfiniment.**¹⁵ Ce qui en grec ancien était rendu depuis le terme $\alpha\theta\epsilon\omicron\varsigma$ pour désigner ce qui n'occupe aucun lieu, n'étant pas spatialisable, et $\alpha\iota\delta\iota\omicron\varsigma$ pour désigner ce qui n'est d'aucun moment et conséquemment n'est d'aucune actualisation au sein d'une quelconque instance temporelle. Autrement dit, entendre que ce qui se situe non seulement hors l'expérimentable, mais encore au delà l'intellect, et qui est conséquemment indicible, ne saurait en toute logique signifier qu'il s'agit du domaine de l'inexistence.

En référence à notre continuum, ce ne peut être que l'univers des relativités relationnelles qui s'avère potentiellement illimitable, en ce qu'il est indéfiniment variable en contenu bornable, tant vers l'infinitesimal, qu'en direction de la possibilité d'extension indéfinie en grandeur. Cela au sens où le borné, pour être limité, et le relationnel, pour être relativable, **sont pour toujours inexhaustibles.** Conséquemment, ces référents d'inexhaustibilité, en tant que signes linguistiques, sont en toute logique à

15. *L'effervescence du vide*, Grasset, 2012. Nicolas GRIMALDI rapporte dans ce livre sa douloureuse incompréhension d'avoir assisté comme professeur à la Sorbonne à tant de superficielles réactions sociétales: mai 68, un art ayant perdu tout sens esthétique, des discours se suffisant des apparences du vraisemblable. *Cet unanime consentement à l'insignifiance faisant que les séismes culturels sont aussi inévitables que les séismes géologiques*, représente le bilan de l'actuel individualisme accompagnant la perte des idéaux à se dépenser pour que se réalisent de vrais projets sociaux.

ne pouvoir sémiotiquement réduire le signifié d'infinité à celui d'indéfinité, ni cet autre référant à l'absoluité considérée comme terme originel et final du donné à relativisation. Et c'est liminairement à cette disposition que chacun des sous-ensembles indéfinis d'une totalisation quelconque d'éléments bornables s'avère aussi contenant que l'ensemblement à les contenir tous, précisément de ce que ce dernier ensemblement à contenir tous les autres de la même sorte est également extensivement **indéfini**. À cette condition, les ensembles *indéfinis* de CANTOR échappent au paradoxe que souleva RUSSELL. Cependant que l'axiome mathématique démontrant l'égalité entre les ensembles d'extension indéfinie, en ne pouvant s'appliquer *de facto* qu'à l'inexhaustivité des manifestations en des discontinuités limitées d'être, d'avoir et de faire, ne correspond sémantiquement pas à l'antithèse du bornable. Il faut encore, en parallèle aux discontinuités indéfiniment manifestables spécifiques du continuum de la pluralité inexhaustive des individuations d'être, d'avoir et de faire, cet autre : le continuum de l'éternelle continuité ubiquitaire d'existence absolue. **Formant un ensemble de l'indéfinité des suites inexhaustives, nous avons encore dans la complémentaire ensembliste un unique infini qui, lui, n'a pas d'extension étant complémentaire de ce qui en a.** Autrement dit ce qui n'est pas dimensionnable, complémentairement à ce qui est dimensionnable, quel'qu'en puisse être l'extension.

De fait, par insuffisance discriminative des sémanticités, le symbole mathématique d'infinité ' ∞ ' ne vise que **l'indéfinité imbornable d'objets, de nombres, d'événements, comme de toutes catégories référant aux domaines du bornable.**¹⁶ Et c'est dans ce rapport spécial que les extensions indéfinies des nombres entiers, des nombres pairs et impairs, celles des carrés et autres puissances, etc., forment autant d'ensemblements égaux entre eux pour ce qui est de leur inexhaustivité. Cependant que l'Infini, dans sa définition significativement universelle, se doit de continuer de désigner le non-bornable répondant à l'impossibilité de décomposer, attendu que son contenu unicitairement informel, désigne l'antithèse des éléments bornés se prêtant à dénombrement, comme à des

16. Dans son ouvrage *De l'infini mathématique*, 1896, Louis COUTURAT ne manque pas de le démontrer, mais semble-t-il à n'être pas entendu par les mathématiciens. Depuis l'empirisme expérimental servant les conceptions dans l'époque et qui forgea le dogme du monisme académique, on ne pouvait seulement pas même imaginer ce qui était susceptible d'exister hors l'expérimentable. Au point que pour sonder la portée du signifiable, l'auteur place en exergue l'exclamation de J. LACHELIER: *La vraie science de l'esprit n'est pas la psychologie, mais la métaphysique.*

variations en grandeurs. C'est la condition pour qu'en métaphysique le continuum aséitique d'existence inconditionnellement en soi, de continuité existentielle absolue et infinie, s'entende depuis des siècles comme la source nécessaire de la possibilité des indéfinies relativités relationnelles abaléitiques spécifiques du continuum des discontinuités d'être, d'avoir et de faire (cela qui ne peut s'individuer qu'en relation à son altérité), **dès lors que les réalités répondant à l'aléthique d'abaléité sont en logique dans l'impossibilité d'advenir de rien à l'origine**. C'est précisément de n'en tenir aucun compte, que les physiciens continuent de faire émerger le Cosmos d'une antériorité évasivement en rapport à un néant originel. Autrement dit expliquer les manifestations physiques dans les limites du seul principe de transformation, donc depuis rien à l'origine et sans raison. Et l'on ne peut manquer de remarquer —ce que nous rappelons plus haut—, qu'il s'agit là d'un reliquat préscientifique pas si ancien, mais aujourd'hui oublié, depuis lequel le naturaliste expliquait la génération spontanée de certains insectes, autant que la prolifération des microbes.

Entre finité et infinité, on oppose significativement l'expérience des discontinuités indéfiniment bornables d'être, d'avoir et de faire, au corollaire d'attributivité nulle de l'existentiellement continu, ne se prêtant conséquemment pas plus à dénombrabilité qu'à qualification. En somme, avant les présupposés de scientificité des modernes, l'Infini référerait significativement bien à l'antithèse du fini. Pour avoir évacué ce sens, reste depuis une indéfinité d'ensemblements d'éléments bornés d'extensivité indéfinie. Mais semblable substitution ne manque pas de poser des problèmes. Il fallut nommer transfini ce que l'on conçoit vaguement d'intangible au delà la finité. Cependant que la signification donnée à l'Infini se trouve toujours escamotée depuis son assimilation au concept de transfinité à pouvoir désigner ce qui se situe au delà l'extension indéfinie du fini, en interface à l'Infini. Par suite il fallut échapper aux paradoxes soulevés par RUSSELL à propos des ensembles se contenant eux-mêmes, en recourant notamment pour résoudre ce problème aux approches mathématiques de ZERMELO, puis de FRÆNKEL reformulant les présupposés de dénombrabilité sur des progressions continues d'ensembles finis; **mais à ne pouvoir toujours pas sémantiquement satisfaire à l'antithèse du bornable**, de devoir nier, à correspondre au dogme du monisme physicaliste, la potentialité intellectuelle de pénétrer ce qui ne peut manquer de se situer au delà l'horizon du domaine des réalités physiques. *Cf.* en annexes la théorie des types.

Les progrès dans les mathématiques représentent un irremplaçable moyen de satisfaire l'appréhension du domaine de la physique du monde, et il n'est pas question ici d'en diminuer le bien fondé, ni d'éclipser l'immense progrès réalisé en mathématique. Cependant que la discipline, dans sa fonction à n'être aucunement indépendante d'autres progressions disciplinaires servant le savoir, gagnerait incontestablement de rester sémiotiquement cohérente. L'Infini ne pourra jamais sémantiquement que désigner la continuité de ce auquel, quelque puisse être ce que l'on en retire ou y ajoute, cela ne change en rien le contenu qui reste absolument existant. L'indéfini du dénombrable ne pouvant concerner que la relativisation des grandeurs et des propriétés des choses entre elles, entraîne que les théories physiques n'auront pas de fondement cohérent tant qu'elles occulteront la nécessité de l'Infini réel comme source existentielle de quelque attribut que ce soit dans l'application aux propriétés d'être, d'avoir et de faire. Autrement dit, à ne pas fonder sur elle-même une relativité variable dans la condition abaléitique d'être, d'avoir et de faire référant au continuum d'une quasi indéfini des discontinuités individuantes (**ce qui advient** par relation de l'individu à son altérité), mais sur l'aspect complémentaire d'absoluité allant avec l'aléthique inconditionnelle d'aséité ontologique (**ce qui existe** unicitairement en raison de soi et de façon complémentairement continue).

Il faut saisir l'historique des conditions qui menèrent, pour satisfaire les besoins de la science isolant la physique du monde de toute métaphysique, au subterfuge réduisant le caractère d'infini à celui d'indéfini du bornable. La potentielle inexhaustion des variations du bornable visant l'agrandissable et le diminuable dans son champ formant l'extension indéfinie du limitable ne peut satisfaire qu'aux discontinuités d'être, d'avoir et de faire, domaine des manifestations auquel s'intéressent les scientifiques. L'Infini se conçoit à l'encontre comme étant inactualisable entre un passé et un futur, d'exister unicitairement de façon complémentairement *in extenso*, donc hors relativités relationnelles qui seules sont spatiotemporalisables. Traitant par ailleurs de l'appartenance du diversement parcellaire dans l'entièreté d'une unicité *in extenso*, je renvoie pour l'essentiel le lecteur à la démonstration rapportée en annexe.

Sous-jacent au paradigme contemporain idéalisant l'arrêt de la science sur les seuls aspects matériels, il suffit de découvrir expérimentalement ce

qui se manifeste au monde pour croire en l'objectivité du scientifique.¹⁷ L'aveuglement triomphateur en science est pour certaines personnes cause de croire que d'avoir formalisé l'analyse quantifiable spécifique de la finitude des phénomènes en ramenant la notion d'infinitude à seulement pouvoir garantir des conditions de finitude, représente un appréhendemement final de l'intellection. Ne considérer la notion d'absoluité que réduite aux relations certes qualitativement relativables, mais appliquées par tout ou rien, en est la conséquence. Une disposition rendue praticable dans la pensée moderne en réduisant l'ancien concept philosophique d'existence aux seules manifestations d'être, d'avoir et de faire, et parmi ces manifestations, en marginalisant du champ d'appréhendemement scientifique ce qui est complémentaire des manifestations physiques. D'où l'enterrement de la métaphysique par les enseignants universitaires emboîtant leurs pas dans ceux des phénoménologistes. C'est logique, attendu la cohérence épistémique convenant au but contemporain d'appropriation environnementale. Il suffira cependant que de nouvelles générations viennent à réaliser que leur environnement ne leur appartient pas en propre, pour que ce paradigme évolue à prendre en compte des codomaines.

L'espèce humaine étant biologiquement très récente sur Terre, force est d'admettre qu'elle contient en elle beaucoup de potentialités se réalisant au fur et à mesure des évolutions. C'est à clairement saisir qu'émergeant à grand peine des tribalités divisant communautairement l'humanité, la nature ne peut encore que ressortir en droit sans propriétaire légitime. Le Cosmos est alors regardé en toute bonne foi contenir des choses n'appartenant à personne et pouvant satisfaire des ambitions égocentriques. Car croire en une civilisation galactique bien plus évoluée que la nôtre encore si jeune,

17. Rupert SHELDRAKE dans *Réenchâter la science* (page 333 de la publication française, Albin Michel, 2013) constate que le paradigme moderne tient à cela: *Au contraire des religions, enfermées dans d'innombrables disputes, la science offre une véritable compréhension de la nature matérielle, la seule réalité qui soit. Les scientifiques constituent donc un clergé supérieur aux clergés religieux qui maintiennent leur prestige et leur pouvoir en s'appuyant sur l'ignorance et la peur. Les scientifiques se dressent à l'avant-garde du progrès humain, entraînant les hommes vers un monde meilleur.* Et de conclure que: *La plupart des scientifiques n'ont pas conscience de cette image, des mythes et des suppositions qui façonnent leur rôle social et leur pouvoir politique. Ces croyances sont implicites plutôt qu'énoncées clairement. Mais elles sont d'autant plus fortes qu'elles sont habituelles: inconscientes, elles ne peuvent être remises en question; et comme de plus elles sont partagées par la majorité de la communauté scientifique, rien ne pousse à les remettre en question.*

est évidemment, même avancée comme évidence spéculative, tenue pour saugrenue.

Encore une fois, le raisonnement se borne aux raisons spécifiquement abaléitiques venant de réduire le concept d'existence aux manifestations expérientielles d'être, d'avoir et de faire. Ne tenir aucun compte d'une métaphysique pourtant inévitablement complémentaire du discours académiquement réduit à des conditions physicalistes, entraîne l'inadéquation des fondamentalités formelles, ainsi que les constantes ambiguïtés de ne tenir que des conditions continuumiques spécifiques de la spatiotemporalité qui est pourtant propre à ne pouvoir rendre compte que des incommensurables métamorphies individualisatrices se stratifiant fonctionnellement du microcosme au macrocosme. Dans ce moyen susceptible de garantir l'espoir détenu dans l'application, des propositions théorisatrices se constituent peu à peu jusqu'à amplifier la conscience dans le strict cadre d'un certain type d'individuation. Au contraire d'un appréhendemement dans une logique d'inclusion visant des universaux, on le délimite par la collection de relations que l'on axiomatise dans le sens complexificateur de la seule généralisation des applications, en rapport au sens simplificateur d'une origine de ce qui se prête aux transformations métamorphiques. L'épistémologie contemporaine est à ce point dogmatiquement inféodée sur l'expérience, que la logique d'exclusion sur laquelle s'appuient les scientifiques, pourtant assez sophistiquée de s'être élaborée depuis 25 siècles, ne s'y applique plus avec rigueur que lorsque cela arrange le dogme.

Les langages de la qualification et ceux de la quantification se superposent à l'expérience depuis les spéculations de la raison intellectuelle: il s'agit d'un produit de l'intellection formé en interface de notre extériorité, qui n'est pas dans la nature, mais participe de notre quête d'une probation. En cette opération **apostérieure à l'expérience**, même les plus simples opérateurs logiques (et, si, et/ou) décident des expressions d'appartenance (à chacun, à aucun, à quelques et pas à d'autres...), jusqu'à pouvoir viser le signifiant par delà du signifié. C'est du travail psychiquement intellectif et non de celui physiquement propriatif que l'on peut aller des propositions particulières aux propositions générales, avant d'accéder à l'entendement complémentaire allant de l'universel aux cas singuliers du vécu. Et en rapport à cette intellection, ce ne sont pas nos sens qui permettent d'avancer des propositions venant de ce que si A appartient à tout B , alors A est

prédicable de tout B jusqu'à pouvoir entendre que ce n'est pas A qui peut être opposable à B , ou contradictoire de n'être rien.

Cependant, apercevoir que le raisonnement dépend dans les conclusions des raisons qu'on lui donne en rapport à des intentions, entraîne que l'application logique ci-dessus se révèle dogmatique de n'être que partiellement appliquée, c'est-à-dire de l'être lorsque cela est à nous convenir. De nombreux exemples montrent que la communauté scientifique oublie son applicabilité lorsqu'il y a contradiction avec les croyances qui les démarquent communautairement. Comme exemple flagrant, il est impossible d'exclure du Cosmos l'humain pensant, conscient et voulant, mais l'on expliquera très savamment que le Cosmos advient par hasard et sans raison, et que d'appliquer les caractères humains au fonctionnement de la nature est de l'anthropomorphisme.

La délimitation du champ véricitaire dans le raisonnement sous-entend les restrictions de ce sur quoi porte le jugement. De ne plus en rester dogmatiquement à la preuve d'expérience physique comme critère d'objectivité, permettra en cosmogonie de dire que si la nature humaine fait partie intégrante du Cosmos, alors une intentionnalité participe des activités qualificatives en son sein; activités qui décident d'une finalité processuelle de la présente instance de réalisation cosmique. Mais cela ne peut apparaître à l'expérience physique du monde, sinon à évoquer le principe de synchronicité en tant que connexion acausale entre propriétés physiques et qualifications psychiques, à pouvoir éclairer la physique quantique.

Inévitablement, le seul constat d'expérience fait sur le chantier de l'encours réalisateur d'un immeuble ne permet pas de conclure que ce qui est ainsi formé s'érige par hasard et sans raison. Pas plus que constater à l'atelier que l'on construit une voiture à partir de soudures, d'emboutissages et l'usinage de pièces avant assemblage, ne permet de déclarer: voilà sa réalité. C'est cependant ce que l'on fait de projeter la phénoménologie sur l'instance cosmique de réalisation performative en éludant sa finalité processuelle.

Sous la pression des coopérations humaines, les isolations partisans dans l'usage de deux poids et deux mesures ne subsistent qu'un temps. L'institution scientifique édifiant le savoir à propos de la nature est encore jeune. Elle possède conséquemment la souplesse adaptative interne comparable au légendaire roseau pliant sous vents et marées, mais ne rompant pas. En sorte que si l'appréhension qui précède est dès à présent

accessible à certains penseurs, l'inertie accumulée en pouvoir politique et dans l'enseignement transmettant, avec l'état du savoir, l'appréciable rigidité corporative des institutions académiques, cela n'entraînera pas nécessairement des ruptures suivies de formations claniques, comme au sein des institutions religieuses.

Ce préalable métascientifique évoqué, abordons la sémiotique, en ce qu'on la donne vis-à-vis du qualifiable semblable à ce que représente les mathématiques pour cerner le quantifiable.

POUR ABORDER L'OBJET ET LA RAISON D'ÊTRE DE LA SÉMIOTIQUE

Bien que Uberto ECO évoque la possibilité de faire remonter l'origine de la sémiotique à LOCKE, 1690, on a pu mettre en avant chez N. CHOMSKY d'avoir distingué entre la capacité réduite des langues en rapport signifié dans le communiqué, et la capacité linguistiquement transmissible des signifiants. C'est en effet de là qu'il parut logique de considérer les performances épistémiques du qualifiable, à distinguer la sémiotique comme discipline traitant du signifiant, de ce que l'on vise avec la sémantique: le signifié. Pourtant, les siècles passent, et malgré de précieuses avancées profitables à la sémiotique, c'est toujours un espoir que nous attendons de pouvoir user d'un outil donné à la pensée qui soit susceptible de faire émerger de nouvelles significations répondant à la logique attributive. C'est encore en raison de ce but que d'autres auteurs donnent Charles S. PIERCE pour fondateur de la sémiotique, en tant que l'on distingue par le moyen sémiotique la rationalisation des attributions signifiantes, quand pour la sémantique, la signification est avec SAUSSURE liée dans la langue aux usages collectifs du dialogue; usages qui restent concernés par l'interlinguistique générale en laquelle on étudie, du point de vue des syntaxes et des lexiques, les types de langues *a posteriori* évoluant naturellement en fonction des besoins de s'exprimer. Ce but se retrouve transmis aux langues à vocation communicative construites *a priori*.

La sémantique par laquelle on étudie le signifié dans le langage se complète de la sémiotique depuis laquelle on étudie de façon indéfinie le champ du signifiant. Autrement dit, si le signifié ressort dans le domaine de la sémantique des règles langagières, avec la sémiotique, on commence de poser les bases de la logique de l'univers du signifiant. C'est le domaine du qualifiable considéré comme fonction intellectuelle en soi, c'est-à-dire à égalité de la fonction du quantifiable pour rendre compte des dynamiques

dans la nature. Formée, en tant que recherche scientifique des lois de l'attribution des significations, PIERCE en distingua le pragmatisme: cela de signifiant que l'on considère à pouvoir surdéterminer l'incidence méthodologiquement classificatoire des concepts à propos des choses de l'expérience. Ajoutons la représentation des idéations à celle des idées. Car la sémiotique se donne pour but, selon PIERCE, *de clarifier les idées depuis une attitude intellectuelle à ne plus séparer le monde de la qualification résultant des idées, de celui des réalités vécues, moins en tant que ce monde des idées advient d'activités aux incidences propriatives, qu'en raison qu'elles s'ajoutent à ces dernières.* C'est en effet en raison de cette disposition que peut prendre toute son importance l'énoncement de ce qu'*Une carte n'est pas le territoire!* La célèbre formule d'Alfred KORZYBSKI se place dès lors à montrer que la carte dressée par les scientifiques à propos du monde ne peut pas plus se confondre avec la réalité du monde, que le domaine du pensable ne le peut avec le langage. Ce ne sont que certains éléments de l'immense domaine du pensable que l'on trouve dans une langue **comme moyen de communication** surdéterminant les possibilités de nous qualifier à notre environnement. En sorte que la sémiotique ajoute des possibilités euristiques aux possibilités sémantiques ne visant que l'expressivité du signifié dans le communiqué.

Ainsi que vu en page 8, l'ornithorynque, d'être pourtant bien réel, mais inclassable depuis la taxinomie animale fondée sur les seules conditions apostérieures, participe de l'impossibilité d'anticiper sa découverte. Dès lors que les naturalistes en restent à un système empirique de classification des espèces, ils ne peuvent prévoir le domaine de la vie, de ne classer que ce qu'ils découvrent, au même titre que les sciences, en ce qu'elles limitent leur appréhension du réel au déjà effectué, donc sans les apriorités complémentaires, ne peuvent faire le lien entre le déjà effectué et une instance cosmique de réalisation processuelle avec effets attendus.

C'est semblablement qu'une pensée originale ne peut se suffire de découler de l'agencement de termes à pouvoir s'exprimer dans les langues naturelles n'évoluant qu'avec un effet de retard sur les progressions du pensé. Tout comme pour l'amélioration des procédés cartographiques discriminés de la réalité du terrain, l'ornithorynque représentait au moment de sa découverte une réalité ne s'inscrivant pas *de facto* dans le système catégoriel des naturalistes. C'est alors qu'un projet établissant la synthèse à peine linguistique des partiellités significatives opposables entre aspects thétiques et antithétiques, en tant que moyen d'induire d'une façon

apriorique des signifiants nouveaux échappant à l'expérience directe, mais propre à la pensée occupée de complexifications qualitatives, reste un projet parallèle à ce que représentent les mathématiques pour sonder le quantifiable restrictivement à l'expérience a posteriori d'un Cosmos en cours de réalisation. Une sorte donc de **mathesis sémiologique** du qualifiable depuis laquelle les signes identifiés à partir des symboles appropriés, en se superposant aux significations, pourraient être agencés avec quelque rationalité. Comme pour la formulation algébrique devenue indispensable au domaine du quantifiable, une logique des qualifications manque en effet encore crucialement pour l'avancée des savoirs d'expérience, et plus crucialement encore en vue d'une connaissance gnostique fondant la spéculation intellectuelle sur l'entendement d'un continuum d'existence unicitaire et continu, donc non directement manifestable, complémentaire des discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire advenant par relation comme expérience de l'existence. Entendons par là qu'une formule mathématique, d'établir les lois concernant le nombrable, ne sert pas à établir, puis communiquer un rapport nombré en opérant sur les données des quantités ressortant de l'expérience, car à cela le calcul arithmétique suffit. De même ce dont on va comprendre ce qui motive le présent ouvrage ne concerne pas l'art et la manière de communiquer le sens de ce que l'on pense —à cela les langues suffisent—, mais le domaine instrumental concernant la rigueur dans l'exploitation attributive du qualifiable, en tant que cette rigueur intervient dans le dit à partir de signifiés (le signifié comme moyen d'établir de la cartographie), en rapport aux signifiants (le territoire).

De nous suffire de projeter dans ce qui existe nos schèmes mentaux, nous avons tendance à nier des aspects incompatibles, rencontrés ou expérimentés depuis nos confrontations au réalisé. Déjà en ce qu'il s'agit d'une réalité inévitablement limitée à l'apostériorité des états devant forcément progresser durant l'instance performative réalisant cosmiquement le réel. Ce n'est nullement mettre dos à dos ceux qui croient que l'instance de réalisation du monde progresse de façon processuellement voulue, et donc aussi avec des effets attendus, par rapport à ceux qui se suffisent dans leur propos heuristique de savoir d'expérience COMMENT le même monde se transforme, donc à ne s'intéresser qu'aux états déjà réalisés du monde inclus dans une instance de réalisation commençant entre une origine et ne pouvant se terminer qu'en une finalisation susceptible d'épuiser les potentialités de réalisation. Comprenons bien cette disposition montrant un aspect métascientifique. Avec l'avènement des sciences, on ne regarde plus

le ciel étoilé comme étant fixé de façon immuable à tourner autour de la Terre, mais du fait que l'on ne se fixe pour objectif que de répondre entre QUOI et COMMENT à propos des seuls états réalisés *a posteriori*, on tient encore que les lois de la nature sont immuables, alors qu'il est censé d'apercevoir qu'elles changent fonctionnellement en rapport aux stades de la réalisation processuelle s'échelonnant entre une origine et une finalité. Ce n'est pas parce qu'à la dimension de l'immensité cosmique, un grand nombre de milliards d'années sont nécessaires à cette opération dépassant le temps utilisé à l'échelle humaine, que nous ne pouvons pas en avoir conscience.

Comme les mathématiques pour l'analyse de notre environnement physique, la sémiotique ne pourra pas toujours manquer au travail de la raison pour établir la cohérence synthétisatrice du qualifiable à spéculativement pénétrer le champ d'une métaphysique inévitablement complémentaire au domaine expérimentable de la physique. L'ouverture des mentalités est à ce prix. L'ampliation du pensable et la qualité du pensé ne peuvent manquer d'accompagner les progressions de l'humanité visant son apogée civilisatrice, à l'exemple des pénétrations intellectuelles qui ne peuvent manquer d'être déjà réalisées sur des systèmes planétaires formant des civilisations plus avancées vers le centre galactique, que la nôtre plus récente sur un bras évoluant en périphérie.

Ce n'est pas réaliste diront les plus modérés des scientifiques occupés de la seule objectivation à l'exocosme. Mais ce ne l'est pas plus de fuir toute subjectivité accompagnant un vécu intérieur, et allant jusqu'à nier la suggestivité venant d'un appréhendemement spirituel à l'endocosme. Pourtant, ces deux fonctions complémentaires de l'objectivation laissent des traces en toutes les cultures. Afin d'accroître si possible la rationalité des concepts dans le but d'amplifier l'efficacité attributive, et en tant que toutes les opinions sont à donner du sens aux participations humaines, cessons là un moment d'opposer des *points de vue particuliers*, le temps de réfléchir à pouvoir dépasser les agitations occasionnées par de puériles prises de pouvoir disciplinaire.

Il est depuis longtemps reconnu que ce ne sont pas les cinq sens qui ont pour fonction **de communiquer du sens**. Et pourtant nous faisons encore reposer la méthodologie scientifique sur nos perceptions. Alors que celles-ci variant entre les espèces biologiques, nos perceptions environnementales ne peuvent que caractériser ce qui du monde affère aux besoins spécifiques

à notre espèce.¹⁸ Au niveau de notre perception physicochimique du monde, auquel convient notre expérience sensible dans une interface psychosomatique, le problème fondamental du jugement intellectuel consiste à se représenter des différences distinguant entre des propriétés factuelles et des significations qualitatives. C'est à discriminer un domaine médian, celui de la conscience individuelle dont l'étroit faisceau focalise ce que l'on perçoit à ce que l'on aperçoit, dans une configuration métaboliquement qualificatrice en rapport aux dépenses qualifiantes produites en vue d'agir efficacement sur notre environnement. Pourquoi considérer la fonction psychique d'un tel aspect exclusivement exocosmique, comme relevant d'une médianité dans une organisation complémentaiement surdéterminatrice au spécifiquement corporel? Quittant le dogme moniste en lequel on explique la conscience en tant que résultat des propriétés physicochimiques sécrétées par les neurones, pour raisonner dans le contexte de codomaines de réalité fonctionnellement interconnectables, la fonction qualificative de la psyché relève plutôt d'une médiation, **en ce qu'elle ne contient pas en soi son vecteur**. On conçoit encore l'interface psychospirituelle, complémentaiement et opposée à la fonction qualificative de la psyché, de s'intégrer dans les aspects d'une supraorganisation, celle qui est à compléter processuellement la trilogie des codomaines irréductibles de faisabilité que sont les propriétés matérielles, domaine du déterminisme physique, les qualifications mentales de faire, domaine des agents de la détermination, et enfin celui des déterminants prenant leur source d'une spiritualisation complémentaiement endocosmique. C'est une condition intellectuelle à ne pas faire l'amalgame entre des classes de réalités complémentaiement entre elles, comme dans l'actuel matérialisme scientifique depuis lequel on fit table rase de l'intuition fondamentale reliant entre elles toutes les cultures qui virent le jour depuis l'antiquité.

Ainsi que l'entrevoit SPINOZA, c'est concrètement de discriminer la complémentaiement fonctionnelle à concevoir **le principe de faisabilité du monde**, entre une nature naturée (le déterminisme physique), une nature naturée naturante (l'activité détermnatrice de la psyché), et une surnature naturante (proactivité spirituelle, celle qui par l'intermédiaire de l'esprit vectorise l'activité qualificatrice de la psyché). En cette disposition, le champ de la conscience concerne l'angle visé entre: 1) l'exocosme spécifiquement

18. J'en ai développé la thèse en première partie de *Réflexions candides sur l'épistémologie*, 2007.

métamorphique comme domaine de la formation du corporéisé à partir d'une isomorphie originelle (les objets dans la considération de choses assurant des rôles tenant aux possibilités de rapports et de relations entre individuations s'échelonnant au travers de multiples strates complexifiant le réalisé du microcosme au macrocosme; et 2) la nécessaire **existence** endocosmique permettant de tels rapports et relations exocosmiques dans le principe de transformation relationnelle d'**être**, d'**avoir** et de **faire** à l'altérité de l'individué: cela qui s'individualise dans l'univers des relativités relationnelles et qui s'avère potentiellement illimitable, tant vers l'infinitésimal, qu'en direction de la possibilité d'extension indéfinie en grandeur, **au sens d'être pour toujours inexhaustible**.

Semblable inexhaustivité advient pour le nombrable comme pour l'attribuable. C'est en effet comme suite d'une sémantique compositionnelle se posant avec le discours métamorphiquement formé indéfiniment autour d'un ensemble bornable de symboles, que les sèmes le peuvent de les indéfiniment pouvoir agglomérer arbitrairement dans leur espace topologique quasiment indéfini comme possibilité d'arrangement. On trouvera dans le *Cahier 1 de Science métaphysique et codomaines*¹⁹ le développement des parallèles entre trois classes de variation inexhaustible que sont:

QUANTIFIANTS <i>chiffres</i> nombres et formules grandeurs	QUALIFIANTS <i>lettres</i> mots et phrases sens	TRANSFORMANTS <i>fonctions</i> relations et séquences valeurs
---	--	--

C'est à définir l'élément significativement neutre entre tout état de signifiante et sa contradiction. Autrement dit, si le signifié peut n'être pas significatif, ce qui est sans signifiante se conçoit dans l'ensemblement de la variabilité inexhaustible du signifiable, comme le résultat d'un signifiant quelconque soustrait à lui-même. Ce qui se pose dans la même acceptation que zéro ressort comme le résultat d'une quantité soustraite à elle-même. Au titre des quantifications, comme des qualifications, l'opération est également sans reste. Cependant qu'au regard du principe de transformation, pas plus que pour les nombres, les signifiants n'ont pas de bornes à pouvoir signifier, de surdéterminer le niveau de signifiante advenant du rapport entre au moins deux signifiants servant de substratum au signifiable.

19. Se reporter à l'ouvrage pour ce qui établit le parallèle entre l'étendue indéfinie du quantifiable et du qualifiable: page 78 et suivantes.

C'est au *prorata* d'un vécu dans l'interface médiane des idées, celui de la psyché, que se réalisent les événements faisant qualificativement être et avoir avec effet attendu au dehors de cela qui est existentiellement potentialisé au dedans. Nous le verrons, ce schème des codomaines, en tant qu'il se pose comme le plus petit commun diviseur d'une inexhaustivité relationnelle dans le continuum des indéfinies discontinuités d'être, d'avoir et de faire données à l'expérience de l'inépuisable existentialisation sous-jacente au continuum de la continuité en existence, garantit le principe de faisabilité du monde au travers d'une instance cosmique réalisant continûment les potentialités d'être, d'avoir et de faire.

Mais pour peu que nous ne réduisons pas la nature de l'être à celle de ses acquisitions, nous avons pour le comprendre besoin d'autres instruments intellectifs que les mathématiques par lesquelles nous ne pouvons que quantifier pour analyser notre expérience de la nature physique du monde depuis le questionnement se circonscrivant entre QUOI et COMMENT; c'est-à-dire sans également nous qualifier dans l'entendement spéculativement gnostique des inférences significatives et valorielles allant de POURQUOI à QUI.

Tout comme les mathématiques sont fondamentalement nécessaires à la quantification, c'est de même qu'en terme de qualification, la sémiotique se pose à résoudre la problématique de la cohérence dans l'attributivité signifiante. À l'opposé de l'analyse servant les sciences expérimentales, dans l'appréhension métascientifiquement syntone depuis lequel on recherche une harmonie complémentaire venant de ne plus opposer des points de vue forcément incomplets, mais à l'encontre d'en tenir compte depuis une logique d'inclusion, il ne s'agit plus d'opposer des doctrines entre elles, mais de les accorder.

Pour faire court, les démarches intellectuelles séparément institutionnelles opposant physique et métaphysique du monde sont à produire ensemble la cohérence pragmatique de la sagesse propre à chaque individu. C'est en elle que l'on relie significativement les représentations fondées sur des possibilités transformatives de cause à effet (l'expérience uniquement apostériore à propos des états réalisés d'une instance processuelle de réalisation cosmique), aux nécessaires représentations métaphysiquement complémentaires d'une indispensable génération dans le principe d'existence du donné à expérience. Le constat phénoménique des choses individuées, qui sont déclaratives en grandeurs nombrées dans les prédicats des individuations attributives d'être, d'avoir et de faire, comporte

inévitablement sa source d'existence préalablement sous-jacente —sauf probation, sinon croyance en la génération spontanée.

C'est sans preuve que l'on fait ressortir évasivement le principe d'existence de la sophistication des théories scientifiques pourtant limitées au principe de transformation. De fait, le déduit de l'expérience, fut-il scientifique, reste philosophiquement incomplet sans l'idée d'induire métaphysiquement l'ontologie susceptible de rendre compte de son existence préalable à permettre des états d'être, d'avoir et de faire. Mais l'on fait en science comme si l'existence résultait de la seule phénoménologie spécifique aux états d'être et d'avoir. Ce que PIERCE met pragmatiquement en question repose précisément sur la non séparation fonctionnelle de deux aspects complémentaires avec la génération du donné à transformation. Ce qui implique l'idée de non séparation processuelle d'une existentialisation préalable à pouvoir rendre compte des transformations métamorphiques subséquentes spécifiques du continuum spatiotemporel de la quasi indéfinité des individuations relatives d'être et d'avoir. Bien entendu, avec l'induction intellectuelle ajoutant au déduit de l'expérience, il s'agit de ne pas en rester à la simple intellection déductive sur laquelle repose le savoir d'expérience. Donc à inclure le domaine de l'existence à celui de l'expérience, alors que depuis le présent schème de représentation on réduit l'existence à l'expérience.

Au plan de la production épistémiquement heuristique, notons bien que l'induction ne se pose pas comme étant vraie en soi, cependant que, tout comme pour le domaine des déductions de l'expérience, il suit que les concepts erronés advenant d'un encours spéculatif vont diminuant par le fait que, d'induction en induction, on approche d'autant mieux la vraisemblance. Cela dit en ce que la véridiction dans l'attributivité qualifiante à propos d'une idée est éminemment nécessaire à la pensée, mais de façon telle que la vérité ne se situe pas au niveau de la validation propriative des choses, puisqu'à ce niveau infère uniquement l'authentification des phénomènes.

Par quoi advient l'individuation? Elle s'inscrit entre la substantialisation et l'essentialisation ressortant des relations nécessaires à permettre la nominalisation de l'individu. Elle repose par contre sur une instance de réalisation se complexifiant métamorphiquement du microcosme au macrocosme, en sorte que si les attributions à l'individu dans une strate particulière de réalisation reposent sur des substrats, leur dynamique particulière dans la strate en question permet les métamorphies en continuité des réalités superstratives à épuiser d'autant le potentialisé dans les états du systémiquement réalisé ainsi qu'un tout. Rappelons que l'individuation a

une identité qui ne change pas quel que puisse être le renouvellement de ce qui la substrate et de ce qui l'essentialise. L'**advection** est le terme parfois utilisé pour nommer le passage des acquis en substantialisation au niveau substratif, à servir l'essentialisation au superstrat, de faire reposer des essences d'être sur des substances d'avoir depuis les activités de faire. Le continuum spatiotemporel spécifique de la quasi indéfini des variations relatives d'être et d'avoir, puisqu'à concerner des différences individuantes en rapport à une pluralisation d'individuations susceptible de varier indéfiniment en rapport à la totalisation limitée (toujours bornable) du donné à pouvoir se diversifier, diffère ainsi du continuum d'existence incombant complémentaiement à l'unicité continuistique d'infini et d'absoluité. C'est à concevoir ce que l'on entend par l'Un, au sens de PLOTIN et DAMASCUS d'une existence unicitaire antérieure aux multiples possibilités disséminatrices dans le multiple, à constituer l'identité existentielle d'individuation, quand varient des états et des statuts d'être, d'avoir et de faire parfaits dès l'origine, que complète la perfectibilité dans le genre de l'également disséminé en existence jusqu'à finalisation processuelle.

Avoir concerne la chose ressortant de la pure substance donnée métamorphiquement à hétérogénéisation individuante. Pure, en tant qu'on la conçoit antérieurement homogène dans l'infini spatiale à permettre l'hétérogénéisation ultérieure réalisant le Cosmos par strates de complexifications du microcosme au macrocosme. Dans son aspect complémentaiement d'une aperception d'entendement psychométaphysique, ce sont à l'encontre des essentialisations en essence d'être qui sont temporellement (progressivement) distribuées depuis une source d'existence immanente dans son unité et sa continuité non spatiotemporalisable d'exister de façon aséitique. Continuité existentielle aséitique, d'induction métaphysiquement non spatiotemporalisable d'une part, et discontinuités abaléitiques allant avec des déductions expérientielles d'être, d'avoir et de faire d'autre part, forment le cadre des conditions d'expérience de l'existence. En cette disposition, toutes mixités intermédiaires du donné en expérience, sont inséparables des polarisations extrêmes et immanentes en existence. Cependant que, de même que sans les mathématiques l'avènement des sciences à propos de la physique du Cosmos n'aurait pas eu le magnifique développement que l'on connaît, bien qu'avant celui-ci l'on savait arithmétiquement compter et décompter, c'est de même que sans sémiotique on sait dialoguer pour exprimer des idées significativement

qualifiantes, alors que l'avènement d'une métaphysique complémentaire ne peut que rester dans les limbes sans adéquation sémiotique à en discourir.

Ce qui fait que le quantifiable n'est pas que fonctionnellement associé au qualifiable. Approfondissons ce qui justifie cette représentation fonctionnelle de la psyché venant d'associer l'avènement de la sémiotique pour ce qui est de la vérité des attributions qualitatives, aux mathématiques pour ce qui est de l'authenticité des déductions quantitatives. On peut discriminer entre deux couleurs, mais pas entre un bleu en particulier distingué dans la catégorie colorimétrique généralisatrice des couleurs, et ce qui nominalise une autre catégorie mentalement attributive, bien que l'on puisse penser au niveau subjonctif de deux catégories d'attribution, à en subsumer l'inférence arborescente. Ce sera par exemple à viser le principe de colorisation, mais pas par le moyen des subsomptions à pouvoir considérer une catégorie particulière des relations propriatives, qualitatives ou virtuelles, de ce qui en surdétermine l'ensemblement qui, lui, se pose à être complémentaiement surdéterminant. Autrement dit, nous pouvons trouver le bleu d'abstraire un jaune d'un vert. De même l'opération peut se répéter en une catégorie de ce qui surdétermine l'ensemblement réduit à la colorimétrie, pour en trouver une autre dont la nature mixte permet sa dissociation entre une couleur particulière et ce qui est d'une autre nature, exactement comme plusieurs nouvelles catégories peuvent advenir de l'analyse portant sur des catégories déjà reconnues. Et cela arrive significativement à l'exemple de ce qu'une quantité limitée est indéfiniment divisible en référence au dénombrable, quand toutes quantifications se reportant aux choses bornées sont indéfiniment cumulables en tant que relations relatives d'individuation, c'est-à-dire sans jamais pouvoir changer de catégorie: cela qui existe de façon infinie complémentaiement aux choses reposant sur des relations bornables. Une disposition impliquant qualitativement de distinguer la finitude de l'infinitude, toutes choses bornées restant inconfondables avec l'Infini. Et c'est conséquemment en corrélation qu'une qualité distribuée différemment depuis un prédicat d'être se présente sémantiquement à contenir indéfiniment des dérivations sous-jacentes, quand en extension complexificatrice de sens sont des niveaux de signifiante relativement surdéterminants, sans jamais atteindre à l'absolu. Comme pour le dénombrement et les grandeurs relatives des choses délimitées ou bornées entre elles par leur substantialisation, ce qui advient de signifiant au niveau du pensé par relation essentialisatrice de chaque individuation à son altérité, représente une espèce distincte de son absoluité existentielle par ailleurs immanente.

De telles considérations n'appartiennent pas toutes au plan des réalités physiques. Et c'est de même que certaines considérations intellectuelles adviennent d'un environnement de réalités spirituelles. En Physique, ce n'est pas une couleur qui a sa réalité, mais une longueur d'onde, et le principe de catégorisation en est étranger. Tout comme la substance à substrater la chose métamorphiquement formée, ce sont des essences qui superstratent l'être, avec ce qui est par son artifice, en sorte que si la propriété physique en rapport à une certaine fréquence et une longueur d'onde particulière apparaît phénoméniquement d'une dynamique des substrats, ce sont des couleurs ou des sons qui sont réels au niveau de la strate d'individuation humaine. Si bien que substantialisation et essentialisation réfèrent à des instances différentes mises en corrélation dans la psyché médiane catégorisante, au sens où, ainsi que le dit PIERCE, la *noirité* est corrélée au noir de la chose apparaissant comme qualité noire dans une transduction psychosomatique des fréquences propriativement physiques, sur le lieu intellectivement physicopsychique de la corrélation médiane à l'inductivement induit des essences dans un rapport psychométaphysique complémentaire.

Ce qui réfère bien chez PLATON à l'éternelle idéation de la source inductive du mentalement nouménalisé, à compléter l'éphémérité du substrativement formé en substance se posant en tant que déduction à propos de l'expérience phénoménique. Il peut paraître étrange que PLATON, recherchant ce qui fait être, fût inscrire au fronton de son académie athénienne *Que nul n'entre s'il n'est déjà géomètre*. Dans les faits, c'est évoquer que l'acte scientifique de savoir consiste à cartographier le contenu déjà réalisé à l'exocosme depuis la caverne en laquelle se situe la conscience du sujet qui perçoit le monde extérieur. Bien sûr les sciences vont plus loin que cette cartographie, mais elle symbolise l'office de dresser l'état du réalisé en leurs frontières limitantes dans l'illimitation donnée au réalisable. PLATON considère que c'est la condition préalable à pouvoir approfondir l'unicité endocosmique à décider du potentialisé en réalisation au travers l'appréhension des idéaux. Autrement dit, c'est à pouvoir passer à l'entendement nouménologique, après l'expérience de la phénoménologie.

L'individuation des choses advient de métamorphies particulières à partir des substances sous-jacentes préalablement formées. Mais c'est à les identifier qu'une table, une chaise, un lit peuvent être faits de bois, de fer ou d'autres matériaux, autant qu'être différemment formées. Entendons que ce qui substantialise à différencier entre eux des objets sont les propriétés

matérielles servant la qualification spécifique des êtres, quand ce qui les fait être aux êtres se pose en tant que des choses reçoivent des qualités. Et le rapport à la géométrie? L'invocation vient de ce qu'une seule formule puisse rendre compte en géométrie des innombrables variations, par exemple, des triangles rectangles, leurs individuations étant quasi indéfinies. Aussi est-ce pour cause de continuité que, cherchant ce qui fait être à surdéterminer les métamorphies d'objet par ce qui les fait être comme choses venant d'y surimposer ce qui les essencifie, PLATON, depuis sa célèbre injonction inscrite au fronton de son école, demandait à ses élèves des connaissances préalables, celles concernant les lois métamorphiques surdéterminant l'indéfinie variation des formes dans la nature, avant d'aborder ce qui fait être dans le même principe.

De l'être à la chose, comme corrélats entre essences et substances, adviennent les représentations qualitatives et relationnelles, reliant la quantification des rapports propriatifs (la fonction processuellement spatiale), au principe de coordination des valeurs de faire sans lesquelles la qualification resterait non vectorielle entre les êtres. Autrement dit, ce qui meut la qualification mentale par l'intermédiaire d'intentions particulières, fait que dans leurs mouvements d'ensemble, la totalité des mouvements individués, de se contrarier entre eux, s'annulent, donc sont sans possibilité contre-entropique (d'où est que l'on conçoive, concernant la réalisation du voulu, une fonction processuelle de la temporalisation). Dès lors que le déterminant (le voulu), avec les qualifications qui, en référant au choix modal, a pour résultat de diminuer d'autant le nombre de réactions stochastiques dues au hasard des rencontres individuées, diffère conséquemment de l'accident, ce ne peut être qu'en tant que vecteur des états qualificatifs (l'effet psychospirituel), que progressent des suites processuellement déterminatrices ayant pour fonction de diminuer d'autant l'état du potentialisé dans la réalisation. On entend par suite assez clairement que la faisabilité processuelle de réalisation cosmique repose sur la coordination de trois codomaines irréductibles entre eux. Le beau, le vrai et le bien ne peuvent advenir en tant que des propriétés matérielles: c'est le produit au niveau psychophysique qui peut être en pensée indirectement appliqué aux choses mentales. Les vertus de même sont le produit d'un codomaine indéniablement spirituel, cependant que l'ainsi advenu peut être indirectement appliqué au domaine qualificatif de la psyché à partir d'une interface psychospirituelle entre le mental et l'esprit.

Descendons encore en profondeur sous la surface de ce que l'on cherche par là à montrer, pour apercevoir qu'il y aura toujours insuffisance de sens dès lors que le manque de mesure stigmatise le point d'équilibre harmonieux entre le vrai, le beau et le bien. Pour n'être pas stochastique, mais à l'encontre produire dans le monde un effet contre-entropique, certainement il ne suffit pas de saisir la vérité toujours relative dans notre relation à autrui. Il faut encore que son expression soit belle et de plus motivée par de bonnes intentions, tant il paraît réaliste d'accompagner le mouvement du pensé en harmonie dans les indissociables coordonnées que représentent ensemble le bien, le vrai et le beau. Des scientifiques trouvent belles les lois de la physiques, et de ne pouvoir conduire leurs recherches sans viser un but, ils ne peuvent que les trouver bonnes. Fréquemment EINSTEIN voulait que la beauté des formules s'ajoute à leur validité. De fait, en évitant l'erreur dans la mise en avant de l'aspect épistémique, les aspects esthétiques et éthiques restent corollaires. En sorte que l'aspect véridictif du signifié dans la communication entre penseurs suscite la beauté en évitant des laideurs dans les moyens d'expression assortis de l'art oratoire, et le bien à surdéterminer le mal comme intention sous-jacente. Ces fonctions au tout, inévitables à promouvoir chez l'humain la motilité psychique, restent conséquemment à *deviner* dans le vécu intérieurement personnalisé.

Le vrai, le beau et le bien réfèrent ensemble à des appréciations nullement introduites au titre métaphorique, en tant que ce sont vraiment les trois coordonnées caractérisant en rapport au temps des progressions d'être, à différencier des objets corporels dont les coordonnées sont spatiales. C'est explicitement à dire qu'il ne s'agit pas du produit par l'être, mais des coordonnées de son mouvement propre servant à apprécier des distances parcourues témoignant des progressions relatives dans les composantes personnalisées référant à l'épistémique, l'esthétique et l'éthique.

Ce qui est arbitraire dans le savoir issu de l'expérience réfère, au travers des séparations disciplinaires et leur exercice isolé, à des effets interprétatifs s'inscrivant dans la variabilité de ce qui est qualificativement tributaire d'avoir à viser quelque chose en particulier. Se discrimine la connaissance depuis laquelle, d'intellectivement sonder en prolongement du reconnu d'expérience en s'appuyant sur l'état du savoir acquis, on puisse atteindre ce qui relie la diversité individuée à l'unité du tout.

Hausser la conscience des réalités physiques, psychiques et spirituelles, contractuelles ensemble des états *déjà faits* du monde en train de se faire, jusqu'à apercevoir le potentialisé en réalisation, passe par le champ d'un appréhension conscientiel portant sur le relationnel ordonné élargissant le domaine des concepts indépendamment actualisés; donc indirectement en rapport aux possibilités de perfectionnement de la structure langagière à pouvoir en communiquer l'ainsi produit.

Cela étant discriminé, la perspective des perfectionnements dans les moyens de communiquer reste immense devant l'état réalisé des langues. C'est à comprendre qu'une langue culturelle construite logiquement depuis un travail de coopération universitaire à l'échelle mondiale, en ce qu'elle est susceptible de reposer aujourd'hui sur les moyens de l'informatique, pourrait faire office en vue d'une culture transnationale encore à venir, de ce que fut le latin à l'origine de l'avènement scientifique. Mais à dépasser considérablement sa portée, si son développement advenait en conjonction avec l'élaboration des lois de la sémiotique, en tant que la sémiotique peut être aux langues ce que les mathématiques (algèbre, théorie des ensembles, des groupes, etc.), sont à l'arithmétique. L'élite des idées novatrices s'en emparerait d'anticiper sur les besoins actuels du donné à communiquer, et ce serait au bénéfice de l'humanité, non celui des nations agissant encore concurrentiellement, donc au détriment d'autres semblables, avec pour conséquence un gain macroéconomiquement nul de l'ainsi dépensé.

L'aptitude à transcrire la pensée en un langage est une chose. L'ampleur et la cohérence sémiotique du transmis par ce moyen en est une autre. Faire précéder les études universitaires par l'éducation d'une telle langue fondée sur les lois de la sémiotique paraît l'étape quasiment obligatoire pour participer efficacement de la société civile projetée au niveau planétaire, en ce que son effectuation est présentement en cours d'élaboration préparatoire en vue d'une époque future. À terme, cela aurait une incidence économiquement palpable, puisqu'à remplacer la pauvreté des langues nationales, et leur multiplicité de termes pour exprimer un même signifiant. Mais c'est à ne pas considérer cette multiplicité comme négative, en ce qu'elles ont chacune des richesses d'expérience nuancant différentes interprétations à servir de support pragmatique d'une langue culturelle fondée sur les lois de la sémiotique.

L'éclipse des idéaux caractérisant l'époque postmoderne entraîne que des recherches spéculativement signifiantes, à pouvoir établir en raison les fondements des sciences expérimentales auxquelles convient l'analyse

mathématique des manifestations phénoménologiques, exaltent aujourd'hui l'impérieux besoin compensateur d'un renouveau qui s'annonce à comprendre les raisons que nous pouvons nous donner d'être personnellement à notre altérité. En effet, si les retombées technoscientifiques de l'expérimentation peuvent viser des appropriations, l'augmentation en savoir *à propos* de la réalisation matérielle du Cosmos ne dira jamais rien sur la participation des êtres entre eux. Il s'agit d'élaborer des concepts retrouvant la notion d'une instance réalisatrice de la nature contenant en elle-même ses moyens satisfaisant à l'idée de but, en tant que viser des résultats est inéluctable à discriminer l'activité humaine de la simple réactivité de cause à effet spécifique des dynamiques aveugles de toutes pluralités individuées. Un Cosmos en cours de réalisation mêlant la totalité de ses strates systémiques de complexification réalisatrice, à l'investissement d'énergies et d'informations propres aux entités indépendantes les unes des autres est à permettre tout relationnel, jusqu'à joindre l'entièreté de l'expérience de l'existence.

Voilà le socle d'une approche métascientifique devant relier les sciences expérimentales à la réflexion par le moyen du raisonnement spéculatif visant complémentaiement la connaissance d'une métaphysique scientifiée. C'est par là que la totalisation individuée devient conceptuellement inséparable de l'individuation corollaire de l'unité la surdéterminant dans le Tout. Pour présupposé, le dogme du matérialisme académique ne pourra indéfiniment repousser l'échéance à devoir faire la preuve expérimentale, au travers des manifestations phénoménologiques en des prédicats propriatifs de choses et attributifs d'être métamorphiquement individuantes, de ce qu'une complémentaire existence en soi dans son unicité non relationnelle, donc immanente, non relativable, ni dimensionnable, est à ne pas exister. Cette preuve apparaissant impossible, c'est à devoir tenir compte de ce qui constitue les préoccupations directes ou indirectes des mystiques et religieux, des sages et philosophes en toutes les époques.

Le spéculativement signifié varie en profondeur au prorata de la sémiosis. Une disposition n'impliquant aucunement que la pensée dépende directement du langage, le langage ne représentant que la transduction du signifié au niveau du travail psychique duquel résulte la pensée. En sorte qu'en raison de cette disposition, il manque encore crucialement au raisonnement spéculatif l'instrument sémiotique pouvant élaborer des significations, comme font les mathématiques pour rendre compte des mesures résultant de l'expérience. La sémiotique paraît primordiale à

pouvoir anticiper sur le discours visant l'état d'un encours cosmiquement réalisateur.

Tout comme aujourd'hui sont des correcteurs orthographiques et syntaxiques dans les logiciels des traitements de textes, c'est à la suite de l'élaboration de systèmes formels qu'advieront des aides permettant d'apprécier la pertinence dans la cohérence logicoqualificative de l'exprimé. La discipline sera alors, en rapport à des signes de la logique symbolique des concepts, à pouvoir suggérer des variantes formulables dans la rigueur sémiotique évitant des ambiguïtés en rapport au niveau épistémiquement explicité par l'auteur.

La configuration substrative du langage restant au cours du temps la trace fixant les opérations épistémiques entre penseurs opérant à partir de mentalités strictement individuées susceptibles de fonctions intellectuelles collectivisables, l'organisation intellectuelle dans l'humanité advenant de l'articulation fonctionnelle entre locuteurs fait qu'elle reste basée sur la différence intellectuellement métabolisatrice individualisant les penseurs. C'est alors d'être fondée sur la dichotomie arborescente des thématiques signifiantes associant métonymies et inférences métaphoriques, que ces moyens transcrivent l'instance mentale d'intellection, à laquelle est constamment sous-jacente l'adaptation épistémolinguistique en rapport au progrès dans la compétence à suivre l'évolution de la pensée qui, d'évidence, agit tout autant en rapport aux progrès de la réflexivité entre penseurs, qu'à celui des penseurs eux-mêmes.

En cette disposition impliquant la réflexivité épistémique, esthétique et éthique, les idées rencontrent le rapport inertiel de ce qui leur résiste. Ce que l'on nomme erreur, avec les voies sans issues du pensé, les illusions et également le défaut de concentration représentent des conditions limitantes du niveau d'efficacité idéitive, en rapport avec ce qui dénote des activités s'opposant à l'économie qualificative constituant, au sens historique, les traces stratifiant épisodiquement le savoir. Idem pour les idéaux et l'expression la plus belle dans l'action advenant en rapport au libre-arbitre.

Les idées sous-jacentes à la qualification étant fondées sur un rapport physicosychique à l'exocosme, et les idéaux pour rendre compte de leur vecteur, de se former à l'encontre dans un rapport psychospirituel à l'endocosme pour cause d'orienter l'intentionnalité, sont alors indissociables dans la formation métabolique de la sagesse individuelle. Idées et idéaux commencent processuellement dans un appréhendemement spécifique de

l'expérience empirique. Mais c'est tout comme il est possible de parler avant de soumettre la parole à différentes règles, qu'arrive le moment où l'on peut mettre en rapport analytique la variation polysémique du signifié dans l'expérience intellectuelle à son signifiant. Ceci étant de l'idéation concernant l'expérience spéculative en rapport synthétiquement complexificateur de l'élémentairement signifié dans l'expérience, jusqu'à la façon établissant la cohérence d'ensemble du signifiable, qui advient dès lors que le signifiant représente le sujet du pensé associable au signifié dans la pensée explorant le surcroît de signification advenant de relier des signifiants entre eux: c'est le processus métonymique de connexion signifiante entre signifiants. La qualification n'advenant pas en acte indépendamment de son vecteur, arrive aussi introceptivement la sagesse des intentions fondée sur des idéaux accompagnant l'entendement des valeurs d'action progressant d'un vécu intérieur.

Rien ne peut être tenu pour épistémiquement vrai à continûment inféoder la plausibilité du conçu à propos du réel sur la seule expérience, en ce que cette dernière passe, comme pour son intellection, sur l'évolution des moyens perceptifs. L'intellectivement consciencialisé n'échappe pas aux alternances phénoméniques conduisant les dynamiques sociales articulant, entre les époques d'une même culture, les instances d'intensification formalisatrice à métaboliser l'intellectuellement produit antérieurement, et sa suite à permettre un nouveau seuil de pénétration dans le champ du connaissable en avant du reconnu. À suivre une progression ordonnée des intentions directrices de l'intellection, il s'agit d'investir des processus mentaux dichotomiques entre théties et antithéties d'un degré particulier de concaténation signifiante dans l'exploration intellectuelle. Cela arrive en sorte que l'on doive continuellement tenir en avant du proposé, la possibilité d'insuffisance au plan descriptif et d'indécidabilité au plan explicatif, en ce que la portée d'une proposition particulière advient toujours spécifiquement en rapport à un niveau particulier de complexification intellectuellement atteint, nous séparant chaque fois encore, dans son isolation particulière, d'une réflexivité universelle. Si la métamorphose idéitive progresse de produire du sens, c'est au sens d'articuler des métaphores à des métonymies. Nous avons processuellement par ce moyen une constante concaténation de ce qui convient ou ne convient pas aux expansions horizontales d'une rationalité métonymiquement produite, à pouvoir s'associer aux extensions stratifiées dans une hiérarchie verticalisatrice assurant l'émergence de nouveaux entendements à partir d'inférences métaphoriques.

SUR LE FONDEMENT ENCORE QUASI ÉSOTÉRIQUE DE LA SÉMIOTIQUE

Si la sémantique s'appuie sur l'analyse des cas particuliers pour penser dans l'absolu à partir de la binarité par tout ou rien auquel se réduit la logique du tiers exclu opérant dans la grande majorité des langues, c'est à la compléter que la sémiotique ressort du tiers d'inclusion relativisant le pensé à servir la sémasynthèse complémentaire de l'analyse.

En vue de cette disposition complémentaire, la sémiotique a son propre fondement visant à ne faire ni exception du constaté d'expérience, ni de l'intellectivement conçu servant le jugement réduit aux circonstances particulières du donné à juger, en tant que ce qui est ainsi jugé en situation a dans son champ ce qui reste ultérieurement à servir l'universalisation du communicable. Disposition qui en pratique consiste à ne pas exclure des données qui nous apparaissent contradictoires en rapport au présent état des connaissances et des croyances. Cependant que semblable potentialité visant l'universalisable ne peut advenir qu'à tenir la relativisation du jugement à propos de choses particulières, et en tant que le principe de substantialisation idéitive repose sur des moyens processuels qui sont autres que ceux visés par l'essentialisation du finalisable. Contexte qui reçut dès l'antiquité son éclairage de distinguer les êtres habitant la nature, pour qui d'esquisser en paroles le projeté se pose en tant que l'ombre de l'acte transformateur (DÉMOCRITE), des êtres d'une surnature pour qui le Verbe créateur va libre de substantialisation du dessein à son plein l'accomplissement. En saisir l'aperception passe par la compréhension de ce que voici :

User d'un langage pour communiquer, n'établit pas que ce soit un tel moyen d'expression qui nous fait communiquer, autrement dit qui nous meut.²⁰ Ce qui nous meut provient de notre endocosme, dès lors que nous discriminons entre **réaction** dans l'environnement (son principe répond à des conditionnements), et **action** sur l'environnement, qui représente la fonction complémentairement conditionnatrice. L'artiste peut bien de même utiliser de l'argile, un burin ou des couleurs, que ce ne sont jamais ces matériaux empruntés à l'extérieur qui le meuvent: c'est sa volonté en rapport à des sentiments et des aperceptions provenant du vécu à l'intérieur de soi. D'où l'antique intuition se préfigurant en toutes les cultures que,

20. En quoi s'agit-il d'un moyen? Tout comme la justice ne peut assurer sa fonction que pour autant qu'il subsiste des injustices, on conçoit de même qu'un langage ne peut progresser dans son instance performative que jusqu'à sa finalité depuis laquelle il ne sera plus nécessaire de passer par un substrat pour communiquer l'exprimé entre locuteurs.

primordialement à cette catégorie d'êtres de *nature naturée naturante* devant recourir, au travers d'une inventivité de moyens réalisateurs pour réaliser leurs projets venant de passer par le principe de transformation des substrats, catégorie distincte des êtres existant en une *surnature naturante* s'exprimant sans nécessité d'un langage, **en tant qu'ils accomplissent sans moyen d'aucune substantialisation**. Là est toute la difficulté introceptive de pénétrer, par exemple, la pensée de LAO TSEU. Car nous sommes alors sans cette distinction à ne pouvoir saisir que c'est en cela que le Tao, à l'origine du monde, est précisément libre des conditions processuellement spécifiques à l'instance performative de sa réalisation qui, elle, tient avec la causalité à des moyens.²¹

Dans le contexte sous-jacent à des moyens qualifiants en rapport aux considérations qui précèdent, il paraît capital de tenir qu'**une vérité ne peut se rapporter qu'à sanctionner le point de vue en rapport à ce que l'on examine en particulier**, donc à devoir être relativable à des conditions locales et partielles. Une vérité tenue pour absolue et conséquemment universelle s'avère le plus souvent, sinon toujours, dogmatique. Et c'est précisément en raison de son défaut d'universalité qu'une vérité partielle, d'être localement jugée en rapport à des circonstances particulières, est avantageusement négociable, plutôt qu'opposable à tiers.

À l'éclairage de cette disposition, examinons la possibilité de sortir l'épistémologie de sa contemporaine fixation doctrinale par tout ou rien. Depuis l'antiquité, les matérialistes épicient leur discours sur le matérialisable, de trouver leurs satisfactions dans les corps matériels, en vue d'exploiter des propriétés physiques sous-jacentes aux biens désirés. Mais c'est simultanément à d'autres qui, plaçant leur vécu au niveau de la psyché, trouvent leur bonheur de cogiter, visant leur amplitude au niveau signifiant des accroissements du pensable. Et c'est encore à saisir que dans le même temps, pour d'autres visant plus spécifiquement le relationnel entre les êtres, qu'aimer nécessite de passer par la réalisation d'une droiture

21. LAO TSEU, depuis son *Tao te king* (sans doute le premier ouvrage de métascience en tant que non séparation entre physique et métaphysique) use d'analogies à distinguer la surnature naturante du Tao, de la nature naturée naturante des êtres agissant sur une nature naturée. Par exemple à propos de ce que le cadenas fermant un coffre ne représente qu'un artifice —un moyen—, quand le principe de protection, considéré en soi, n'a aucun besoin de passer par un quelconque objet. C'est sans cette disposition que l'on cherche vainement au travers des âges à concevoir une première cause au monde. Rappelons de nouveau que les signifiants multi-ordinaux permettent de concevoir clairement que soit sans cause l'origine de l'instance de la réalisation du Cosmos conditionnée de cause à effet.

personnelle à vivre l'entendement de l'esprit, ne trouvant dès lors qu'en cette recherche leur équanimité. De ne concerner que ce que l'on examine, c'est-à-dire dans la partiellité de ce que l'on serre et tel que des vérités peuvent ressortir ainsi que des prédicats restreints, qui peut démontrer que l'on est dans l'erreur de raisonner chacun dans sa sphère d'appréhension? L'erreur ne peut venir qu'à ne pas organiser ces trois appréhendements complémentaires entre eux au niveau de la sagesse. Dit au titre d'une généralisation, ce qui passe ainsi par le filtre mental, en ce qu'il est fait sur mesure de convenir aux besoins métaboliques de chacun, ne convient en toute rigueur qu'à soi-même, de précisément tenir au principe identitaire de l'individuation.²²

Le constat que des vérités sont partielles, particulières et relativables précède l'explication les donnant en rapport aux besoins en métabolisation des mentalités qui diffèrent entre elles dans l'espace, et dans le temps pour une même psyché en état de progresser. Cela ne contredit en rien qu'il puisse y avoir des vérités universelles, mais que les langues naturelles limitent parcimonieusement la communication aux déclarations par tout ou rien: ce sont les aspects du vrai à nier les aspects du faux. Idem pour l'appréciation venant à sa suite: la sagesse des choix reposant sur des valeurs d'action. En effet, on fait comme si les motivations devaient être unanimement communautaires, alors qu'elles ne peuvent au mieux que s'accorder, s'assortir de s'harmoniser en des différences. Dans la disposition d'une orchestration des différences individuées, je peux décider de ne communiquer que certaines de mes croyances, partager certaines choses que je sais d'avoir cogité, de ne pas chercher à contrarier les croyances et convictions de mes semblables. À chacun sa logique personnalisée allant avec l'expérience personnelle. Advenant en rapport à une instance performative de réalisation depuis des potentialités incluses en chacun, rien n'indique que croyances et opinions sont meilleures parce qu'elles sont miennes, et conséquemment qu'elles puissent être acquises par d'autres ou définitives pour soi. C'est en conséquence que l'autre est à respecter, jusqu'à tenir ses différences comme participant de la richesse acquise à l'humanité, et en laquelle je peux puiser à mon gré pour assortir ou complexifier ma propre sagesse sous-jacente de ma propre qualification au monde. Le plus

22. Sur le propos des besoins métaboliques particuliers à chacun, DESCARTES écrit dans ses *Règles pour la direction de l'intellection*, (règle III): Il faut rechercher, non point ce que d'autres ont pensé [...] mais ce dont nous pouvons avoir l'entendement clair et évident [...] car ce n'est pas autrement qu'on acquiert des connaissances.

grand tort serait en effet ici de tenir l'autorité de l'enseignant sur l'enseigné, jusqu'à conditionner l'enseignement à des doctrines faisant abstraction du libre-arbitre personnel. C'est à ne pas faire l'amalgame entre l'instruction allant avec un savoir communautaire, et l'éducation référant à la mise en valeur du potentialisé en chacun, que J.-J. ROUSSEAU écrivit son *Émile*.

Lorsque l'on décide de ce que la preuve d'existence tient aux manifestations physiques, il est cohérent de conclure que la qualification humaine, et jusqu'à la volonté individuelle, participent des propriétés physico-chimiques du cerveau. Tenir que la qualification de la psyché s'accroît de vivre son expérience épicertrée sur l'intellectualisable l'est tout autant, et cohérente encore l'opinion qui, venant de vivre au contact de l'esprit, porte à croire que c'est l'esprit qui nous édifie sur la valeur de nos relations aux autres. Éric DUDOIT évoque dans ses livres que si certaines choses et êtres de notre altérité sont désirées en particulier (avoir un 4x4, une belle maison, femme et enfants, avion ou vélo...), c'est à ne pas intégrer le grand Autre. Mais c'est peut-être s'illusionner de croire que la pensée unique et un prêt-à-porter intellectuel pour tous conduit à ce grand Autre, en ce qu'il se tient au delà l'organisation fonctionnelle de toutes différences. En tant que l'objet associe sa métamorphie spécifique à des substances particulières, son objectivation mentale entraîne que nous communiquons sur sa dicibilité, précisément de pouvoir opposer attributivement par la substantialisation, des différences à tout autre de notre altérité, pour autant que l'essence dans l'unicité de ce grand Autre reste foncièrement indicible à l'humain.

De façon générale, on sépare donc les communautés scientifiques versant dans le matérialisme, de celles des philosophes occupés de répondre à toutes sortes de questions, et des religieux qui sont en recherche de spiritualité. Il arrive que l'on fasse de même à séparer les primitifs des civilisés, une classe dirigeante de celle des laborieux, et ainsi de suite, jusqu'à enfermer notre jugement en d'innombrables aspects susceptibles de mixer l'individuation. Mais c'est alors à l'intérieur d'une organisation cosmique physicopsychospirituelle. C'est à faire que, tout comme en astronomie on puisse appréhender des coordonnées moins épicertrées sur soi à partir de triangulations prenant en compte plusieurs relevés localement éloignés les uns des autres dans l'espace. Et c'est de même que l'on approche d'autant l'universalité, que l'on concilie entre eux des **points de vue particuliers**. Mais cette phase d'intellection alterne avec celle de l'inertie accompagnant les dogmatiques par lesquelles on en vient à ne plus considérer que ce qui renchérit nos opinions opposables à tiers lorsqu'elles

viennent à se scléroser. Dans une disposition évitant de stagner, il importe d'assortir avec sagesse des puissances corporellement propriatives, aux talents assurant un pouvoir-faire qualificateur, ainsi que la grandeur d'âme par laquelle adviennent les valeurs relationnelles à notre altérité. Chercher à surdéterminer les points de vue particuliers, par leur assemblage syntone, entraîne en effet un constant surcroît d'émancipation. Et cela arrive d'accorder significativement entre eux les concepts doctrinalement isolés, voire ce qui subsiste sous ceux qui sont dogmatiquement verrouillés.

C'est en référence de moyens processuels de la phénoménie humaine régissant le devenir d'une identité individuelle, que l'on acquiert une sagesse faite de savoirs et de croyances partiels, en vue de personnaliser une sagesse participative à notre altérité. En sorte que ce devenir se réalise au prorata de ce que l'on sait de cogiter et de ce que l'on croit d'entendement, donc par éducation, que complète l'instruction venant de cumuler du savoir et des croyances formant le prêt-à-porter intellectuel convenant dans une époque au travail social collectif, présentement encore spécifique à des fermetures aux différences communautaires en vue de réalisations particulières. Ce qui arrive en vue d'intégrer notre être à l'unité du tout complétant le principe d'individuation. Autrement dit et d'une façon encore ici avancée très succinctement, ces deux aspects, l'un formant l'être, l'autre formant la société, se complètent encore entre eux. Au niveau de la socialisation, l'uniformité du prêt-à-porter intellectuel entre les individus permet d'augmenter la puissance d'une action commune en rapport à un travail d'époque, quand les différences individuelles concernent à terme une richesse investie pour participer à un bien commun depuis des compétences individuelles s'intercomplétant. C'est alors le pouvoir d'agir collectif, et non plus sa puissance, qui augmente en proportion.

Voilà ce qui me semble-t-il porte un organon sémiotique, si dans son fonds, celui-ci doit pouvoir servir tout créatif préférant entendre et imaginer, plutôt qu'imiter ses pairs à mémoriser ce qui fut cogité par eux au travers de multiples idiomes. Cependant que nier ou trier les points de vue diversement avancés entre locuteurs, jusqu'à disciplinairement dissocier le quantifiable du qualifiable et du virtualisable, convient aux progressions institutionnalisées des diverses matières, puisque c'est alors analyser le contenu des états de la réalité, quant à l'encontre, c'est la syntonie de ce qui croît ensemble, qui est quasi indispensable aux progrès de la sagesse personnelle, en ce que l'on organise par là une diversité de moyens à

l'obtention de ce que nous investissons personnellement dans notre relationnel aux autres.

Ces choses sont avancées en sorte que l'on puisse aisément discriminer la spécialisation individuellement participative du communautairement réalisé, de la cohérence sapientiellement organisée, sous-jacente à l'actorialité personnalisée de la personne dans les coordonnées du bien, du beau et du vrai.

En cette disposition syntone, raisonner juste ne peut être tenu étranger aux possibilités de calculer juste, ni de ce qui est à permettre la sagesse dans les relations que l'on vit à notre altérité, tant il apparaît incontournable qu'une méthodologie d'intellection a son applicabilité générale, donc tel que son algèbre soit assujettie à une compétence qualificativement particulière, en vue du voulu tenant au libre-arbitre.²³ C'est conséquemment dans un même appréhendemement des moyens proprioqualivaloriels que la sapience se doit, au sens métascientifique, de ne pas séparer la physique exocosmique, de la métaphysique spécifique à l'endocosme, sur le lieu médian du libre-arbitre de la personne actrice depuis l'interprétation personnalisée de son rôle sur l'un ou plusieurs des chapiteaux du théâtre de l'Univers. Les facultés humaines étant au moins potentiellement en chaque individu normalement constitué, même inexprimées, ou l'étant depuis des capacités réalisatrices inégales, font que ce n'est qu'en raison du libre-arbitre personnel, que chaque personne participe d'un monde **en train de se faire**. En sorte que si les personnes coopèrent à la finalité du tout en respectant les lois de la nature, c'est à conserver dans leur motilité personnalisée le droit à l'autonomie tant épistémique, qu'éthique et esthétique de leur participation advenant en raison d'un libre-arbitre. Donc à ne se soumettre que par libre consentement à une quelconque autorité extérieure, d'être constamment guidé dans leur vécu intérieur par l'esprit qui les habitent. C'est peut-être la principale leçon de DESCARTES face à la condamnation de GALILÉE. Si l'attendu de sa méthode vint à émanciper l'acteur humain de l'autorité des anciens institutionnellement régentée par le pouvoir ecclésiastique, ce pouvoir peut bien se métamorphoser, qu'il est contemporanément le même au travers de l'autorité d'une diversité accrue d'institutions en lesquelles s'imposent à l'occasion, au travers des signes extérieurs que représentent les artifices visant toujours la reconnaissance des plus forts, des plus habiles, des plus influents ou intrigants. Autant d'artifices détournés à ne pas faire

23. À la condition de discriminer entre le libre-arbitre et la randomisation programmée des choix selon le hasard, ce qui n'est pas toujours le cas.

avancer d'un iota tant les connaissances, que la sagesse des relations personnelles à son altérité, ou l'expression participative satisfaisant le sentiment du beau. Les deux aspects ont une égale importance au plan phénoménologique. Car ce que l'on peut considérer ainsi qu'un parasitage du bien commun, en satisfaisant dans une certaine mesure des avantages égocentriques, permet de faire participer beaucoup plus de gens qui sans cela ne s'engageraient pas en des entreprises considérées pour elles-mêmes, et qui conséquemment sont à exploiter de façon mercenaire sciences, Philosophies et religions.

Quand l'intelligibilité de l'entendable *a priori* arrive à compléter l'expérience ne pouvant dépasser les apostériorités se renouvelant à entretenir les états advenus du monde, la fonction de la philosophie opère de ne pas séparer le savoir de la sagesse. Les qualifications de soi ne sont alors plus sans vecteur d'ensemble, à se contrarier dans la dynamique des oppositions individuelles. Elle vise, à ne pas en rester à l'analyse disciplinaire, de tenir unie dans la sagesse ce qui paraît véritable du bien commun, quand ce bien là n'est pas étranger à la beauté dans l'acte. Cependant que la beauté, le vraisemblable et le meilleur comme choix cohérents relèvent encore d'une décision personnelle de relation aux autres. Ce choix s'avère le préalable peut-être indispensable pour que les êtres, pèlerins du temps à compléter les choses qu'ils forment dans l'espace, puissent joindre et s'unir à ce qui existe par l'endocosme.

Le survol depuis ce qui précède est à ne rien nier, ni rien rejeter des événements comportant tous, selon la portée de ce que l'on considère, des avantages et des inconvénients locaux, mais qui disparaissent à entendre le processus menant à finalisation l'ensemble, de réduire le potentialisé dans le réalisé. C'est ce schème qui vaut d'opérer la transduction systématique en chacun, le raisonnement visant à bien juger ce qui continûment doit être remis en jugement dans la supposition d'avoir été incomplètement jugé par le passé, tant apparaissent constamment de nouvelles circonstances qui permettent d'améliorer croyances et savoirs. Un cheminement qui comporte des degrés par lesquels passent les gens lorsqu'ils sont en recherche. Examinons ce rapport dans un exemple concret. De fait, ce n'est qu'après avoir parcouru l'Europe, s'être engagé dans l'armée, participé à bien des débats d'idées, assimilé la diversité des comportements sociologiques, que DESCARTES se retira du monde pour méditer sa ligne de conduite à propos du vrai et en raison du bien. Autrement dit, tout comme les mathématiques n'étaient potentialisées dans l'activité de compter et de mesurer, ou la

sémiotique de même dans l'activité empiriquement qualifiante, les règles que DESCARTES se fixa pour diriger sa motilité personnelle n'étaient également **que potentielles dans le cours de sa vie active**. Et c'est donc dans un même sens que le fondement de la sémiotique, succinctement évoqué au travers les énoncés du présent paragraphe, est déjà potentialisé dans la sémantique langagière.

ZOOM SUR LA MODALISATION VÉRIDICTOIRE

Avec les progrès de la sémantique, nous apprenons à discriminer par exemple entre les dynamiques individuelles dans la mobilité depuis des intentions diverses à l'intérieur des coordonnées d'être que sont le vrai, le bien et le beau. Les oppositions tenues pour propriativement contradictoires, ainsi que les antithésies spécifiques du travail mental (thèses et leurs antithèses), permettent précisément à la psyché une qualification individualisée évoluant en sorte que toutes les partiellités qualificativement individuelles se complètent entre elles en tant que pouvoir appartenant à l'unité du tout. La notion de pouvoir systémiquement fondé au macrocosme, s'appuyant pour son moyen d'expression sur les puissances du travail qualificatif et propriatif s'effectuant dans les strates microcosmiques, travail duquel résulte la diminution d'entropie. Ce que l'on retrouve encore en tant que moyen dans les langues naturelles, bien que ce soit encore évasivement, ou d'une façon insuffisamment discriminée, en sorte que cette disposition complexificatrice restant à un niveau d'intellection faible, comporte des conséquences contre-épistémiques assez souvent méconnues. Nous avons montré les contresens à propos de l'infini dans les mathématiques, et en approfondirons le concept en annexe. Voici un autre exemple très courant pour illustrer une insuffisance semblable en rapport à la vie. Dans la culture occidentale, il est commun de tenir la mort pour l'antithèse de la vie. Une erreur que l'on évite généralement en des cultures orientales et plus particulièrement asiatiques, en lesquelles l'antithèse de la mort réfère à la naissance. Disposition qui n'est pas sans incidence, puisqu'en Occident on tient la mort comme le terme irréversible de la vie, alors qu'on la considère ainsi qu'un *tempo* propre à la vie, depuis les principales cultures asiatiques.

Considérons ce rapport de discontinuité du temps de vie opposable au concept d'une vie définitivement perdue au moment de la mort. De façon générale, on observe que le progrès s'effectue processuellement en partant du jeu des oppositions dynamiques dans l'espace, en sorte qu'en rapport au

temps de telles oppositions fluctuent à croître sur l'imbrication d'un certain nombre de cycles apparaissant de façon sinusoïdale sur la ligne des progressions. De cela, nous pouvons regarder l'alternance entre naissances et morts dans son rapport de continuité formatrice d'individuation. Vie et mort des civilisations, ainsi que des espèces biologiques et des individus en celles-ci, réfèrent au moyen processuel d'obtention du renouvellement optimisé des substrats à permettre l'évolution. Ces moyens étant spécifiques de l'instance de réalisation du Cosmos, sont à pouvoir finalement obtenir une vie continue (une vie échappant aux alternances entre veille et sommeil, naissances et morts). Ces dispositions sont en effet dans l'entièreté de l'instance cosmique à pouvoir réaliser le potentialisé, en ce que son processus advient temporellement médian entre ce qui est privé d'origine, mais a une fin (azalété), et ce qui a une origine et pas de fin (dahréité).

Depuis une vue syntone à surdéterminer la séparation entre physique et métaphysique, c'est à saisir que l'alternance entre naissance et mort représente le moyen processuel retenu dans la nature pour l'instance de réalisation de la progression biologique générant le potentialisé en vie dans le vivant, en s'appuyant sur la progression fonctionnelle des substrats ne l'ayant pas en soi. La strate de réalisation entièrement physique, d'abord, puis celle physicochimique ensuite, sont à permettre, comme substrat, l'émergence de la vie, qui ne trouvera elle-même sa raison d'advenir qu'en rapport au superstrat pour l'effectuation de réalisations complémentaires.

Tenir la mort comme l'antithèse de la naissance paraît évident au sens où, sans la vie, il y a tout à la fois absence de la naissance, comme de la mort. Afin de mieux saisir cette disposition qui peut être considérée fluctuante aussi bien que cyclique, évoquons encore l'exemple de l'état de conscience vigile et d'inconscience lorsque l'on dort. Sauf à résulter ainsi qu'une ambiguïté énonciative depuis le concept existentialiste par lequel on réduit l'existence aux états phénoménologiques, nous ne disons pas que la conscience cesse d'exister durant la période de sommeil, en ce qu'il s'agit d'une phase d'inconscience pour la conscience, opposable à l'état de conscience vigile. Autrement dit, on entend bien dès lors que l'état vigile de la conscience réapparaît tous les matins pour la même individuation conscientielle, et non pas qu'il s'agisse chaque fois au niveau de l'individualité d'une nouvelle existence de la conscience elle-même. Regardant la mort comme ce qui s'oppose à la naissance incarnée, c'est comprendre la vie en rapport aux alternances de sa croissance substrative, dans la corruption des substrats corporels, conjointe d'une fonction

régénératrice à permettre la progression du vivant depuis une adaptation concomitante de moyens, et sa continuité: le donné en substance au vivant pour assurer à terme renouvelable les progrès de sa relation environnementale. Idem pour les états variables de la conscience, sous-jacents aux métabolisations mentales servant la formation de la sagesse individuelle. À partir du côté face du monde visible depuis des activités et les expériences d'être et d'avoir, on désigna par le terme Hadès, dès l'antiquité gréco-romaine ce qui était déjà connu en Égypte: cet inévitable côté pile constituant le monde de l'existence invisible. Le passage vers et depuis l'Hadès avait ainsi sa porte pour la psyché humaine. Dans mon idée, c'est à ne pas lire textuellement dans tous les textes gnostiques que le lieu d'un tel monde invisible est souterrain, attendu que ce sens figuratif advient à pouvoir primitivement suggérer l'endocosme.

C'est en cette disposition que l'infinité en existence s'accorde comme phénomène d'hystérésis avec l'indéfinité de l'expérimentable. Raymond MOODY remarqua que lorsque l'on interrogeait les gens en Occident pour savoir s'ils croyaient à une continuité de l'existence après la mort, deux sortes de réponses se partageaient parmi les quelque 20% de gens croyant qu'il n'y avait rien après la mort. Opinion advenant depuis la considération logique de: *quand on est mort, on est mort*. Mais ce pourcentage vient autant de ceux qui, étant revenus des catéchèses imposées dans leur enfance et comparables à celles qui sont dites à propos du père Noël (quand ce n'était pas pour fuir les traumatismes psychologiques allant avec les histoires d'enfer et de paradis à culpabiliser dans le refus d'obéir), au côté de ceux chez qui le non-sens sémantique apparaissait *de concevoir une vie après la mort*, si l'on opposait la vie à la mort. Ce serait en effet illogique, du fait qu'il y a contradiction dans les termes, la mort étant définie dans les dictionnaires comme l'arrêt irréversible de la vie (c'est en effet la mort qui est opposée à la vie dans les dictionnaires usuels). Bien entendu la similitude à ce que des états de conscience entre sommeil et vigilance ne constitue pas une fin de la conscience n'est pas semblable, puisqu'on est en cela à répondre depuis une expérience quotidienne, quand l'expérience de décorporation, ainsi que celle des EMI,²⁴ ne sont que rarement reproductibles à volonté. Reste que pour les personnes qui gardent en

24. À noter que ces expériences relevant d'un état de conscience ne sont pas à nier une phase d'inconscience survenant entre deux vies successives, en ce que ceux-ci représentent un degré supérieur de ce que sont les alternances entre veille et sommeil.

mémoire cette expérience, cela change complètement leur vie, de ne plus viscéralement tenir la mort comme la fin définitive de leur vie.

C'est en ce domaine qu'intervient la sémiotique, en ce que dès la logique ressortant des carrés sémiotiques, on dépasse la logique du tiers exclu. La confusion entre oppositions et contraires ne peut mener qu'à des concepts irréalistes. Que nous enseigne la sémiotique? Bien sûr que penser dans le principe des oppositions est favorable à l'analyse de la démarche expérimentale en science à propos de la dynamique des corporisations matérielles. Mais que c'est aussi depuis cet acquis d'expérience que la pensée spéculative contient la possibilité d'apercevoir leur relativité manifestative, jusqu'à conséquemment appréhender la surdétermination des significations sur l'expérience des faits. Autrement dit, c'est de ce que la propriété manifestative des faits peut advenir en toute indépendance des significations accompagnant la qualification psychique, que la fonction qualificative peut croître jusqu'à nous faire apercevoir des signifiants nouveaux surdéterminant ceux qui résultent de l'expérience des faits. En cette disposition, la logique binaires analytique (vrai /faux) n'est qu'à entendre la polarisation phénoménique induisant un mode de pensée par tout ou rien se réduisant aux antithésies produites à l'examen du manifesté. D'où les erreurs représentatives à propos de notre continuum, et desquelles survient l'irréalisme à ne pas concevoir la vie ainsi qu'une continuité passant par la continuité surdéterminant les alternances opposées que représentent conscience vigile et inconscience dans le sommeil, avec les alternances entre naissance et mort. Comme si la lumière pouvait phénoméniquement être sans l'obscurité, tenir que du bonheur puisse être sans du malheur, la vérité advenir processuellement sans que soient des erreurs, et jusqu'à concevoir que le bien résulte de l'éradication du mal, son opposé. De fait, il s'agit de l'attitude mentale depuis laquelle on finit par ne plus tenir pour vraie que l'une des deux propositions dynamiques, donc à devoir en exclure un aspect pour que l'autre vienne à exister. C'est toute la logique du tiers exclu, qui a bien évidemment sa propre vérité, mais qui subsiste dans l'intellection occidentale comme s'il s'agissait d'une application universelle. Pourtant depuis l'antiquité, on savait complémentarément raisonner en considérant que d'être impliqué à propos d'un chemin qui monte, il suffit de se retourner pour que l'on puisse convenir que le même chemin descend, et donc concevoir qu'il ne s'agit pas là de deux chemins.

En chacune des expansions que l'on peut considérer dynamiquement horizontales, les opposés ne sont pas l'un sans l'autre. Et c'est de même que les contradictions sont en rapport vertical à définir des complexifications sémiotiques. Aussi pour les contradictions, ce n'est que dans la logique plus spécifiquement orientale d'inclusion, par exemple avec l'attitude Zen, complémentaire à l'aristotélicienne, que l'on acquiert l'ouverture mentale à pouvoir ne pas exclure la possibilité de ce que midi puisse circonstanciellement s'accompagner d'obscurité et minuit correspondre à de la lumière. Quoique la chose soit encore possible pour les poètes ne refusant pas les formes paradoxales que sont des oxymores évoquant des possibilités (le mort bouge encore, le silence nous parle...). La pensée de LAO TSEU fut de plus à dépasser la réduction au jeu des oppositions processuellement manifestées, en ce qu'elles ne sont qu'à induire l'alternance du même depuis des aspects opposés, ou contradictoires, en des cycles et rythmes, quand l'existence est autre. Le lire implique d'avoir à tenir compte de l'existence ontologique du donné à manifestation (ce que l'on peut maintenant saisir depuis la théorie des ensembles). À noter que le carré sémiotique ne réfère qu'aux aspects oppositifs et contradictoires des relations d'être, d'avoir et de faire.

Nombre d'essais de langues philosophiques tentèrent de s'émanciper des insuffisances des langues naturelles depuis la possibilité de nommer chaque individuation. L'individuation étant par ce moyen tenue dès lors exister, indépendamment des relations formées de l'ensemble des présuppositions interrelatives formatrices de l'identité du précédemment individué. Autrement dit, c'est comme moyen langagier, fonder l'existence identitaire de l'individué de façon sous-jacente du révélé depuis la relation identificatrice qu'elle entretient avec son altérité à partir de différentes métamorphies substratives, et donc consécutivement lier la dynamique relationnelle référant à l'expérience de l'existence à une existence préalable. En effet la possibilité d'être, d'avoir et de faire de façon délimitable à l'individuation, dans son rapport à ce qui constitue son altérité, se peut à considérer l'homogénéité originelle comme source de différenciation, de façon telle que l'identification repose sur le substrat à définir indirectement les limites relationnelles. Cependant que le caractère d'invariance existentielle accompagne constamment le changement métamorphique des substrats. C'est de fait qu'une omnipotence d'être, d'avoir et de faire nous paraît hors de portée de l'individuation, si celle-ci ne peut que rester en deçà

des indéfinies limitations bornées, propres aux manifestation relatives des discontinuités dans le genre: les discontinuités de la pluralisation individuante qui entraînent la possibilité indéfinie d'être, d'avoir et de faire dans la délimitation variative d'individuation (ce auquel il est toujours possible d'ajouter des rapports circonstantiels de varier en tant qu'expérience de l'existence).

C'est liminairement à cette circonstance que la possibilité individuée d'être comme ceci arrive pour cause de n'être corrélativement pas comme cela, et, par extension, de n'être rien d'autre que cela d'individué à pouvoir varier indéfiniment entre les extrêmes inatteignables que représentent des statuts *in extenso* d'Être et de non-Être. Au même titre que le fini discriminé de l'infini, l'antécédence substantivante des états de la délimitation individuée d'être comme cela par distinction abaléitique de son altérité, a pour source ontologique le statut aséitique d'Être existant, dont la complémentaire est le statut de non-Être, non pas dans le sens de n'être rien, mais comme illimitation absolue du séparément totalisable qui se pose par ailleurs indéfiniment d'espèce relativable. L'état de non-être individué à l'origine et final d'être corrélatif au fait de n'être pas son altérité d'être, constitue la délimitation abaléitique individuante. La nécessaire aséité unicitaire et hors instance réalisatrice d'Être par soi en tant que sous-jacence existentielle, est autre que la possibilité d'être comme ceci ou comme cela de la circonstance relationnelle indéfiniment pluralisée par relation relativisatrice à son altérité.

Interfère ici le champ indéfini des possibilités variatives d'individuation, et son **effectuation processuelle** advenant entre une origine et une finalité. En métaphysique, intussusceptions et hypostases délimitent en référence au temporalisable entre une origine émanative et une processuelle finalisation des états d'être, d'avoir et de faire, démarquant l'investissement en un statut final d'être par épuisement processuel dans le réalisé des potentialités initialement générées hors instance temporalisée de réalisation. Un grand cycle animique enchaînant les phases de complexification du réalisé issue de l'organisation stratificatrice de individué entre microcosme et macrocosme, représente dans l'instance cosmique de l'expérience de l'existence, non pas le retour à la source de l'individuation, mais sa finalité par épuisement du potentialisé en réalisation, même si l'ainsi individué reste indéfiniment renouvelable dans l'indéfinition de ses possibilités relationnelles. Il s'agit alors d'une continuité parallèle à la perpétuité temporelle du continuum des indéfinies relativisations

discontinues dans la pluralité finie et relative d'être, d'avoir et de faire, **advenant par effet d'hystérésis** à l'éternité ubiquitaire au temporel de la continuité absolue et infinie d'exister.

Le carré sémiotique référant uniquement aux aspects relationnellement dynamiques d'être, d'avoir et de faire, il importe de considérer en amont la disposition mettant une thèse quelconque en rapport à sa complémentaire ensembliste, en sorte que cette complémentaire soit représentative du champ attributif duquel est abstraite la thèse distinguée. Considérons la qualité esthétique. Nous pouvons distinguer ce que l'on qualifie de beau par opposition dynamique à ce qui apparaît laid, auquel s'ajoutent les contradictions en rapport: ce qui est ni laid, ni beau, autrement dit ce qui est autre, ou qui paraît autre que ce que l'on considère. Ce qui fait qu'une thèse abstraite de sa complémentaire (son altérité thétique), détache un équivalent *virtuel* formé entre l'antithèse et ce qui en représente sa complémentaire. La considération n'est que virtuelle en raison de ce que la complémentaire d'une thèse comprend toutes autres attributions à celle que l'on abstrait avec la thèse, donc à contenir également l'attribution antithétique de ce dont on forme l'ensemblement. Autrement dit, le non-beau comprend le laid encore isomorphe à tout ce qui est attributivement autre que ce qui répond au critère de beauté. Sans cette disposition, nous tombons dans le paradoxe soulevé par RUSSELL pour la théorie des ensembles. Il y a complétude attributive pour une thèse particulière (en ce qu'elle est forcément délimitée à sa partialité attributive) seulement d'ajouter sa complémentaire, l'ensemble devenant ainsi attributivement plénier.

Nous avons comme lecture ontologique, le continuum d'existence absolue et infinie, source du statut *in extenso* et unicitaire des potentialités d'être, d'avoir et de faire comme ceci ou comme cela advenant de manière contractuelle entre l'individu et son altérité. Et c'est le continuum parfait médian par constitution originelle, qui génère les possibilités de se perfectionner dans le continuum des multiplicités quasi indéfinies d'expérience de l'existence, évidemment pas l'inverse: l'expérience d'être, d'avoir et de faire à pouvoir rendre compte de l'existence depuis une origine néantaire. C'est la finalisation processuelle d'être, d'avoir et de faire qui, depuis son instance de réalisation rejoint le continuum médian subabsolu et postinfini. Ce continuum médian entre le relatif et l'absolu est sans origine en tant qu'inconditionnel résultat subabsolu du continuum absolu en existence, et postinfini comme finalité de l'instance processuelle de

perfectionnement selon des conditions. Il est subabsolu et postinfini, **étant et ayant l'expérience d'exister hors temporalisation processuelle**. Ce continuum médian du perfectionné investit la différence connue entre paraître être *versus* être, propre à l'instance performatrice de réalisation, ou entre paraître avoir *versus* avoir, et enfin le paraître faire processuel dans la puissance performative, *versus* la compétence finalitaire de pouvoir faire.

Pour l'incidence de ce qui précède dans son rapport à la sémiotique, peut être de même avantageusement différencié vis-à-vis du communicable le côté performantiellement manifestatif, de son aspect compétant. Et donc partir de ce qui paraît être, afin de catégoriser la contextualité variative de sens d'un sème central, le dénominateur commun. Pour cela, on groupe les contextes produisant toujours un même effet de variation de sens dans la figure du carré sémiotique, mais à devoir n'en pas rester là pour aborder une existence ontologiquement sous-jacente et finalitaire d'être effectivement libre de substratisation dialectique. En effet, dès lors que la relation antonymiquement complexificatrice de sens advient, elle entraîne ou suppose l'antécédent hyponymique de la relation inverse. D'où l'obtention du carré logico-sémiotique comme structure élémentaire des dérivations de sens allant avec **l'attributivité au manifesté dans les apparences d'être, d'avoir et de faire, parallèlement à la rigueur de sa vérité attributive**. C'est en effet à partir de cette disposition que l'on peut dans le discours appliquer un sens figuratif. Par exemple, l'aboïement d'un chien, peut varier dans son extension sémiotique de substituer le chien, de catégorie animale, par exemple à désigner la catégorie humaine, pour former l'aboïement du commissaire, ajoutant au niveau de la compatibilité sémiotique un sens spécial.

La sémie possède une structure différentielle faisant qu'un aspect sémique ne peut être sans son aspect thématique opposé: haut/bas, droite/gauche, féminin/masculin. En sorte qu'un aspect est valide en référence à sa signification antonymique, et tout à la fois disjonctive en rapport à l'articulation complémentaire visant la dérivation sémantique de complexification en amont, et encore conjonctive depuis la disposition opposée en aval avec les exemples topologiques, ou sexuels (voir un peu plus loin: *Base sémiotique dans la logique du pensé*).

Rappelons ce que l'on sait déjà en sémantique. C'est à dépasser les limites de son moyen pragmatiquement prédéfini ou établi, qu'une langue, en ce qu'elle a pour extension de pouvoir communiquer l'idée de ce qui peut être descriptible, fait dès lors appel à l'intuition ou l'entendement

conceptuel pour consciemment saisir l'implicité dans le discours. La relation de présupposition entre signifiants à partir de signes minimaux (à désigner ce qui ressort de l'articulation signifiante entre plusieurs signes), et le signifié (le concept ou l'information à signifier) est formelle d'exclure de façon présupposée tout autre discours également particulier auquel réfère l'investissement du potentiellement sémantisable. C'est dans cette disposition que la sémiotique, ou fonction de sémiotisation, solidarise le signifié et le signifiant dans le langage à partir de signes, et que le *signe*, porteur de signification, se pose en tant que moyen d'obtention du signifiable. Le signifiable pouvant quant à sa substratisation indifféremment recourir à des moyens visuels, auditifs, olfactifs, tactiles ou gestuels, et encore plusieurs niveaux de composition entre de telles sources d'appréhension sensoriel. La fonction mentale est de cela principalement syncrétiste, du fait que la procédure mentale de conscientisation établit une relation signifiante entre plusieurs signifiés hétérogènes entre eux. Mais la communication implique des moyens manifestatifs: c'est le dit. Le dit étant couramment de plus accompagné de gestuel et d'expressions du visage.

Pour résumer, le procès de la communication à propos de l'actant s'articule sur les aléthiques modales du carré sémiotique, mais ne s'y limite pas. Dans le carré sémiotique, la thèse est en rapport d'opposition à son antithèse. Comme thèse et antithèse contractent des opérations non réductibles aux oppositions, on pose également les aspects contradictoires du non antithétique, conjointement au non théétique. Exemple, si la thèse est à représenter le cuit, son aspect antithétique est le cru. Cependant que l'aspect théétique du cuit entraîne encore son aspect non antithétique (ni rôti, ni bouilli), quand ce qui ressort de l'aspect antithétique peut faire de même en référence à ce qui diffère dans la thématique de la crudité. Ce sont autant de dispositions advenant entre les aléthiques de nécessité, de contingence, de possibilité et d'impossibilité. Cependant que la procédure réactive d'état de l'acté —ce qui est constaté par expérience—, peut toujours présupposer contractuellement l'activité qualificative; activité impliquant elle-même un proactant afin de rendre compte de ce qui passe de façon médiane avec l'agent assurant le passage qualificatif du projeté aux propriétés du réalisé. De façon connue, le carré sémiotique de la manifestation actante **oppose** donc ainsi l'actant au négactant, dans une **contradiction** à l'antactant et au négantactant.

Pour rendre sémiotiquement logique les flexions lexicales visant la métasémiotique du domaine spéculatif, toutes les langues naturelles ne sont

pas égales à traiter d'une pensée abstraite. Une gnose sur la compréhension du point de vue d'une existence intérieure représente la face cachée du manifesté aux sens assurant la perception du domaine exocosmique. La langue arabe des soufistes offre la possibilité d'exprimer fonctionnellement la suite physicopsychospirituelle advenant de soumettre *tanzil* (ce qui descend de la préexistence en différents royaumes matériels) à *ta'wil* (c'est le mouvement complémentaire au premier : reconduire par la pensée l'énoncé de son sens exotériquement apparent en son contenu spirituellement ésotérique) en vue d'associer qualificativement *zāhir* (cela qui est visiblement présent, et qui réfère à ce qui occupe nos pensées en contact avec l'exocosme), à *bātin* (terme par lequel on désigne ce qui constitue l'intimement vécu à l'intérieur de soi).

L'entendement en cette disposition d'une relation psychospirituelle soumet l'interprétation du travail mental à se décomposer fonctionnellement entre concepts exotériques du rapport qualificatif à l'exocosme, dans la sage interprétation ésotérique venant de l'entendement d'une existence endocosmique. Une antique pensée spéculative discrimina aussi depuis le latin entre *representamen*, *quale*, *quantum*, *morphose*, sens trop souvent confondus à restreindre la précision dans la portée du communiqué. C'est en fait la continue difficulté de penser dans le champ du conceptualisé entre l'interprétant et l'interprété, champ consciemment pénétré de complexifier le mixage entre perception et aperception aux fins de construire le domaine sapientiel des représentations mentales. Au domaine physicopsychique, nous avons d'une part la réalité des propriétés physiques de l'indéfinie pluralisation individuante depuis des relations d'être, d'avoir et de faire, d'autre part **la réalité des qualifications psychiques**, en sorte que de façon médiane se réalise le domaine mixte de la transduction entre réalités corporelles et réalités mentales. Ceci représentant le domaine d'activité de la psyché à l'exocosme, son complément se pose en rapport à l'endocosme. Ici le domaine psychospirituel advient entre réalités psychiques et réalités spirituelles. Et c'est alors le sens virtuel qui ressort assez souvent du contexte par manque de termes spécifiques. Par exemple, dire qu'untel est *sans conscience* peut signifier qu'il est inconscient vis-à-vis de son environnement, aussi bien qu'il agit en vue du seul résultat matériel, de ne pas prendre en compte la valeur spirituelle de son acte: *juger en son âme et en conscience*, et alors même que le terme 'sans' peut encore être entendu dans son sens privatif. Ceci étant d'un rapport psychospirituel, un exemple du rapport physicopsychique peut ressortir de ce que voici. Si je dis «je vous remercie infiniment», c'est dans le sens figuratif d'un remerciement

sans limite, mais à ne considérer que virtuellement un dimensionnement dans l'espace. Et c'est encore dans un sens figuratif que l'on dira «je vous suis indéfiniment reconnaissant», c'est-à-dire pour toujours, donc la même chose en considération du temps qui passe.

Ces réalités là d'être, d'avoir et de faire, spécifiques de l'expérience de l'existence, prennent leur source dans l'unicité existentielle absolue et infinie **hors l'instance processuelle de réalisation**. En sorte que c'est la transduction valorielle et vertuelle du domaine mixte médian entre psyché et esprit, qui vectorise les qualifications au niveau du mental depuis des réalités appartenant à l'esprit. Le principe d'expérience de l'existence réfère ainsi à la pénétration expérientielle en tous moyens d'être, d'avoir et de faire à l'exocosme, toujours à partir d'une préalable existence endocosmique.

Ce que l'on vient d'examiner montre que les déductions binaires vrai-faux peuvent se révéler largement insuffisantes, étant déficientes à pouvoir exprimer des choses pourtant primordiales d'être inévitablement sous-jacentes aux constats phénoméniques fondant l'expérience depuis le senti. La littérature scientifique s'étend tellement à montrer la supériorité de la logique déductive fondée sur le tiers exclu, que s'en est à tenir le raisonnement au ras des pâquerettes avec des exemples comme: *Tout homme est mortel, Socrate étant un homme, donc il est mortel*. Déduire de ce que les humains sont mortels, qu'untel des humains est mortel, est non seulement une assertion tautologique, mais de plus c'est refermer l'horizon de l'intellection à ne pouvoir envisager que ce peuvent n'être que certains des aspects de l'humain qui sont mortels, quand d'autres sont corrélativement immortels. Tant que ce nuancement ne relativise pas la précédente assertion advenant par tout ou rien, aucun concept juxtaposant les deux aspects antithétiques dans le même ne peut logiquement s'envisager d'exclure catégoriquement par logique sa possibilité. Aux substrats de l'être, la corruptibilité faisant qu'ils ne perdurent pas, mais l'être en rapport à son essence est encore autre que la décomposition de ses substrats corporels, puisque d'expérience, l'identité de son individuation ne change pas quand se renouvelle continûment au cours de la vie son substrat physico-psychospirituel. Ne pas appréhender cette distinction serait à devoir tenir, par cohérence dans le raisonnement, que le MOI individuel tient de même sa réalité à la disparition ou la maintenance de ses vêtements (chemise, pantalon, chaussures). Comment en effet restreindre la portée du raisonnement à de telles implications? Allant des prémisses aux conclusions, prédire des propriétés démontrables à partir d'une expérience

inexhaustive de ce que l'on considère en particulier avoir une valeur axiologique, permet seulement *de facto* de croire que tous les corbeaux sont noirs, de ne pas tenir la condition de possibilité de faire l'expérience d'un corbeau blanc. La logique d'exclusion entend **ou l'un ou l'autre**. Un oiseau à plumage blanc ne peut pas être un corbeau: point final. La logique inclusive entend **l'un et l'autre**. D'expérience, un corbeau est un oiseau au plumage noir, mais qui n'exclut pas la possibilité d'un plumage blanc. La décidabilité du raisonnement logique faux/vrai par pseudo absoluité que l'on applique à des conditions relationnelles d'espèce relativisables, peut ne pas correspondre à l'éprouvé, du fait que l'éprouvable est théoriquement susceptible de varier en rapport à l'indéfinité en extension de l'immédiatement spatiotemporalisé dans le principe de transformation.

Il découle en effet de ce que si certaines choses seulement adviennent en référence à une localisation bornable en temps et en espace, alors tout est possible en rapport à l'indéfinité spatiotemporelle du transformable. Ce qui paraît au reste en accord avec le théorème d'incomplétude dû à GÖDEL.

Dès lors que l'on peut prouver expérimentalement une chose, dans la possibilité d'en **réfuter l'expérience particulière à partir de tout supplément d'expérience** (Cf. K. POPPER), et encore ni pouvoir prouver ni réfuter quelque chose de particulier, pour cause de ce que l'ainsi aspecté se situe hors le champ de l'expérimentable, représentent des conditions reconnues à devoir constamment nous rappeler devoir rester dans le domaine relativable des relations interindividuelles, pour ce qui est du prédicable à propos des réalités propres au continuum des indéfinies variations d'être, d'avoir et de faire. Cela se déduit en rapport au continuum d'une indéfinitude expérimentale dans le principe de transformation. En sorte qu'il faille se représenter pour complémentaire ensembliste l'inconditionnalité continuumique d'unicité existentielle à laquelle convient le propositionnel d'absoluité, d'infinité et d'immanence. Dans cette disposition, c'est l'indéfinitude non dénombrable des noms de variables attributives, qui est perpétuée d'advenir en tant qu'expérience des discontinuités d'être, d'avoir et de faire, par effet d'hystérésis avec l'éternité ubiquitaire de l'unité existentielle. Se situe là le corrélat primordial reliant physique et métaphysique dans une approche métascientifique à rendre compte de l'instance processuelle de la réalisation du Cosmos, en tant qu'il s'agit avec le Cosmos que nous habitons de finaliser l'un des univers de l'Univers des univers qui, lui, contient pour toujours de façon extemporanée et hors spatialisation les infinies potentialités de l'Absolu. L'instance de

réalisation du Cosmos est patente comme progression performative en tout travail vectorisé à conjindre archétypes et buts.

L'enseignement de **l'état des savoirs en train de se faire** est bien entendu socialement louable, voire une pure nécessité sociétale du progrès humain. Ce qui est par contre contestable est la malhonnêteté épistémique consistant à décréter universelles des allégeances à privilégier une doctrine particulière. En l'occurrence de tenir le monisme matérialiste comme s'il s'agissait de la seule possibilité d'objectiver nos représentations du monde, dès lors que l'on reconnaît que le critère d'objectivité des scientifiques ne représente qu'un vœu pieux, certes louable, mais inactualisable en pratique. D'autant que l'intentionnalité qui meut les scientifiques, à décider du vecteur au sein des dynamiques sociales, tient aux stratégies de recrutement électif devant répondre pour partie tacitement et en partie explicitement à ce qu'on leur demande contre salaire. En effet, dans la non séparation contemporaine du pouvoir et de l'argent, l'organisation d'une économie technoscientifique obéit au mieux à des raisons spécifiques des États de droit, seules les croyances et la liberté de conscience n'étant plus assujetties de droit à certaines politiques des États.²⁵

Comment même les sciences dites pures pourraient-elles advenir étant libres de motivations particulières à décider des résultats? La théorie des jeux étant statistiquement à contrer ou biaiser le pur hasard, peut rendre compte de ce que non seulement les recherches scientifiques peuvent ne pas résulter du hasard, mais encore que les découvertes et les observations de la nature ne sont pas toutes un effet du hasard. Cela vient de ce que, comme pour toutes les entreprises humaines, le scientifique dirige ses moyens d'appréhension depuis une intentionnalité à réduire le champ de ce qu'il actualise qualificativement, et donc aussi cela qui résulte de ses recherches. Collectant de fait dans son analyse que ce qui apporte de l'eau au moulin, il peut par suite incidemment en rester à la logique aristotélicienne du tiers exclu à nier ce qui diffère doctrinalement de l'académiquement convenu. De façon générale, l'animation humaine advenant d'intentions produites à délimiter le champ de conscience sur des objectifs restreints compatibles à pouvoir réaliser des buts particuliers, cela implique la portée limitée des

25. On peut toujours, comme cela se pratiquait couramment jusqu'au 17^e siècle, entreprendre des recherches scientifiques pour elles-mêmes. Mais il suffit de lire les quatre tomes de *Savants maudits, chercheurs exclus* de Pierre LANCE, pour saisir que si l'on ne brûle plus les chercheurs s'écartant de ce qui est politiquement attendu d'eux, il n'en est pas moins périlleux de viser des objectifs en indépendant dans un climat de concurrence.

langues, ainsi que des outils spécifiques de l'intellection, à concerner les seuls besoins communautaires. C'est à ce titre que l'on ne peut entendre un consensus universel.

L'accès à un tel champ supraconscientiel paraît présentement amoindri, de ce que la rationalité du dialogue circonscrit son critère de véridicité à la phénoménologie depuis la seule logique d'exclusion. Ainsi que déjà évoqué, c'est afin de viser la pleine synchronicité physicopsychospirituelle, au sens qu'entendirent JUNG et PAULI (**principe de connexion acausale** entre physique et psyché), qu'il importe que des penseurs encore minoritaires dépassent ce seuil d'aperception intellectuelle par le moyen processuel de la logique inclusive. Ce qui ne semble pouvoir arriver qu'à considérer l'*existence* du **totalisable** instauré en une multiplicité potentiellement quasi indéfinie d'individuations d'être par dissémination existentielle de l'Un, que complète leur lente organisation contre-entropique, puis leur intégration finalitaire au **tout** résultant des faits d'être unis dans l'Être Suprême.²⁶ Une disposition pouvant être signifiante étant aperçue de lire entre les lignes du Phèdre de PLATON, accordé à ce que dit le Philèbe, savoir qu'à l'intérieur du dialectisé, chaque idée, et consécutivement aussi chaque agent d'une idée, représente un fragment dans le totalisable encore processuellement dissocié de l'unité du tout.

Un sens particulier de la sémantisation est ainsi vu entre deux opposés extrêmes et hors d'atteinte depuis l'élémentarisé en des significations séparées les unes des autres. La progression s'opère en effet dans l'indéfinité complexificatoire des significations, en rapport à deux directions: la discrimination analytique des sens, que complète la sémasynthèse dans la direction opposée. Ce qui correspond (Cf. 266 à 277 du Phèdre) à la complémentarité mise en relief entre: συναγωγή (*sunagôgê*), la vision unifiante du significativement divisé, et διαίρεσις (*diairésis*), le regard séparatif à induire le signifiant partiellement composé.

De façon cohérente à tenir uni nos appréhendements entre physique et métaphysique, on lit dans le Sophiste (pages 253 et 254, traduction Ch. FESTUGIÈRE) qu'*un morphisme universalisateur* (sert la compréhension

26. L'Être Suprême diffère de Dieu entendu comme divin Père de l'Univers, en ce qu'il progresse comme nous progressons processuellement dans notre continuum d'évolution en tant qu'êtres de relation d'une expérience de l'existence. Il a pour substrat finalitaire la présente expérience de la multitude des êtres du Cosmos en cours de réalisation.

d'entendement métaphysique) *comme genre vers ses espèces, distingué du morphisme généralisateur* (servant le savoir d'expérience physique) *comme espèce vers un genre*. Ensuite pour qui a le regard assez pénétrant pour apercevoir ce qui va du dialectisable à la contemplation du contenu outre-mots, l'évocation de ce que le principe de morphose, de partir d'une isomorphie primordiale s'épuisant progressivement dans la pluralisation en des formes particulières vers l'infinésimal, l'ainsi formé inépuisablement produit s'organisant depuis des relations finies, arrive tel que leur totalité s'investisse comme tout unitaire en un retour subabsolu en direction de l'absolu. C'est la dissémination depuis l'Un et son retour comme expression unifiée des multiplicités identitaires par ailleurs indéfiniment diversifiables en des formes particulières.

Le procédé fut évoqué à pressentir ce qui advient en géométrie. Par le moyen des lois applicables à des familles de formes géométriques, on réduit l'incommensurabilité des formes naturellement solitaires les unes des autres. À une formule de géométrie s'applique une indéfinité de formes naturelles spécifiques d'une famille de formes géométriques. Au sens où le morphisme duquel advient l'identité individuelle se trouve surdéterminable par le recours à la géométrie, l'idée de surdétermination platonicienne est de relier le nombrable au qualifiable. Dans Philèbe 17, on peut apercevoir l'origine pythagorienne d'un tel appréhendemnt, advenant lui-même sur une réflexion d'entendement à propos de l'arithmétique pharaonique rappelant qu'un nombre quelconque (toujours fini ou bornable), dans la suite numérale indéfiniment agrandissable comme diminuable, peut bien s'étendre indéfiniment (aspect pouvant de même référer à la possibilité dialectique), quand sa source aperçue depuis le regard intérieurement contemplatif désigne l'unicité de l'infini à n'être complémentirement pas nombrable, et tel que ne se prête corrélativement pas plus à dialectisation, le dialogue ne pouvant pour toujours de même concerner que le partiellement signifiable. En sorte que les extrêmes invariables corréliées aux variations médianes que peuvent être corps et formes, signifiants et signifiés, nombres et grandeurs, entend que tout intermédiaire opère en situation et d'une manière relative, attendu que rien n'est mesurable en rapport aux extrêmes absolues, infinies et immanentes. Précisément, tout intermédiaire ne peut changer de catégorie: impossibilité d'atteindre les extrêmes invariables depuis des conditions finies, bornées, limitées se prêtant seules à d'innombrables relations relativables. Ce qui se situe par delà les discontinuités spatiotemporelles de la multiplicité indéfinie soumise à hétérogénéisation depuis un état d'homogénéité substrative en

substance d'avoir et superstrative en essence d'être, constitue l'unicitaire plénitude sous-jacente et complémentaire de la continuité en existence, non spatiotemporalisable en soi. C'est à dualiser l'aspect advenant dans le principe de transformation des variations d'être, d'avoir et de faire, en rapport à son aspect complémentarément ontologique.

Que dit-on dans la logique du tiers exclu à propos de l'expérience physique du monde? Que tout se transforme, rien ne se crée. Cette affirmation est textuellement corollaire de ce que l'existence a pour continuum complémentaire ce en lequel rien ne se transforme, tout se crée. En cette disposition requérant de considérer des aspects complémentaires entre eux, l'*infima species* reste dans sa finité continûment bornable à ne pouvoir atteindre la borne *ex nihilo*, ni atteindre l'unicité de plénitude *in extenso* à partir de l'accroissement indéfini du bornable. Qu'entendre métaphysiquement en écho: que l'existence sous-jacente aux transformations est nécessairement une et infinie dans son absoluté non relativable. Elle représente conséquemment l'inconditionnelle dissémination en existence de l'indéfiniment potentialisé en réalisation dans le principe de transformation tenant à la matrice du Cosmos. Et l'on rend compte d'un effet d'hystérésis entre indéfinité du bornable et l'infinité du non bornable: entre la spatiotemporalisation du bornable constituée par la perpétuité temporelle et l'indéfinité en extension spatiale des discontinuités en individuations d'être, d'avoir et de faire, **contractuellement** à la non spatiotemporalisation de l'absoluté et de l'infinité existentielle de l'Un. Ce zoom effectué à concerner la véridiction des propositions à propos du réel, nous pouvons mieux appréhender leurs systèmes catégoriels.

SYSTÈME DES CATÉGORIES INTERCONNECTÉES ET CONTEXTUELLES DEPUIS LEURS COMPLÉMENTARISATIONS SIGNIFIANTES

Pour cadre des manières expérientiellement éristiques sous-jacentes aux controverses pouvant associer des **propriétés** physiques, des **qualifications** psychiques et des **vecteurs** spirituels, sont les médiations instrumentales que représentent 1° la manière distributive des dérivations de sens en des strates de complexification métamorphique de ce qui progresse processuellement en réalisation (systémique des prédicats d'avoir): 2° la manière mathématiquement quantificatrice d'ordre et de grandeur des prédicats de faire (ergon: énergies transformatrices), 3° celle qualificatrice dans la dialectique des prédicats d'être (sémiotique). Ces trois

coordonnées de la finitude signifiée, interdépendantes dans les aspects, ont pour champ d'indéfinition dichotomique et antinomique hors du substantialisé et de l'essentialisé, ce qui est ou devient, en rapport à ce qui a ou acquiert depuis des variations d'état distribués en des statuts interdépendants.

Dans ce cadre formant sous-jacence inextensive du donné à possibilité de s'exprimer, non seulement nous ne nions pas un aspect opposé à ce qui est intellectuellement retenu, mais de plus nous ne séparons plus une causalité processuellement intermédiaire, de sa connexion acausale en rapport à des principes et universaux fixant le statut des extrémités inamovibles autant qu'inatteignables du cadre existentiel du donné à l'expérience venant de faire être et avoir. La condition d'indéfinité expérientielle des êtres va pour ceux-ci avec le perpétuel inachèvement du mouvement dans les coordonnées du vrai, du bien et du beau, par rapport à l'existence de l'Un à en être le moteur. Non pas l'inachèvement processuel qui est en soi finalisable, dès lors que l'on conçoit une origine à un quelconque processus bornable, mais sa suite relationnelle postfinie et subabsolue en rapport à l'absoluité et l'infinité de l'Un dans l'être de relation. Tout ceci peut ressortir de ce que dit DIES dans sa notice du Parménide: *que la lecture d'une identité sous jacente à l'être en rapport à son non-être reste contradictoire pour le domaine du pensé non éclairé par la vision unifiante de l'intellection*. Il y a dans l'expérience de l'existence semblable inséparation existentielle de l'Un, d'avec les multiplicités expérientiellement individuantes d'être, d'avoir et de faire, alors même que chaque individuation ne se peut identifier que distinguée de son altérité, et conséquemment sans existence par soi (condition d'abalité).

De manière provisoire, parce que certainement non exhaustive, tentons tout d'abord de circonscrire le domaine d'un encours processuel de réalisation, avec:

- Les indicateurs de situation: continuum, temps, lieu;
- Les indicateurs d'individuation: objets, êtres, entités... cela concerne les classifications du donné à expérience;
- Les indicateurs d'intensivité de l'activité: passif, actif, force, puissance, pouvoir, influence;
- Les indicateurs de relation vus au travers des effets: attributions propriatives, qualitatives, vertuelles, et leur mixité;
- Les indicateurs de grandeur depuis des quantités relatives;

- Les indicateurs d'état: ils sont particuliers à l'instance des transformations métamorphiques s'échelonnant dans une suite ininterrompue de réalisations entre une origine et une finalisation par épuisement local du potentialisé;
- Les indicateurs de mondes: le virtuel et le potentialisé, le réel et le réalisé, avec le réalisable et l'imaginé ou le projeté, le cocréé dans le principe de transformation et le créé dans le principe de génération.

Ajoutons les systèmes déclaratifs de tels domaines:

- celui des modalités: assertorique, apodictique, problématique;
- celui des relations de sorte disjonctive, conjonctive, de complémentation, etc.;
- celui des connecteurs: affirmation et négation, particulier et général, singulier et universel...

avec les moyens par lesquels on modifie le sens que sont:

- le temps dans les conjugaisons;
- les divers suffixes et affixes appliqués aux sens primordiaux pour en faire varier la signifiante.

Une langue de culture devrait permettre de s'exprimer dans l'ensemble de ces dispositions, sans avoir à recourir à des périphrases dont on risque de perdre le fil à dépasser un certain seuil de complexité intellectuelle, toujours variable d'un locuteur à l'autre.

PRÉSUPPOSÉS À POUVOIR RENDRE COMPTE DE L'ACTIVITÉ DANS LE DISCOURS

Au contraire de l'activité cinématique en laquelle interfèrent des changements en l'absence d'inerties locales, on ne conçoit pas d'activité dynamique sans énergie dépensée à l'encontre d'inerties et en vue d'effets particuliers (c'est le travail advenant du déplacement inertiel à induire le changement d'état). On ne conçoit pas non plus l'activité, qu'elle soit cinématique ou dynamique, sans actant à s'en trouver l'agent, au sens où l'énergie livrée à elle-même ne semble pas productive d'effet réalisateur, ni du pouvoir de faire transitant par l'agent convertissant une puissance donnée dans ce qui est produit en vue d'un résultat attendu. D'où le besoin de définir des aspects actantiels spécifiques des genres d'actants. Ces genres sont, au premier degré activologique, basés sur des présupposés répondant

aux trois domaines contractuellement complémentaires et irréductibles entre eux, avec d'innombrables degrés intermédiaires de mixité allant avec le principe de ternarité rendant compte de la faisabilité du monde: domaine des réalités physiques pour ce qui est des états propriatifs du réalisé; domaine psychique pour les qualifications réalisatrices; et le domaine spirituel à rendre compte du vecteur de la qualification, en tant que choix des valeurs d'agir. On peut donc limiter le contenu du discours à ce qui se fait, mais à devoir tenir implicitement que cela qui se fait dans les attributions d'être et d'avoir ne se fait pas sans agent, ni un donné préalable en existence. Cependant que le procès de l'action s'articule pour sa faisabilité sur les aléthiques modales du carré sémiotique de l'activité, impliquant de tenir pour chaque codomaine les états contractuels de relation: anactivité, inactivité et activité, opérant entre nécessité et contingence, impossibilité et possibilité.

Le tableau que voici montre les classes d'activités en rapport à leurs applications contractuelles, et ce qui se rapporte à les définir objectivement (définition réduite au principe de complémentation contractuelle de faisabilité, en rapport à l'instance de réalisation performative du monde).

CLASSE	FONCTION	DOMAINE
activité réactive	physique	nature naturée
<i>activité rétroactive</i>	<i>biologique</i>	<i>interface psychosomatique</i>
activité active	psychique	nature naturée naturante
<i>activité proactive</i>	<i>animique</i>	<i>interface psychospirituelle</i>
potentialisation	spirituel	nature innaturée naturante

SÉMIOTIQUE ET ÉTENDUE DE LA FORMULATION LANGAGIÈRE

L'organisation hiérarchique en lettres, mots et phrases concourant au discours, répond au principe de moindre difficulté propre au théorème d'Ulam définissant la difficulté comme fonction d'une structure hiérarchisée à répartir depuis une stratification *ad hoc* les complexités du réalisé. Elle est reconnue en systémique comme étant la plus économique (théorie axiomatique des ensembles organisés). Avec la systémique, on sait que la difficulté diminue quand le nombre de niveaux augmente dans la structure des distributions partielles sous-jacente du résultat attendu. Cela fait que si toutes les langues naturelles ont des avantages et des inconvénients inhérents, les langues occidentales présentent le maximum de possibilités communicatives, en ce qu'elles systémisent l'alphabet

désolidarisant voyelles et consonnes comme base des complexifications ultérieures en mots et phrases dans le discours formulé dans une discipline particulière. Par différence, on part du groupe syllabique, par exemple avec le sanscrit, quand pour le chinois le hiéroglyphe forme la base indivisible en représentant le mot lui-même, et que c'est la phrase qui ressort comme signe minimal avec les langages amérindiens, celui spécifique des vagabonds, ou encore celui des panneaux indicateurs (exemple ☹ signifiant: *il est formellement interdit de fumer sous peine de sanctions*), et dans une certaine mesure également le langage gestuel des sourds et muets.

Mais d'un autre côté, si la forme alphabétique du discours représente une économie de moyens, reste que c'est la multiplication des symboles, par exemple à l'image des hiéroglyphes chinois par lesquels un signe particulier symbolise théoriquement un unique concept, qui présente le maximum de condensation du pensé. Théoriquement, car en pratique, ce moyen pictural n'étant représentatif que de l'évocation intellectuelle d'un sens particulier, il faut encore en doubler l'écriture, pour comprendre également dans son moyen la communication parlée. Ce doublement dans le moyen grève ou alourdit d'autant la pratique des langues asiatiques qui ne furent pas ultérieurement alphabétisées comme par exemple le vietnamien.

Aussi, dans l'état des connaissances actuelles du propos, il apparaît que l'économie des moyens passe par la rationalisation structurale de la langue sur base phonologique de l'alphabet. Notons cependant que dans *De arte combinatoria lingua characteristicam universalis*, LEIBNIZ commença une systématique uniquement visuelle des concepts à base de notations idéographiques indépendantes de la phonation. La formation vocalisée de la pensée étant bien plus lente que la seule visualisation des symboles transposant les concepts, il est évident que ce moyen est, question de vitesse d'intellection, plus performant. Bien sûr, visant dans le travail mental des concepts, un équivalent à l'algèbre allant avec les mathématiques serait la solution pour des symboles idéographiques consistant en l'équivalence: un concept = un signe. Une base de départ pourrait consister à utiliser en informatique la référence que l'on trouve accolée à chaque signe chinois dans la normalisation unicode des alphabets. Cependant qu'en pratique de la langue chinoise, chaque signe reçoit plusieurs sens qui peuvent être même fort éloignés entre eux et qui renvoient pour en saisir la signification aux spécificités du communiqué.

Lettres, syllabes, mots, phrases (avec les signes de ponctuation), énoncés (paragraphes), discours dans la discipline sont les éléments qui

structurent beaucoup de langues. Ainsi que déjà dit, elles sont en constante transformation à pouvoir suivre l'évolution de la pensée au travers des œuvres, au sens où cette évolution amoindrit la difficulté à conceptualiser, au fur et à mesure de la succession des générations. Une langue est d'autant plus pauvre en moyens d'expression qu'elle est peu structurée. De simples signes picturaux, souvent moins d'une centaine, suffisent à exprimer la communication nécessaire au code de la route, la navigation fluviale, ou bien aux voyageurs pour avertir de dispositions locales d'accueil (le langage des tziganes, mendiants, gens de la route). Tandis que le plus riche langage doit systématiquement se décomposer en moyens tels que lettres, syllabes, mots et phrases; dès lors que le nombre de concepts économiquement transmissibles dans le langage lambda répond au nombre de stratifications décomposant, avec le théorème d'Ulam, l'efficacité systémique en rapport à l'économie des moyens. On a pour exemple de cette disposition les stratifications allant du microcosme au macrocosme pour ce qui est de l'instance de réalisation du Cosmos, ainsi que les stratifications complexes de la coopération entre compétences multi-agents dans les organisations sociales.

Dans l'insuffisance foncière des langues, la partie explicite du dit accompagne une contrepartie de compréhension implicite. L'assemblage sémantique est décomposable d'abord explicitement en extension des éléments significativement contenant. Ensuite implicitement en rapport au contexte. En sorte que c'est à dépasser la phase de l'implicitement non dit, que l'on trouve à surdéterminer intuitivement les fonctions variatives du déjà dit et reconnu, afin d'accéder à l'entendement permettant de concevoir des significations novatrices. Fondamentalement, la formulation sémiotique suit une interrelation entre trois coordonnées de la pensée que sont :

- **l'implication d'un contenu qualificatif limité non vide**: opération associative dans la concaténation de préfixes et de suffixes agissant sur les racines terminologiques, ces éléments attributifs opérant dans le contexte des règles grammaticales et syntaxiques de la production communicative;
- **l'implication relativatrice spatialement localisante** (jamais nulle, ni infinie): l'usage quantificateur en étendue de proportionnalité dans les rapports au signifié;
- **l'implication temporelle de relation relative** (également finie ou fixée entre des limites): séquençement et fonctions d'enchaînement, dont la

causation répond au principe de progression dans la variabilité relationnelle du signifié.

BASE SÉMIOMATIQUE DANS LA LOGIQUE DU PENSÉ

Saisir la pensée au travers de son expression langagière, à ne concerner que la fonction transitive entre locuteurs, est autre que juger de la valeur du pensé. Autrement dit, ce n'est pas le communiqué qui porte la valeur de l'exprimé, c'est la pensée elle-même.

En cours de lecture, les énoncés forment une suite conscientielle discontinue. C'est d'elle qu'émergent en surface les dernières formulations refoulant le précédemment exprimé au niveau de la mémoire. De cette disposition, nous nous retrouvons à évoquer, avec le produit de la psyché, le phénomène de convection bien connu en thermodynamique. Le résultat épistémique ne dépend cependant qu'indirectement de ce phénomène, advenant de fait, pour continuer l'homologie des transferts thermiques, entre une source froide et une source chaude. Dans sa configuration consciemment réflexive à former la sagesse, la réflexion se mesure entre une source de moindre signifiante à une autre plus signifiante.

Un travail conceptuel advient de puiser en un certain niveau d'épistémicité du discours, pour porter à plus de hauteur ce qui en constitue une meilleure concentration véridictoire. Par le moyen des idées, nous concevons de cette disposition qu'il n'y a pas créativité en situation, mais dépense d'énergie psychique en un travail de réflexion à partir du réfléchi par l'environnement qui puisse être mentalement informant. Sachant que de rien ne peut sortir quelque chose, ce dont on parle ne peut advenir que dans la similitude et depuis la source d'un fonds de conscience cosmique propre à ce qui fut nommé l'Acteur conjoint.

Dans le travail mental, des éclairs de lucidité diminuent d'autant l'obscurité conscientielle, en triomphant des inerties psychologiques, que représentent des résistances individuelles au changement. Par suite, ce que nous nommons 'découvertes' n'a pas d'autre origine que le produit dérivé du travail d'intellection. En sorte que peut être informant autant le travail incidemment réflexif entre locuteurs, comme celui inconscient ou conscient résultant d'une conscience collective. Pénétrer en conscience ce qui nous parvient de constituer notre altérité, ce peut dans la mesure où l'on est soi-même transparent et ouvert. Par principe, ce qui particularise l'individué

paraît cosmiquement autonome, pour autant que ce qui s'individualise réfère, à partir du relationnel à son altérité, à une fonction supra-individuelle au tout, émergeant progressivement en continuité de la distribution stratifiée du microcosme au macrocosme.²⁷

C'est à la suite de l'analyse empirique dans l'expérience de son altérité, que l'activité mentale susceptible de faire croître la sagesse individuelle, porte à établir différents *points de vue* qui sont restrictifs à des conditions particulières également admissibles dans le jugement épistémique, éthique et esthétique. Ce qui réfère au prédicat d'incertitude sans lequel le travail mental ne pourrait que s'enfermer dans les présupposés conservateurs d'un état d'intellection advenu. Suivons ici CONDILLAC pour qui l'identité en rapport à l'outil d'intellection, en portant sur la distribution du significativement attributif, ressort pour sa stratification signifiante de l'exemple d'une montre, en ce qu'elle se décompose mécaniquement en sous-ensembles fonctionnels sous-jacents à la raison du tout qui est ici la montre. Pour la montre, la stratification en sous-ensembles mécaniques réfère à une économie dans l'obtention des moyens systémiques permettant des réalisations mécaniques les plus complexes. Il en est de même pour les stratifications signifiantes accompagnant le travail mental dans l'expérience individuée à son altérité. Cela est à dire que depuis le constat que chacun fait de même dans le relationnel à son altérité, on est guidé dans notre parcours intellectif par les lois de la systémique. Dans leur application épistémique d'intellection, ces lois rattachent entre eux des strates de complexification idéitive à partir de signes permettant d'identifier les concepts dans l'intercommunication à en complexifier la signifiante. De penser superficiellement les choses, on est à conclure empiriquement hors objectivation désanthrocentrante que ce qui se sémantise dans la dialectique est à l'origine du raisonnement, et par suite décide de la raison elle-même. Mais à plus de profondeur et de substance, il ne s'agit plus de tenir la fonction mentalement épistémique réduite à sa dynamique mentale localement intellectuelle. La raison représente une faculté dont la fonction intellectuelle peut recourir à des artifices tout autant pour sa communication,

27. Cela est avançable à tenir que le repliement organisateur de l'individué, et sa sublimation fusionnelle unitive subséquente, obtenue des intensités intérieurement essentialisatrices, passe par des relations environnementales substantivantes, advenant ainsi qu'un tout en vue du déploiement vers une pénétration expérimentiellement ultérieure, qui, même présentement ignorée, se doit métaphysiquement compléter l'instance processuellement physique de l'individuation circonscrite à l'organisation totalisatrice des substratisations.

que pour son élaboration. Reste que tout comme pour la dynamique réalisatrice dans la mobilité des corps matériels advient entre forces inertielles et efforts de progression, sont aussi pour le formé dans la psyché, des dépenses en énergie psychique à permettre les efforts de progression dans les coordonnées du vrai, du bien et du beau, agissant à l'encontre d'inerties spécifiques garantissant la conservation des états advenus dans leur rapport au changement. Donc à pouvoir rendre compte aussi d'une phénoménie spirituelle des luttes valorielles dans les préférences assurant la motilité exocosmique des êtres depuis des intentions venant d'un entendement endocosmique des finalités à partir du potentialisé dans l'instance cosmique de réalisation. Cela est à dire que les trois codomains de faisabilité réalisant le potentialisé dans l'instance processuelle du Cosmos, participent ensemble d'une organisation à partir de fonctions foncièrement irréductibles. En sorte que si le domaine physique est responsable des propriétés dans la réalisation de plus en plus complexe des corps matériels, c'est qu'un domaine psychique d'activité qualificative complexifie les mentalités, quand l'adéquation vectorielle de leur action repose sur un domaine spirituel déterminateur de la motilité psychique individuée par l'esprit. C'est la mobilité physicopsychospirituelle qui rend compte dès lors de son investissement processuellement téléologique par lequel moyen agit la perfectibilité en vue du passage localement finalitaire du potentialisé dans le réalisé.

La logique fonctionnelle du raisonnement à hauteur de la psyché part des raisons que la raison se donne à rencontrer depuis des idées les expressions de moyens particuliers d'agir qualitativement sur son environnement. Le terme grec αιτιον démarque bien, dans la logique fonctionnelle du raisonnement, ce qui cause, comme motif du raisonnement. Le but épistémique advenant en vue de l'activité qualificative, celle-ci vise une économie des moyens réalisateurs, par rapport à ce qui pourrait se former depuis des interactions physiques se produisant selon le hasard des dynamiques réactives, c'est-à-dire comme cause à effet sans raison et consécutivement aussi sans résultat escompté. Mais c'est de même que la psyché, sauf hasard, ne peut trouver le moyen de se qualifier sans ce qui décide de son vecteur. Il est au mieux de participer au perfectionnement visant la finalité de l'instance performative du Cosmos à partir de laquelle s'épuise le potentialisé dans la réalisation. Ce vecteur étant assuré par l'entendement du rôle proactif de l'esprit habitant la psyché.

Lorsque l'on veut étudier le rôle de quelque chose de particulier, il importe ainsi de regarder l'intensivité de ce qui arrive spécifiquement à sa sphère d'activité phénoménique, cependant que pour connaître son éventuelle fonction macrocosmique en direction du tout, il faut introceptivement pénétrer le sens des relations syntones conduisant à l'entendement de ce que telle chose en particulier a la possibilité de participer à terme du tout advenant par delà la totalité cosmiquement individuée. Par totalité on entend l'ensemble des individuations s'organisant ou se divisant; le tout représentant complémentirement l'unité non sécable.

En ce que l'endocosme est complémentirement de l'exocosme, son appréhension n'advient plus d'une disposition physicopsychique, mais, à partir d'un appréhension psychiquement médian, d'un processus introceptif accompagnant la pénétration conscientialisatrice dans son interface psychospirituelle, celle qui est suprabiologique et qui fonctionne comme aperception valorielle de l'activité qualifiante. Il s'agit de découvrir un environnement consciemment intérieur. On rend compte de cette façon que des effets valoriels sont tout autant réels que des effets propriatifs venant des perceptions exocosmiques, et que sont conséquemment également tangibles les aperceptions à partir de l'interface surconscientielle à l'esprit. Cependant que ces aperceptions, dans le climat du jeu social des passions s'exprimant si aisément par des couronnements ou des mises à mort, peuvent collectivement être partagées avec succès, ou répondre à des indifférences, et encore être combattues. C'est assez comparable au sort d'une œuvre. Ce qu'elle porte en elle coïncide avec ce qu'elle transmet à être intellectuellement réalisable dans un rapport d'intensivité intériorisée — que cela soit entrevu ou non par l'auteur. Donc non en rapport à des apparences extérieures qui, au travers la mesure d'audience advenant dans la rareté ou l'exubérance des commentateurs, sont à satisfaire des demandes plus ou moins frivoles, plus ou moins paradigmatiques, constamment en rapport à la maintenance en l'état de l'advenu particulier à un stade de maturité sociale.

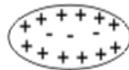
Pour chaque signification thématique, le premier niveau sémantique ressort du signifié correspondant à l'unité globale du sens, avant dédoublement polarisé entre ses aspects thétique et antithétique. C'est de ce niveau duel qu'advient la première signification mixte reliant le couple d'opposition thétique. Et c'est donc de ce rapport ternaire que peuvent partir une quasi indéfinité de relations significativement mixtes, dont la première

et la plus aisément communicative de sens explicités forme la configuration des 7 complémentations ensemblistes dans chaque thématique considérée.

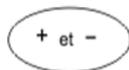
Il importe ici de bien comprendre que l'unité thématique originale est uniquement existentielle, quand c'est le niveau duel, thèse et antithèse, qui contient la fonction sémiotiquement génératrice. Dès lors, c'est à tenir la ternalité incidente comme irréductible, devant sa succession entièrement relationnelle à la suite des septuples aspects complémentaires d'une unité sémantique. Elle est relationnelle puisque de nouvelles significations adviennent des rapports complexifiant le sens originel. Pour exemple simple à saisir ce principe découlant du premier niveau de complexification sémantique par relation à l'altérité, considérons depuis le tableau suivant les surdéterminants duels du sens sexué.²⁸



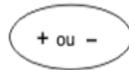
l'aspect négatif exprimé à l'altérité dans l'antithétique considérée, donc réactivement à son environnement (**l'organisation féminine** ou ce qui communique l'apparence féminisée).



son contraire ou l'opposé complémentaire (**l'organisation masculinisée** ou l'apparence masculine).



à la fois l'un et l'autre des deux sens, comme aspect significativement originel à la scission des deux opposés antithétiques (état **androgynie**, **l'hermaphrodisme**: l'un et l'autre sexe, ou à la fois les aspects du négatif et du positif).



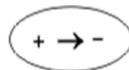
circonstanciellement l'un ou l'autre (**amphimixie**: l'un ou l'autre selon la circonstance relationnelle).



ni l'un et ni l'autre dans la catégorie examinée (**apomixie** représentative de privation dans la possibilité d'union différenciée), donc le neutre.



d'abord l'aspect négatif, puis positif (exemple de la **protogynéité** de ce qui est d'abord organiquement femelle, puis mâle).



d'abord l'aspect positif, puis négatif (exemple de la **protogynéité** de ce qui est d'abord organiquement mâle, puis femelle).

28. Voir des exemples dans *Science métaphysique et codomains*. Plus particulièrement les 7 classes de temps d'être et de la durée de faire, concrétisant 7 continums, dont la constitution est récapitulée dans le tableau de la page 149 du Cahier 4.

Remarquons que des langues comme le français ne comportent même pas de neutre. Or que l'on marque d'une particule féminine ou masculine un ou une lunatique, un terrien ou une terrienne se comprend. Mais dire *la* lune, *la* terre se fait contre toute logique, et cela pour cause de défaut dans la possibilité langagière. Le sexe se retrouve appliqué en place du neutre et d'une façon quasi arbitraire aux corps astronomiques, aux objets, aux plantes, aux sentiments, etc. Alors que dire du niveau d'intellection d'une langue privée d'indices de suffixation appliqués rigoureusement à ce qu'on exprime depuis une pensée dépassant le cadre de la simple alternance? On n'y peut communiquer les aspects ci-dessous qui sont valables pour toutes les formes de polarisation thétique. Alors qu'en aval du moindre travail mental, de son parcours, comme de son point de chute à concrétiser cette disposition, il nous faut distinguer l'application des 7 cas distingués supra pour:

- **les éléments nominaux** (noms communs et noms propres);
- **les éléments conceptuels**, décomposables en activilogiques (verbes et leurs conjugaisons), en attributions propriatives, qualificatives et valorielles, ainsi que les particules généralisatrices à effet classificatoire et désignant des groupements, par exemple en des systèmes, communautés, à partir des désinences en *-iste* et en *-isme*).

Les noms peuvent être innombrables, puisqu'il est possible d'en produire au moins un et au plus une multitude indénombrable pour désigner chaque individuation sous-entendant une identité individuante et occupant un lieu particulier du microcosme au macrocosme. Les concepts d'actions, bien qu'indéfinis à en mixer les composantes, sont en pratique couverts dans les langues naturelles par 5 à 10000 verbes. Les concepts d'intention (vertus et valeurs d'action, mobiles et motivations) sont entre 500 et 1000, bien que semblablement indéfinis en possibilité. Les concepts régissant les aspects catégoriels (antithèses, synthèses, sens multi-ordinaux) sont encore en moindre quantité dans les langues, même s'ils répondent à une indéfinité d'ensembles indéfinis, selon CANTOR.

À expliciter ce dispositif, on considère encore: 1° ce qui peut expliquer sa source génératrice, avec la suite disséminée entre les vérités existentiellement fondatrices, source introspective des potentialisations universelles (principes, axiomes); 2° l'indéfinité intriquée des attributions relatives d'être et d'avoir (en ce sens qu'elles sont désignatives d'états, dans leurs apparences encore virtuellement existentielles à porter des essences d'être); 3° des réalisations substantivantes sous-jacentes de ce qui se prête à

variation par actualisation d'une quelconque instance de concrétisation du significativement projeté dans un faire être et avoir quelconque: c'est le prédicamenté en variation spatiotemporelle d'état en rapport au potentialisé. Mais il s'agit, avec ce qui substantialise et essentialise des individuations entre être et avoir, du domaine des variations individualisatrices dans la relativité relationnelle de finité séparant l'individuation de son altérité, en sorte qu'il faut encore co-concevoir le domaine de l'unicitaire, complémentirement invariant, absolu et infini en existence. Les deux aspects sont alors à constituer le champ de la sémiotisation évocable à l'aide du tableau suivant:

exocosme	champ d'expansion exploratoire extensif . C'est l'exploration extensionnelle en référence à l'objectivation: sensation → perception → conception →	le subjectivé médian dans la résolution des significances pour cause de réflexivité en référence au traitement: information ↓ travail mental ↓ conscientiaisation	champ de pénétration exploratoire intensif . C'est l'exploration intentionnelle d'incidence suggestive: ← entendement ← sentiment ← aperception	endocosme
----------	---	---	--	-----------

Ce contexte rend compte de l'enchaînement dans la progression des significations. Un signifiant prend sens à partir du signifié. Cependant que, comme signifiant donné, il s'insère ou prend place entre tout autre signifiant, d'avoir à se distinguer partiellement de sa propre altérité; en sorte que la complétude, à passer par l'indéfinition du signifié, soit qualitativement inatteignable, exactement ou par similitude au fait qu'il est toujours possible d'ajouter un nombre au nombre le plus grand. Autrement dit le sens S_x prend place dans la suite S ($s_1, s_2, s_3, \dots, s_n$), en laquelle l'intelligibilité variative S_x tout d'abord visée au sens le plus généralisable donné en exemple à propos de l'opposition sexuée, peut ensuite trouver sa place dans d'arborescence d'une hiérarchie sémique entre d'innombrables particularités significativement isolées les unes des autres, et la finalité sémiologiquement unitaire du signifiable.

Cela est avancé au sens qu'un bateau, une voiture, un train, un caillou, une pomme sont des objets de la nature, même lorsqu'ils sont manufacturés, recevant des significations de leur interface physicopsychique en raison de relations particulières, donc partielles, au sens où les objets ne reçoivent pas

leur signification par suite de leur changement d'état métamorphique. Ce que l'on peut dire, c'est que les objets peuvent avoir des propriétés phénoménologiques, mais qu'ils n'ont pas en soi leurs significations, celles-ci ne pouvant advenir qu'à partir du signifié à leur propos, c'est-à-dire dans l'interface entre la propriété d'objet et l'agent d'une qualification. C'est en effet lui qui est en rapport avec le signifié au niveau du sujet appréhendant, en tant que chose signifiante, ce qui est au niveau des propriétés d'objet.

ORGANUM SÉMIOTIQUE ET EMPRUNT À LA SÉMANTIQUE

Les unités signifiantes qu'on nomme lexèmes, sont invariantes. C'est sur elles que peuvent s'appliquer des modifications de sens. Des règles fixent alors les lexies détachées de la fixité des lexèmes par le moyen de caractérisants (préfixes et suffixes verbaux, nominaux, etc.) et qu'on décompose en: FN flexions des noms; FAD flexions des adverbes; FV flexions des verbes; FADJ flexions des adjectifs; M modificateurs de sens appliqués aux lexèmes L. On peut encore former les informants complexes que représentent les formulations que sont pour les noms: [M-L-FN] et pour les verbes [M-L-FV]. Des articles et adjectifs déterminatifs de relation peuvent définir genres et nombres, ou encore genres et nombres explicités dans les pronoms eux-mêmes. Également utiles à la formation des phrases sont les particules articles (le, la, les...); celles qui sont adverbiales (aujourd'hui, il y a un instant...); d'autres interrogatives (qui, que, quoi...); ainsi que les particules démonstratives (ce, cette...); les conjonctions de subordination (parce que, puisque, avant de...); les prépositions (en, dans, à, sur, pendant, jusqu'à...). D'autres flexions visent la logique énonciative, comme on peut le voir en langage Aymara.

Quelques exemples de sémantisation dans la rationalité logique de l'ido.²⁹ C'est à l'aide de la terminaison dérivative que l'on montre la possibilité de discriminer du sens comme à partir du terme 'concept': *koncepto* (le concept); *koncepta* (conceptuel: en tant que concept); *konceptala* (conceptuel en tant que relatif au concept); *konseptigar* (conceptualiser, en tant qu'organisation signifiante d'éléments conceptuels). Ou encore *nosko* (connaissance comme acte de connaître) et *noskato* (la connaissance en tant qu'ensemble des choses connues). Chacune de ces dérivations en sens peuvent encore varier depuis des suffixes que sont: *-aj*, chose faite de...; *-al*, relatif à; *-ar*, collection et réunion; *-ebl*, qui peut être

29. D'après COUTURAT et LEAU.

(étant constaté, ou compris, ou désiré...); *-end*, qu'on doit (du latin *dus*); *-es*, état tel ou tel de ce qui est et sert l'abstraction comme avec *vereso*: caractère de ce qui est vrai; *-esk*, ce qui commence; *-if*, produire; *-ig* rendre comme ceci ou comme cela, c'est-à-dire d'une certaine manière; *-ij*, devenir; *-il*, moyen et instrument pour...; *-iv*, qui peut; *-oz*, pourvu de; *-ur*, produit par; etc.

L'état des langues naturelles et artificielles (qui s'en distinguent seulement d'être plus logiques, et sans exception aux règles dans l'usage) peuvent rendre la plus grande part des nuances à conjuguer les relations temporelles. Mais aucune ne fournit la possibilité d'étendre l'entendement à des flexions non temporelles, sauf (à ma connaissance) l'aymara. Peu même distinguent des catégories de temps. Comment dans ces conditions espérer explorer des connaissances métaphysiques, si les langues dont on use n'ont même pas les flexions sémantiques en rapport à la première strate de signifiante rendue par le carré sémiotique portant sur le temporalisable:

SANS D'ORIGINE		
SANS	nécessité: ne pas pouvoir ne pas être	contingence: pouvoir ne pas être
FIN	possibilité: pouvoir être	impossibilité: ne pas pouvoir être
	UNE ORIGINE	UNE FIN

Toujours dans les limites de ma documentation, c'est le persan qui ouvre la conception en ce domaine depuis les discriminants suivants (avec ∞ pour signe d'indéfiniété et \parallel pour situer un moment présent quelconque).

- $\infty \text{ --- } \parallel \rightarrow \infty$ l'**azaléité**, comme capacité d'un nombre illimité d'antécédents et illimité de successions.
- $\infty \text{ --- } \parallel \rightarrow t_n$ la **sarmadéité**, avec un nombre illimité d'événements antécédents et limité de successions événementielles.
- $t_0 \text{ --- } \parallel \rightarrow \infty$ la **dahréité**, antécédents limités et successions illimitées (postfinalisation processuelle d'effectuation).
- $t_0 \text{ --- } \parallel \rightarrow t_n$ la **zamanéité**, antécédents et successions également limités (le fugitif).

Pendant que le domaine des catégories du temporalisable ne concerne encore que le temporel. En métaphysique sont d'autres pénétrations consciencielles. On y aborde par exemple une ubiquitaire éternité, en tant qu'il s'agit d'un concept surdéterminant la perpétuité. Car comme l'exprima BAHAOU'LLAH en sa poétique langue persane, les inférences temporelles montrées ci-dessus ne sont que les premières lumières à pouvoir éclairer le propos d'un monde complémentarément divin, qu'il nous est possible de

réfléchir dans les miroirs des noms et des attributs spécifiques du continuum des indéfinies pluralisations individuantes. Nous sommes donc encore très éloignés d'une langue culturelle depuis laquelle il deviendrait possible de conjuguer en des dispositions exhaustives du temps, autre que temporalisables. Ne trouve-t-on pas ici la principale raison de la pauvreté des réflexions métaphysiques devant recourir, pour aborder son propre domaine, à tant de périphrases plus ou moins évasives? Voir à ce propos dans le quatrième cahier *Pour une métascience* la possibilité d'assortir 7 sortes de spatialisation à 7 sortes de temps à pouvoir concevoir 49 continuums.

De façon succincte, on peut dire que l'évolution de la pensée, consécutive des pénétrations endoceptrices, surdéterminent les concepts extéroceptifs. Une progression montrant le cheminement allant des noms de choses comme désignant objectivement les individuations résultant du senti, aux verbes en tant que mouvements propres aux choses (marcher, voler), aux qualifications attributives de particularités (bleu, gros, amer, joie), puis aux subuniversaux (couleur, étendue, goût, sentiment), pour s'étendre aux sentiments (aimer, haïr), et enfin aux valeurs (bien, vrai, beau). Encore qu'aucun de ces paliers n'est à pouvoir exprimer des significations multi-ordinales ouvrant sur la complexification des sens élémentaires. Nous ne trouvons même pas dans les langues naturelles les premiers éléments appropriés à définir le champ ensembliste catégorisé entre:

⊔ l'ensemble d'entière *in extenso* : rien ne manque (c'est le cas d'un ensemblément complet);

∅ l'ensemble vide: rien n'est;

⊔ certaines choses en particulier sont comme façon délimitable d'être, d'avoir et de faire (cas de tout ensemble bornable d'éléments à jamais délimité par une extension **indéfinie**, comme caractère d'inexhaustivité à ne pas confondre avec l'**infini**).

Le plus grand progrès en cohérence sémantique semble avoir été réalisé en espéranto, du fait que cette langue rend, depuis la classe des termes connecteurs, l'idée que rien ne manque, c'est-à-dire propre à symboliser la notion d'holicité, depuis le préfixe 'ĉ' (se lisant *tch*), par rapport à ce auquel tout manque (forme privative préfixée par 'a' dans les termes originaires du grec, de façon distincte de la forme négativement oppositive 'in'), et entre

lesquels on conçoit la classe des limitations relatives. Le jeu des préfixes s'y trouve associable à trois catégories de suffixes qui se départagent en :

1° **pour les référentiels des variables fonctionnelles applicables au prédicat logique, de symbole $\forall(x)$** , avec: 'ial' en ce qui est des fonctions valorielles décidant de la raison de l'acte; 'iel' pour les fonctions qualificatives passant par un préalable explicatif; 'ia' pour les fonctions propriatives particulières du niveau descriptif.

2° **pour les termes référentiels des variables identificatrices dans l'application des catégories d'existence, de symbole $\exists(x)$** , avec: 'iu' en ce qui est d'être le sujet destinataire dans le sens le plus général d'acception entre actants d'un prédicat prédicable dans l'être; 'io' pour définir les choses et leurs objets désignés dans les prédicats d'avoir; 'ies' se définissant comme le rôle d'actant source: de qui, ou par quoi telle chose arrive entre le sujet et l'objet d'une faire particulier. Dans ces trois catégories syntaxiques, 'iu' représente le sujet destinataire du prédicat, 'io' l'objet en tant que moyen (non discriminant) de communication, de relation, d'effectuation, et 'ies' la source actante, c'est-à-dire de qui et par quoi ceci ou cela de particulier advient.

3° mais les référentiels déictiques d'existence restent ignorés du fait d'une confusion particulière au 20^e siècle entre l'existence (connue pour son imprédictabilité), et les manifestations d'être et d'avoir spécifiques de l'expérience de l'existence. Aussi ne sont explicitées en espéranto que les applications nombrables d'étendue dans les paramètres spatiotemporels en assurant la puissance (mais l'existence y peut rester sous-entendue de n'être pas prédicable en des variations relationnelles). Nous avons: 'iom' pour ce qui est de la variable de contenu; 'ie' pour son étendue dans l'espace; 'iam' pour l'étendue dans le temps. Le tableau que voici montre l'état des aspects logiques applicables en l'espéranto:

<i>forme/relation</i> à: ↓→	indéterminée i	collective ĉi	privative neni	déterminée ti	interrogative ki
de temps (am)	iam <i>une fois, en un moment</i>	ĉiam <i>toujours, en tout temps</i>	neniam <i>jamais</i>	tiam <i>alors, à ce moment là</i>	kiam <i>quand</i>
d'espace (e)	ie <i>quelque part</i>	ĉie <i>partout</i>	nenie <i>nulle part</i>	tie <i>là, ici</i>	kie <i>où</i>

de grandeur (om)	iom <i>un peu</i>	ĉiom <i>tout entier</i>	neniom <i>rien</i>	tiom <i>autant, tant que</i>	kiom <i>combien</i>
de choses (o)	io <i>quelque chose</i>	ĉio <i>toutes choses</i>	nenio <i>nulle chose</i>	tio <i>cela, ça, ce, cette chose</i>	kio <i>quoi</i>
d'êtres (u)	iu <i>quelqu'un</i>	ĉiu <i>chaque, chacun</i>	neniu <i>personne, aucun</i>	tiu <i>celui, celle-ci</i>	kiu <i>qui, quel</i>
de possession (es)	ies <i>de quelqu'un</i>	ĉies <i>de tous</i>	nenies <i>de personne, d'aucun</i>	ties <i>de celui-ci, de celle-ci</i>	kies <i>de qui, de quoi</i>
de cause et d'intention (al)	ial <i>pour de quelconques raisons</i>	ĉial <i>pour toutes raisons possibles</i>	nenial <i>sans raison</i>	tial <i>pour la raison que</i>	kial <i>pourquoi</i>
de qualification (el)	iel <i>d'une certaine manière</i>	ciel <i>de toutes manières</i>	neniel <i>d'aucune façon</i>	tiel <i>ainsi, de cette façon</i>	kiel <i>comment</i>
de propriété (a)	ia <i>une sorte de</i>	cia <i>chaque sorte de</i>	nenia <i>nulle sorte</i>	tia <i>cette sorte là</i>	kia <i>quelle sorte de</i>

La matrice de ce premier niveau des définitions dans la structure combinatoire formulée par L. ZAMENHOF pour la logique des connecteurs en espéranto peut faire apparaître la possibilité d'extension au domaine de la sémiotique. Car les sémioticiens conçoivent et doivent encore concevoir nombre de connecteurs inconnus dans les langues, avec :

- Les connecteurs d'étendue répondant à ceux qui sont interrogatifs de quiddité (quoi, comment, pourquoi, qui);
- ceux de la détermination (indéterminé, déterminé, encours de détermination, ainsi que la privation déterminative, conjointement à de ce qui ne répond pas à condition déterminatrice);
- les collectifs (absolu, relatif, absence ou présence circonstancielle), devant discriminer le caractère inconditionnellement absolu, de celui des conditions relatives.

Des termes assez souvent composés permettent de préciser des rapports au temps (aujourd'hui, maintenant, sur le champ, simultanément, il y a un instant, souvent, déjà, bientôt, pendant, tandis que, avant que, jusqu'à ce que); ainsi que d'espace (devant, derrière, autour de, auprès de [proche], près, en haut, derrière, en face, à, vers, sous, sur, avec, à l'intérieur, à l'extérieur), ou encore à estimer la grandeur (assez, un peu de, quelques, encore, même, plus, le plus, seulement, très, plus que, beaucoup, petit). Mais aucun pour discriminer la nature substrative de la nature superstrative propre à l'individué dans sa strate particulière. Des termes sont appropriés à distinguer l'individuation (entités, choses, êtres); la direction de l'action (sur, par, entre donnant, recevant, pris et prenant), quand il faut deviner le genre de causalité de ce dont on discute (acausalité du rapport synchrone, cause à effet stochastique, cause à effet attendu, coïncidence, et l'intention en tant qu'intensivité interne). L'activité est encore à devoir distinguer en rapport aux agents du fait, avec les propriétés, des qualités / qualifications, et des vertus / valeurs. Partout restent généralement sous-entendues les inférences endocosmiques, dans l'implication de celles qui sont exocosmiques, et sont également sous-entendues les aléthiques de complémentation (le nécessaire et le contingent, l'actuellement possible ou impossible). Le tableau qui précède relatif à l'espéranto montre déjà une nette amélioration des possibilités sémantiques, avec:

- les critères de localisation, de temporalisation, de quantité, de cause, de manière;
- De temps: quand?: toujours, une fois (indéterminé), alors, à ce moment là (déterminé), jamais; lieu: où?: partout, quelque part, à cet endroit là, nulle part;
- de mesure répondant au questionnement combien?: tout entier, un peu (quelques), tant (autant que), aucun;
- de ceux concernant l'acte de faire être et avoir, c'est-à-dire par qui et pourquoi ceci ou cela arrive, en distinguant **la manière** répondant que questionnement comment?: de toutes les manières, d'une certaine manière, ainsi (de cette façon là), d'aucune façon;
- **des raisons** répondant au questionnement pourquoi?: pour toutes raisons, pour les raisons que voici, pour l'unique raison, pour cela, pour aucune raison;
- **des catégories** répondant au questionnement quelle sorte?: chaque sorte ou toutes, quelques sortes, cette sorte là, aucune sorte;

- enfin sont aussi en pratique des possibilités de préciser de vagues connecteurs appropriés à déclarer la classe déictique dans les sortes modales de relation décidant de ce qui peut circonstanciellement être et ne pas être, avoir et ne pas avoir, faire et ne pas faire: omniel, pluriel indéterminé, pluriel déterminé (couple, ternaire), privatif, oppositif, dans les genres féminin, masculin, réunis (êtres), neutre (choses). Et les pluralités composées incluant l'idée de relation: personne à personne, une personne à des personnes, une personne à toutes, et l'inverse (toutes les personnes à une etc. Cependant que rien n'indique que ces dispositions, en ce qu'elles réfèrent au principe de transformation, dépendent d'une antériorité existentielle, ni que leur applicabilité dépend du carré sémiotique formé des aléthiques de complémentation (nécessaire, contingent, possible, impossible):

OMNILIBERTÉ	
nécessité ne pas pouvoir ne pas faire être et avoir	contingence pouvoir ne pas faire être et avoir
possibilité pouvoir faire être et avoir	impossibilité ne pas pouvoir faire être et avoir
DÉTERMINATION NON LIBRE	

La compétence modale des critères de responsabilité déterminatrice, en impliquant tout degré des relativités relationnelles, ne se peut qu'entre deux extrêmes invariables tacitement entendues ou expressément précisées: d'une part une absolue liberté, de l'autre une totale dépendance.

Entendons depuis les aléthiques de complémentation que ce qui précède l'origine de toutes transformations possiblement conditionnelles dans l'étendue du temporalisable et d'impossibilité corollaire en rapport à ici et maintenant, implique tout d'abord la génération du donné à variation. En sorte que le carré sémiotique d'une strate de densité du signifiable dans le contracté à établir une relation s'instaure à l'intérieur d'un système de hiérarchisation attributive, dans un rapport au rôle des aléthiques de génération (nécessité et contingence), surdéterminant le potentialisé en réalisation: intensivisation génératrice / manifestation du transformé.

	CE QUI EST AFFIRMÉ		
	être et avoir	paraître être et avoir	MANIFESTATION
INTENSIVITÉ ENDOCOSMIQUE	non paraître être et avoir	non être ni avoir	EXOCOSMIQUE
	CE QUI EST NIÉ PAR NÉCESSITÉ VÉRIDICTIVE		

Du point de vue processuel, nous avons le rapport entre la complexification du substrativement réalisé du microcosme au macrocosme **en tant que moyen**, d'une part, de l'autre **l'accroissement du généré en existence à y correspondre**, et s'étendant du centre de l'endocosme, jusqu'à la périphérie en cours de pénétration exocosmique. Chaque terme signifié accède ainsi à sa génération médiane entre les stratifications directes formées à découler du substratum sémiotique (du substratif au superstratif) s'instaurant entre une privation originelle de sens et sa plénitude finale (donc à ne pas répondre aux lois du principe de localisation spécifique de finité et de partiellité). Avec les variations orientées dans le principe de transformation, ne coïncide que le seul point de vue de l'activité transformative produisant un résultat d'acquisition et de devenir. Avec l'intentionnalité prenant forme entre intensivités endocosmiques dans un rapport aux manifestations extensives à l'exocosme, il y a ambivalence entre intensivité d'être ou de devenir, et manifestation d'avoir ou d'acquérir, au sens où les apparences d'être sont communicables par l'intermédiaire du possédé, quand la vérité d'être ne peut qu'être intérieure. Ceci est vrai de tenir que c'est par complémentation que la relation d'être est extériorisée en rapport à des critères d'avoir.

Deux structures modales de faire, complémentaires l'une à l'autre, découlent de ce qui précède. L'une représente l'aspect de faire dans l'autonomie individuelle:

croire pouvoir faire <i>sentiment de compétence</i>	croire ne pas pouvoir faire <i>sentiment d'inaptitude</i>
<i>sentiment d'aptitude</i> ne pas croire ne pas pouvoir faire	<i>sentiment d'incompétence</i> ne pas croire pouvoir faire

Et l'aspect déontique de faire individuellement dans la non séparation de son altérité:

croire devoir faire <i>engagement</i>	croire ne pas devoir faire <i>désengagement</i>
<i>intérêt</i>	<i>indifférence</i>
ne pas croire ne pas devoir faire	ne pas croire devoir faire

Dans les exemples d'adéquation qualificatrice intensivement ou extensivement motivée, donnés à titre non limitatif du domaine de sémiotisation, le caractère extensif pour le sujet JE est lié à l'arbitraire, l'étant comme réponse dans le domaine de l'expérience de l'existence propre à l'activité psychopsychique. À l'encontre, le caractère intensif vise la motilité liée au convenu depuis l'intérieurement vécu en réponse psychospirituelle à l'existant endocosmique. Par ailleurs, si le parcours dans le principe de transformation postule que tout se transforme (sous-entendu: rien ne se crée), le parcours dans le principe de génération postule complémentai- rement que tout généré vient d'un préalable existentiel, du seul fait que de rien, rien ne peut exister. Ce serait en effet paradoxal de communiquer au caractère néantaire, réputé non productif, la possibilité ou la nécessité de produire de l'existence. En sorte que le potentiellement donné à transfor- mation soit préalablement donné en existence, puisque de la condition transformatrice ne peut advenir que le produit des attributions relationnelles d'être et d'avoir, et encore seulement si l'activité à y correspondre est de nature contre-entropique.

Dans la prévalence de la logique d'inclusion complétant la logique d'exclusion dite aristotélicienne, une attribution reste toujours liée à son antithèse. Exactement comme des manifestations advenant des dynamiques fondées sur des oppositions polarisées peuvent être neutralisées par assimilation de leurs opposés propriatifs, mais c'est alors à ne perdre que l'aspect manifestatif. C'est à ne pouvoir nier une classe quelconque de réalités non manifestatives susceptibles de ressortir des possibilités de complémentation depuis la théorie des ensembles. Il importe consé- quemment d'acausalement synchroniser le parcours d'une dissémination génératrice depuis l'Un (cela qui ne relève pas du conditionnalisable), avec le processus de réalisation causé depuis des conditions, du fait même de l'inclusion dans le principe de transformation du critère de variabilité indéfinie (inexhaustivité) du relativement bornable, quand l'immanence convient au principe d'existence absolue et infinie (continuum du non relativable), sous-jacent au généré. Axiologiquement, le mode génératif a pour source l'existentialisation du réalisable, le mode transformatif accédant à l'expérience du réalisable depuis la suite individualisatrice

partant d'un état d'homogénéisation préalable, pour aboutir à l'unité finalitaire épuisant, toujours localement, le potentialisé en réalisation. En première instance processuelle, donc, la suite différenciatrice considérée jusqu'à la pleine acquisition individuellement identitaire **par différence relationnelle à l'altérité** dans la totalité de l'actuellement individué, ou l'ensemble inexhaustif de l'individuable. En seconde instance, la concordance, comme association de complémentarité de l'individuation diversifiée, convergeant jusqu'à l'unité propriative, qualificative et vertuelle du tout (l'individuation intégrée, postorganisationnelle, jusqu'à n'être plus sécable dans son identité propre au sein de l'unicité du tout).

ÉVOLUTIONS DES LANGUES ET LEUR SUBSTRAT MENTAL

Dans les langues évoluant au fur et à mesure des besoins pour coller aux actualisations de ce qui est communiqué, les qualités sont le plus souvent appliquées de manière antithétiquement binaire. Il s'agit là du premier niveau de complexification ayant des incidences épistémiques. Ce qui reste du domaine des fictions, est que l'on déclare par ce moyen sans nuance des considérations tenues pour absolues. Par exemple qu'untel est savant et qu'un autre est ignorant, alors que toutes les attributions ne se peuvent appliquer qu'en rapport à des appréciations relatives d'advenir en rapport à des relations effectives, sinon à des présupposés relationnels. C'est à sous-entendre que, tout comme pour l'interprétation intellectuelle du donné depuis la sensibilité, l'appréciation mentale est de plus en elle-même relative. Considérons le relationnel du professeur à ses élèves. Il pourra apparaître une différence appréciable de savoir entre étudiants et professeurs d'observer ce qui transite du professeur à ses élèves, ou en considération de la différence de temps consacré à l'étude dans son rapport à la durée de la vie humaine. Mais changeons d'échelle. Apprécions cette différence-là du savoir transitant du professeur aux étudiants sur une échelle cette fois comprise entre ce que pouvait savoir dans son relationnel tribal l'homme des cavernes, et le savoir accumulé par la civilisation humaine dans, disons un demi-million d'années (ce qui est encore réduit en considération de la durée d'évolution paléontologique pour les espèces terrestres). Il est évident que la différence de savoir entre l'enseignant préhistorique et les étudiants dans le monde contemporain peut ressortir comme susceptible d'insignifiance dans la transmission. Or dans les langues évoluant au fur et à mesure des besoins du dialogue au quotidien dans une logique binaire, il n'est possible d'en rendre compte qu'au moyen de phrases à évoquer la relativité des

attributions, le sens des mots se limitant presque exclusivement à des applications antithétiquement binaires, donc confondues avec le critère d'absoluité, alors qu'il s'agit de prédicats relatifs.

Comme support des relations intersubjectives des modélisations mentales individuées, une langue constitue le moyen de s'exprimer, donc à devoir progresser au prorata des progrès du mentalisé. L'époque vient peut-être pour une langue de culture planétaire usant des techniques modernes d'information développées en rapport aux automatismes des applicatifs logiciels, à la manière des mathématiques dont l'applicabilité réfère au calcul informatisé (on ne compte plus sur ses doigts). Un immense saut de l'intellection en découlerait. À intégrer la logique sémiotique, une sémantique de la communication adaptée à l'informatique devrait déboucher sur les progrès qualificatifs de l'exprimé par l'humanité.

Les langues, matériaux de construction du pensé, sont malléables et adaptables aux évolutions de la pensée. Une langue a fonction de transmettre, dans le sens où les concepts passant par elle, c'est une certaine vision du monde qui se transmet entre les générations à s'imposer continûment ainsi que le point d'appui tangible à pouvoir faire progresser le potentialisé dans le domaine de la pensée. Reste que l'empreinte de la langue sur le pensé, étant aussi déterminante que pour la transmission du pensé entre locuteurs, son niveau d'élocution est conséquemment le résultat des penseurs qui l'emploient. *Dis-moi quel est ton langage et je te dirai comment tu penses, ou bien l'étendue de la sphère en laquelle se trouve limité ce auquel tu penses.* Une langue est par là constamment façonnée par les usagers, de communiquer entre locuteurs au niveau d'une interdépendance culturelle. Et les époques se succédant, des penseurs consacrant le plus clair de leur vie à appréhender toujours mieux en avant du pensé dans l'époque, ne peuvent qu'être faiblement entendus par d'autres consacrant peu de temps à l'édification de leur propre sagesse. Dès lors ces derniers, par défaut d'entendement, concluent trop aisément à la viduité relative de ce que les premiers sont à communiquer.

Parallèlement à la complexification progressive au cours du temps, les langues naturelles indo-européennes dites vivantes montrent une évolution vers la simplification des moyens. Elles se simplifient *comme si*, étant issue d'une super langue originelle apprise à des tribus primitives par une civilisation galactique, d'être trop évoluée pour la période historique de l'humanité, elle perdait au fil des siècles ce qui n'était pas utile dans les limites du dialogue des peuples. Mais elle change également de s'adapter

aux évolutions de la dialectique. C'est notamment le cas pour le système de déclinaison à 3 genres (masculin, féminin, neutre, 3 nombres (singulier, duel, pluriel indéfini), jusqu'à faire supporter ces genres par des articles. L'apparition des articles coïncida en effet avec la disparition des déclinaisons (possessif, génitif, accusatif...). Le sanscrit et, généralisant, des langues agglutinantes comme l'aymara, conservent des traces d'une possibilité ancienne à concrétiser le discours depuis des moyens aujourd'hui perdus dans les langues modernes qui sont par ailleurs mieux adaptée pour nous exprimer dans nos rapports au quotidien.

En vue d'une adaptation à l'informatique, on peut concevoir qu'au langage puisse s'intégrer des opérations de la logique sémiotique, les noms restant fixés, d'être antéposés par des déterminatifs (nombre, genre) variant alors comme modificatifs adjectivaux déterminatifs (parenté, réunion, dispersion, contraires), suivis de modificateurs d'action (les conjugaisons, avec les modificateurs actif / passif distinguant le moteur du mu [il agit / il est agi], ainsi que la forme réflexive de ce qui auto-agit), avec les modificatifs adverbiaux de manière. Peuvent devenir invariables dans la phrase autant les articles déterminatifs de genre (masculin, féminin, sexe réuni, neutre), et de nombre (collectif, pluriel indéterminé, déterminé...), pouvant recevoir des préarticles (*tout* le jour, la *même* chose, ou être interchangeables avec des adjectifs démonstratifs (ce, cette, ces...), ainsi que les adjectifs modificateurs ou déterminateurs de relation, ainsi que les comparatifs modalisateurs de degré (égal, supérieur, inférieur, autre), et d'appréciation (plus que, autant, aussi, moindre). Ces déterminatifs peuvent être démonstratifs (ce, cette ces), possessifs (mon, ton, sa, nos vos leurs), numéraux (un, deux), mais aussi ordinaux (premier, deuxième), ou nominalement indéfinis (plusieurs, quelques, chaque). Ils peuvent être remplacés répétitivement par des pronoms, ne variant ni en genre ni en nombre, ce qui les antéposent à désigner ce dont on parle.

En cette disposition, l'invariance des termes poursuivie dans les langues modernes, par apport à l'agglutination des langues anciennes, reste un choix revenant aux dialecticiens en corrélation avec des informaticiens. Cependant qu'une autre solution se révèle médiane. On connaît la subdivision en catégories de noms propres, singuliers invariables en genre (personnes, animaux, peuples, pays, mondes...); en noms communs qui sont neutres et varient en genre, représentatifs de caractères (la beauté, la tranquillité, la fraîcheur...), et les noms collectifs dont les articles varient en nombre et en genre (chat, chien, atome, maison, mère ou père...). En

sorte que 64 cas de combinaisons d'articles peuvent précéder des noms invariables, ou les suivre étant accolés en répondant à la précision du dit en correspondance au tableau que voici :

nominatif: sujet qui... (être)	masculin	singulier
accusatif: objet quoi... (chose)	féminin	duel
génitif: de qui, de quoi... (origine)	neutre	pluriel, indéfini
datif: à qui, à quoi... (attributif)	l'un et l'autre	collectif

Le verbe peut être lui-même invariable. Il s'agit alors de détacher ou d'agglutiner le temps de l'action et les indicateurs de manières discriminant entre ce qui ou celui qui agit, et ce qui ou quoi est agi dans les rapports du carré sémiotique formé entre pris et prenant, donnant et recevant. Notons qu'en coréen, il arrive que des adjectifs soient conjugués (formes verbales en lesquelles la personne n'est pas marquée): il jaunissait, il bleuta; tandis que des flexions verbales distinguent encore celui qui parle de celui dont on parle, en plus des formes qui infèrent des marques de respect ou de considération.

La langue basque mérite d'être examinée attentivement pour sa richesse en suffixes. Alors que le latin comporte 6 cas de déclinaison, le basque en comporte 12. Une grande quantité de suffixes dérivent à identifier l'agent de l'action, le résultat de l'action et l'agi dans les catégories des nombres, des genres diminutifs, augmentatifs, privatifs, d'aptitude, de tendance, si le nommé est éloigné ou proche de celui qui parle, ou de ce dont on parle... La conjugaison, reconnue très originale, distingue semblablement 6 modes (indicatif, impératif, conditionnel, potentiel, virtuel ou suppositif (pour émettre une supposition) et votif (pour le dire sous forme de vœu). Le tout sous 2 voix transitives et 2 intransitives, acceptant ou non un complément d'objet direct.

Autres particularités dans les possibilités énonciatives, cette fois en indonésien. Les prépositions 'de...' et 'à...' se complètent par la marque d'un état statique avec 'di...', du mouvement vers, avec 'ke...', et 'dari...' pour indiquer la provenance de ce dont on parle, ou de qui l'on parle.

Notons que pour marquer l'interrogation, presque toutes les langues commencent par la phonétique 'k', et que beaucoup forment la négation à partir de la lettre 'n' (non, no, niet...). Rappelons encore les plus courants préfixes de situations topologiques et fonctionnelles: ambi, amphi, circum,

péri, co, con, com, ex, extra, exo, ecto, acro, infra, hypo, sub, inter, méso, intra, endo, éso, intro, pro, super, hyper, supra, ultra, sous, sur, para, bathy. Enfin les dérivations de sens applicables à une même racine signifiante, par exemple: ‘act’.

	verbe <i>er</i>	nom <i>e</i>	sujet <i>eur</i>	propos (objet)	propos (sujet)
privatif	anacter	anacte	anacteur	anactal	anactoriel
oppositif	antiacter	antiacte	antiacteur	antiactal	antiactoriel
différent	inacter	inacte	inacteur	inactal	inactoriel

	qui est	doctrine (objet)	doctrine (sujet)	doctrine (valeur)	en forme de
privatif	anactif	anactinisme	anactoriste	anactivisme	anactéité
oppositif	antiactif	antiactinisme	antiactoriste	antiactivisme	antiactéité
différent	inactif	inactinisme	inactoriste	inactivisme	inactéité

On examine ici des formes logiques d'actions, indépendamment de leurs schèmes conceptuels.

Que dégager des particularités des langues qui sont encore parlées sur notre planète? Si le vocabulaire des langues naturelles va croissant, il importe de noter que les plus anciennes langues d'origine indo-européenne sont syntaxiquement plus complexes, leurs dérivations modernes évoluant vers des moyens simplificateurs de cas, en rapport à l'augmentation de termes nominatifs. On trouve par exemple en sanscrit 8 cas pour chacun des genres (singulier, duel, pluriel et masculin, féminin, neutre) ce qui équivaut à la précision d'environ un millier de formes nominales. Tandis que les conjugaisons ajoutent 9 désinences à l'actif de chacun de ces genres. **Bien entendu, ces archaïsmes sont plus aisément adaptables à l'informatique que les simplifications les conservant dans les phrases au titre des sous-entendus.** Reste que l'amélioration des possibilités langagières limitant les sous-entendus dans le dit ne peut empêcher un usage irrationnel du communiqué, précisément de ce que l'explicitement dit conserve en marge une proportion jamais nulle de l'implicitement non dit, autant que dans son champ ce qui reste indicible. Pour exemple, la revue Science et vie titre en couverture de son numéro 1144: *On sait recréer l'univers!* Non seulement c'est déjà une impossibilité *de facto*, ne serait-ce parce que le contenu de l'Univers est loin d'être inventorié. Comment dans ce cas pourrait-on reproduire ce qui nous est inconnu? Et c'est de plus incidemment affirmer de façon implicitement sous-entendue qu'il fut préalablement créé. Or en nous octroyant la fonction démiurgique, c'est à contredire le dogme

scientifique voulant que le Cosmos ne puisse que se transformer par hasard et sans raison, aux fins d'expliquer la réalisation de la nature sans besoin d'une transcendance théologique. D'où est de nouveau que si les mathématiques sont formidables pour quantifier, dans l'actuelle pauvreté des moyens de qualifier, comment ne pas en rester à raisonner au ras des pâquerettes?

Bien entendu, la profondeur de conceptualisation suivra de façon générale l'amélioration des langues à pouvoir en exprimer la richesse. Mais présentement, les actuelles langues littéraires sont si pauvres qu'il faut assigner aux termes en usage plusieurs sens dans la confusion des significations, puisqu'un même terme peut être le tronc commun à l'embranchement de significations spécifiques de particularités ou de singularités, qu'il faut alors deviner pour amplifier les possibilités épistémiques accompagnant l'énoncé dans le communiqué. Un défaut qui devient d'autant plus crucialement pénalisant que l'on cherche à discourir sur l'entendement de la complexité d'un continuum divin complémentaire du nôtre, en tant qu'existence métaphysique nécessairement parallèle aux transformations expérimentellement dynamiques des individuations d'être, d'avoir et de faire; car c'est alors recourir aux langages simplifiés pour rendre compte quasi exclusivement des faits d'être et d'avoir spécifiques du monde des manifestations matérielles. C'est encore à devoir saisir le codomaine des fonctions spirituelles au moyen des termes connus à rendre compte des seules fonctions spécifiquement humaines. Le corps n'est pas le mental, ce dernier de même n'est pas l'esprit. Or lorsque l'on tient déjà dogmatiquement, depuis l'actuel monisme matérialiste, que le mental, l'intellect et la conscience sont les produits des dépenses en énergies physicochimiques du cerveau, c'est un abîme qui s'ouvre à pouvoir entendre un codomaine de réalités complémentaires des états du matérialisé au Cosmos. Dans ces conditions, comment décrire un monde divinement parfait, complémentaire du nôtre en cours de perfectionnement, déjà en ce qu'il n'est pas spatiotemporalisable, alors que tout réfère dans le langage à des distributions dans l'espace de rapports temporalisés? Il n'y a par exemple ni commencement, ni origine pour l'unicité existentielle sous-jacente au monde spécifique de la pluralisation quasi indéfinie d'individuation. Pour que puisse croître la métaphysique, en plus d'une ouverture mentale adéquate, ce sont donc de nouveaux moyens de sémantisation qui sont à produire. On n'en est même à ne reconnaître dans la nature que des énergies physiques, ignorant celles qui sont nécessaires aux codomaines de faisabilité

de l'instance réalisatrice du Cosmos depuis sa potentialisation, savoir des énergies psychiques et spirituelles sans lesquelles on est dans l'impossibilité de rendre compte du travail s'effectuant en des dynamiques particulières à ces domaines. Déficience qui entraîne déjà de ne pas distinguer dans le processus de formation de la nature entre puissance et pouvoir. Autrement dit à ne pas clairement concevoir le travail dans un contexte inertiel des forces physiques (à induire des propriétés matérielles), celui des efforts psychiques (capacités qualificatives) et des luttes spirituelles (valeur de faire et vertus d'être). D'où est que l'on constitue en science l'inventaire dans notre environnement de la seule phénoménie physique, et des explications s'appuyant dogmatiquement à nier toute autre réalité, dont sont les codomaines desquels adviennent les phénoménologies psychique et spirituelle. Car dans l'idée conduisant la présente époque, les phénomènes psychiques et spirituels représentent des artefacts humains. Non seulement ils ne sont pas regardés comme étant tangibles, mais ces codomaines représentent une abstraction ne faisant pas partie de la nature, de les étendre tout au plus au règne animal, au gré des tentatives théorisant la vie en tant qu'émergence étrangère aux productions physicochimiques à la substrater.

L'expérience est indispensable aux progressions du savoir scientifique. L'erreur épistémique est d'établir ce progrès sur la seule expérience, alors qu'en pratique, de dépasser des conclusions empiriques, l'on en déroge maintenant à ne prévoir des résultats d'expérience qu'à valider des théories ressortant des mathématiques. Cependant, c'est à perdre de vue que, depuis la sensibilité corporelle, nous ne pouvons avoir accès qu'aux réalités matérielles de ce qui constitue notre strate organisée à surdéterminer le réalisé en notre microcosme. Limitant ainsi le réel aux conceptions à **propos** des perceptions instrumentalement amplifiées, nous ne pouvons encore conséquemment qu'ignorer les complexifications relationnelles d'être, d'avoir et de faire se poursuivant à constituer inévitablement les réalités concernant notre relationnel macrocosmique, des réalités immatérielles pourtant inéluctablement complémentaires de celles qui forment notre microcosme. Réifiant le Cosmos astronomiquement visible, nous ne soupçonnons même pas que le ciel puisse être explorable d'être autre chose qu'un amas de corps matériels en mouvements réciproques dus au hasard des rencontres, donc advenant sans raison et consécutivement sans but à pouvoir processuellement former l'instance de réalisation épuisant progressivement les potentialités d'être et d'avoir depuis des processus réalisateurs spécifiques du seul principe de transformation.

C'est à tenir que les présents concepts scientifiques (c'est la Terre qui tourne autour du Soleil), s'ils consistent en un magnifique progrès par rapport aux savoirs d'expérience des époques précédentes (c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre, centre du Cosmos), ne peuvent être qu'étriqués et à encore conceptuellement déformer ce qui est réel, par rapport aux compréhensions qui succéderont au futur, et que l'on pourra communiquer depuis des améliorations langagières à pouvoir en rendre compte. Mille et une choses apparaîtront sous un nouveau jour de ne plus assimiler dans le langage l'existence aux manifestations d'être, d'avoir et de faire.

De nouveau, si les progrès des mathématiques permirent l'avènement scientifique, de même ce sera lorsque nous entreprendrons de réels progrès en sémiotique, que nous pourrons communiquer avec plus de rigueur significative, jusqu'à pouvoir rationaliser des connaissances métaphysiques. L'aptitude intellectuelle allant avec les possibilités transductives du langage, la profondeur et les complexifications attenantes au pensé, ne peuvent qu'attendre le progrès fait en sémiotique à permettre d'édifier l'algèbre des équations qualitatives.

Pas de mathématique à propos de la logique du quantifiable sans un système de symboles. Il ne peut qu'en être de même pour l'algèbre des qualifications. Perfectionner le moyen idéographique des langues asiatiques permettrait de condenser la pensée à embrasser des relations conceptuelles d'une seul regard, donc plus rapidement qu'à en passer par la phonétique. Dans les langues alphabétisant un ensemble de phonèmes, on retrouve une disposition naturelle à progressivement transformer les langues au cours du temps, en ce qu'elles dérivent vers une économie expressive du type *télégraphique*, bien que le signifié dans la phrase puisse recourir dans sa concaténation sous forme de particules entrant dans la formulation combinée comme sélection substitutive et combinatoire entre éléments terminologiques. Son algèbre est alors contextuelle à pouvoir transcrire ce qui se répète dans les dialogues échangés au quotidien, comme dans ceux d'une spécialité. Mais plus encore dans la conversation courante que dans le discours spécialisé (en lequel on n'est jamais assez précis), l'habitude est d'aller économiquement à l'essentiel en abrégant syntaxe et termes. Il y a conséquemment toujours un effort de compréhension venant de lire entre les lignes à pouvoir imaginer au delà de la textualité de l'écrit, et plus encore pour saisir ce qui est dit. Un exemple, lorsque l'on déclare qu'untel n'est pas grand, c'est un géant; la phrase laisse une signification restant à sous-entendre, des compléments étant absents pour signifier **au sens**

figuratif, qu'untel n'est pas *seulement* grand, c'est *de plus* un géant. S'ajoute encore le fait que les mots des langues naturelles subissent une contamination non orthodoxe des usages, jusqu'à progressivement dériver au cours du temps du sens originel en rapport à l'étymologie, pour ne plus retenir que le sens ressortant des usages. D'où l'utilité d'une algèbre portant sur l'usage des symboles qualitatifs.

La richesse du langage dans les langues naturelles n'en progresse pas moins, car ce qui s'avère positif est que le travail mental portant sur la conceptualisation use autant de déductions, que d'inductions à base de significations mémorisées et d'onomasologies par lesquelles on étudie sur fonds sémiotique la portée des concepts, quand l'imagination repose sur des configurations analogisantes. Notons que l'accord s'effectue alors entre signifiants, pas entre signifiés. On constate (du reste assez souvent de façon cyclique dans les dynamiques sociales évoluant dans une certaine mesure depuis des communautés refermées sur elles-mêmes) que parallèlement à l'appauvrissement stéréotypé du communiqué ayant trait aux relations quotidiennes, il y a une complexification croissante utile aux descriptions littéraires, poétiques, sentimentales de la vie, s'approfondissant dans le discours intellectif savant en différentes spécialisations disciplinaires. L'élévation du niveau des artifices langagiers coïncide ainsi avec l'élévation de la pensée surdéterminant des discontinuités advenant des fluctuations du courant civilisateur. C'est alors qu'à l'ampliation de la pensée prenant son origine outre-mots et qui concerne la phase significativement génératrice qui est psychiquement conscientielle, succède sa transduction langagière prenant pour cible une langue vernaculaire d'échange pouvant fédérer différents niveaux de dénomination en rapport avec la capacité cette fois neurologique de transcrire des traits conceptuels aux fins d'assurer des échanges entre locuteurs. Semblable capacité communicative, en reposant sur l'encéphalisation, peut disparaître un certain temps ou définitivement lors d'accidents neurologiques, ainsi que s'amoindrir avec l'âge. C'est alors que l'on cherche des mots et des noms. Mais si nous n'avons pas connaissance d'eux en amont de leur réminiscence, nous ne pourrions même pas chercher à les évoquer. D'où est le concept clair de deux fonctions corrélées, l'une animique visant l'organisation du conscientielisé dans la psyché et reposant sur la pensée outre-mots, l'autre mentale en tant qu'organisation physico-psychique médiatrice au monde extérieur, à passer par des transductions langagières.

Le champ des acceptions en vue d'un organon sémiotique étant ici voulu bref, l'évocation des implications ci-dessus pose le défi pour la présente époque et les prochaines d'articuler des représentations cohérentes à permettre **un appréhendemement en devenir**. Du normé au standardisé instituant l'acception de l'établi dans son opposition proscriptive de l'anormalité et du non standard, ne doit pas dans son moyen ajouter la négation contredisant la possibilité de progresser. Cela est avancé dans un même sens qu'avec les mathématiques on ne nie pas l'existence des nombres négatifs. Faire de même depuis une logique d'inclusion complémentaire de celle par laquelle on se suffit de penser par tout ou rien, sont les possibilités d'une future avancée dans la rationalité des significations dont on use dans le domaine du qualitativement discursif.

Il peut paraître important de tenir encore, à la suite de la théorie de la communication, élaborée notamment par COUTURAT et PAENO, que la combinatoire ressortant de racines signifiantes soumises aux flexions de sens par le moyen des suffixes et des préfixes, vise la progression en situation des expressions servant la complexification du pensé, à pouvoir incidemment éviter l'augmentation superfétatoire ou contre-économique dans la possibilité de multiplier la mémorisation d'innombrables termes invariables. Reste que force nous est faite au niveau de la rationalisation syntagmatique et terminologique de réduire la dispersion des interprétations, dans le défaut d'atteindre à l'univocité référentielle entre locuteurs. Dans sa théorie compositionnelle du communicable depuis l'interprétation lexicale (*Cf. Latino Sine Flexione*), PAENO précise bien pour contrer une habitude à faire des amalgames (comme par exemple que de la science viendra une amélioration de la moralité), que le principal but visé avec la langue ne concerne aucunement le facteur de paix résultant de l'acceptation des différences d'appréhendemement ressortant de points de vue localisés, puisque ce n'est pas l'universalisation d'une langue qui les résoudra, mais bien de servir la complexification du pensé à partir de la parcimonie des racines en rapport aux signes flexionnels fonctionnellement évidents. Ne pas réduire les potentialités du travail mental qualificateur aux règles syntaxiques et au vocabulaire des dictionnaires est précisément le but d'un organon sémiotique, attendu qu'hors leurs colorations culturelles, les langues naturelles évoluent en restant plus ou moins interchangeable pour ce qui concerne l'expression de la pensée. Dès lors que les langues dites naturelles sont plus ou moins interchangeables en matière d'élocution à base de nominalisme, réduire le nombre de langues vernaculaires depuis par exemple un *BasicEnglish* ne peut avoir vocation qu'à viser un facteur

économique dans le déploiement international des échanges, nullement de viser la réalisation de l'encore potentialisé comme travail intellectuellement qualitatif.

La racine se rapportant à une chose concrétisée médiane entre l'objet ressortant de sa métamorphie propriativement matérielle et son implication qualitativement psychologique, est à permettre des extensions abstractives gravitant en périphérie des techniques psychologiques. C'est l'assise du fonctionnement compositionnel à base de nominalisme. Reste que force nous est faite au niveau de la rationalisation syntagmatique et terminologique de réduire la dispersion interprétative entre locuteurs, à défaut de référés uniques pouvant être objectivés sous forme d'acronymes. Depuis l'analogie montrant que les avancées de la sémiotique sont vis-à-vis des langues à propos du qualifiable ce que les mathématiques représentent vis-à-vis du calcul arithmétique portant sur le quantifiable, l'arithmétique pas plus que les langues naturelles ne sont à remplacer, du fait que la sémiotique ne touche qu'à la vérité du communiqué par leurs moyens. Tout au plus pouvons-nous prévoir la réduction de leur grand nombre, mais cela advient au fur et à mesure que disparaissent les frontières à isoler les communautés entre elles, du simple fait qu'elles s'hybrident naturellement à suivre socialement une même évolution. Tant est que, ainsi que le suggéra Nicolas GRIMALDI dans *L'effervescence du vide*, Babel est sans doute moins à voir dans les différentes langues, que dans les communautés qui ne s'entendent pas entre elles.

Le sens s'affinant à partir de la compréhension du contexte, les termes, et leurs variations permettent, au niveau des phrases, d'échanger des concepts et des représentations. Mais il découle de cette disposition que les significations dépassent le cadre du senti et du ressenti. Conséquemment, la sémiotique a sa propre réalité en rapport à la psyché. Elle est qualificative de viser une fonction au tout, en tant que cette fonction est processuellement irréductible comme moyen en vue d'une fin.

La préoccupation en vue des langues construites connut sa dernière apogée créative entre les années 1900 et 1950, suivie d'une régression devant peut-être encore continuer un certain temps. Pour que verdissent à nouveau des projets adéquats à de futurs besoins, il importe maintenant d'en développer la logique qualificative sous forme de **mathesis sémiologique**. Autre en effet est de mémoriser une dénomination des choses aux fins représentatives et communicatives des idées, même à les expliquer clairement, c'est-à-dire sans opacité allant avec des insuffisances descriptives à

l'aide de syntagmes toujours partiellement signifiants, plus ou moins vides. En vue de cela sont d'abord à ne pas négliger les possibilités de sens et de représentation renvoyant à d'autres cultures.

Abordons même succinctement, pour terminer le présent propos, l'état des connaissances concernant les conditionnements physiologiques du domaine de la pensée. En rapport à l'expérience présente, tout est encore loin d'être clarifié, bien que les progrès réalisés en neuroscience soient époustouflants, et d'autant plus étonnants que nous sortons d'un siècle d'interprétation idéologique réduisant aux réactivités physicochimiques les phénomènes psychiques.

Le cas des autistes savants peut faire apparaître une corrélation entre l'étendue des jonctions synaptiques des neurones et les exploits concernant la mémoire visuelle ou auditive, mais à ne pas tout expliquer. Notamment pour ce qui concerne les nombres, une possibilité quasi extemporanée dans la possibilité de résoudre des calculs compliqués sans même avoir besoin de calculer semble sortir du cadre neurologique. Visualiser mentalement un calcul, mémoriser des livres entiers ou des configurations spatiales complexes depuis des moyens mnémotechniques substitutifs, représente la possibilité d'effets qualifiants pouvant laisser entendre que la fonction neurologique ne peut être concernée que par la transduction entre cerveau et psyché.

Ce qui concerne la transcription psychosomatique du conscientielisé au niveau de la psyché semble bien reposer pour sa communication exocosmique sur le contexte neurologique concernant les progressions biologiques des appareils sensoriels et l'interprétation intellectuelle mémorisable au niveau des fonctions encéphaliques. Le langage lui-même peut apparaître autant une acquisition neurologique de l'encéphale, en ce que bien des aspects de l'aphasie concernent des troubles de la communication, qu'une déficience suivie d'inaptitude à coordonner l'activité psychique à l'organisation somatique. En effet, les données cliniques peuvent faire ressortir l'indépendance des fonctions cérébrales de la conscience des idées formées outre-mots, bien qu'il semble que des pathologies advenant au niveau cérébral perturbent la transcription de la pensée dans le langage, au point que devant le mutisme, un regard inexpressif, on jugeait d'une absence de conscience vigile, préalablement à nombre d'expériences devant prouver qu'il n'en est rien. Du fait des progrès de la médecine, la désintégration des

acquisitions verbales devient restaurable après des accidents vasculaires. Et une fois que l'aphasie a disparu, la personne prouve qu'elle avait conscience, qu'elle pouvait même réfléchir avec logique, mais en deçà des mots, donc à ne pouvoir conséquemment communiquer. Par ailleurs les EMI dévoilent, avec les expériences de décorporation, que le dialogue est possible avec des entités désincarnées, mais seulement au niveau télépathique de la psyché, c'est-à-dire de façon autre que depuis des structures verbales.³⁰ Tandis que les pathologies conduisant à l'aphasie, ou simplement aux dysfonctionnements des structures communicatives selon les régions cervicales endommagées, des expériences de décorporation prouvent que le dialogue est possible avec des entités immatérielles. Également que ce qui réfère à un inconscient collectif durant le temps de vie incarnée, devient un état conscient de la conscience collective au cours d'une EMI. Donc, si dans le mode de vie incarnée les dysfonctionnements neurologiques peuvent concerner des déficiences dans la fonction communicative, voire l'impossibilité de parler, indépendantes de l'écriture (l'aphasique pouvant parler et ne plus savoir écrire, ou réciproquement, les deux moyens de communiquer pouvant également manquer), tandis que dans le mode de vie psychique ou spirituel, des expériences montrent que les moyens de communiquer sont autres, on peut difficilement en rester à l'interprétation physicaliste de la vie.

C'est dès son origine paléontologique que la communication humaine advient de pouvoir nommer arbitrairement choses, animaux et concepts. Cela pour dire que si l'idéation outre mots concerne la psyché (cas des EMI et des décorporations), et s'il découle des cas d'aphasie que les moyens mnémotechniques des langues parlées et écrites peuvent dépendre de l'organisation neurologique, il y a évolution. Mais alors ce peut être à deux titres: l'encéphale comme média adéquat à transmettre par résonance ce qui advient dans la psyché, ou en tant que dépositaire *in situ* de la fonction mémorielle. Il semble que nous puissions répondre de nouveau en rapport à

30. Il paraît important de saisir que de tels constats ressortant de deux phases de la vie. Le concept de conscientialisation advient comme caractéristique primordiale des différentes strates de réalisation s'échelonnant entre exocosme et endocosme. De l'état de conscience endormie dans la matière et le microcosme, il y a progression au macrocosme à viser le statut d'omniscience divine. Notons à ce propos que la genèse biblique confère au verbe du Divin une fonction démiurgiquement ontologique: elle fait exister lumière et ténèbres, ciel et terre.... À ce niveau, la volonté est génératrice, c'est-à-dire sans recours au principe de transformation, et c'est corrélativement que l'on conçoit que le verbe divin ne s'appuie pas sur la fonction communicative. On conçoit alors incidemment que le dialogue entre esprits advienne intuitivement outre mots, en tant qu'il s'effectue dans une strate endocosmique du corporel, dès lors sans besoin d'en passer par des substrats physiquement phénoménologiques.

l'expérience scientifique à ce qui pose ici question. Prenons le cas des hydrocéphales pour lesquels la masse du cerveau est remplacée à 95 % par du liquide. Si certains restent handicapés mentaux, cela peut être dû à une mauvaise transmission psychosomatique, du seul fait que d'autres ont un QI normal par suite d'une instance adaptative arrivant après la naissance, voire un QI exceptionnel: cas d'un universitaire diplômé en mathématiques qui n'avait que la surface interne de la boîte crânienne encore recouverte de cellules cérébrales.

Poursuivons. Les fonctions cérébrales vieillissant, arrive le défaut de mémoire (d'abord celle des noms propres, ensuite celle des noms communs) faisant que l'on recourt, d'une façon semblable avec ce qui advient pour les aphasiques, en remplaçant le pensé outre-mots par ce qui apparaît similaire ou approchant. Mais il est décisif de remarquer qu'en cette disposition, **nous avons inévitablement le souvenir de ce que nous cherchons à évoquer: ce ne sont pas les significations, mais les mots à pouvoir les communiquer qui font défaut.** Après cette étape consécutive du vieillissement des fonctions cérébrales, suit la perte d'expressivité. Cela concerne l'altération de l'aptitude à construire des propositions portant sur des phrases complexes. Il faut en effet dans les phrases complexes conserver en mémoire le précédemment dit à trouver sa raison dans le contexte qui suit. Le lien dans la coordination significative est alors plus limité. On voit encore là que la transduction du mentalisé dans la vie incarnée implique l'interface neurologique dans une fonction communicative de la vie psychique à notre extériorité.

Mais la portée du consciencialisable peut être également faible au niveau des acquisitions biologiques, de coïncider à une sagesse en cours d'élaboration. Dans ce cas, on peut ne pas comprendre ce qui ressort de signifiant dans une lecture, et en conclure qu'il n'y a là rien de significativement probant. C'est le cas pour la compréhension du discours métaphysique nécessitant de fait d'aborder un contenu ressortant de spéculations intellectives et d'entendements, que l'on communique encore au moyen de termes communs avec ceux utilisés à exprimer le domaine des réalités physiques. Pénétrer le domaine des réalités métaphysiques se peut à l'opposé du style si souvent télégraphique utilisé entre locuteurs n'échangeant qu'au niveau des besoins quotidiens d'élocution. De façon générale, c'est ce qui entraîne que pour cause d'insuffisance lexicale appropriée à discourir dans un domaine particulier, le signifiant ne peut être souvent rendu qu'au moyen de périphrases à l'évoquer. À ce niveau de réflexion, la

langue peut même influencer le penseur. Par exemple, ARISTOTE construisit son principe de catégories en mimant ce que permettait sa langue. C'est aussi à faire des écoles philosophiques allemande, anglaise, française, etc. En fait, on peut dire: 1° qu'il y a une osmose mentalement intellectuelle, l'inférence agissant dans les deux sens entre le pensé et des moyens linguistiques; 2° qu'une langue progresse avec un constant retard sur la complexification du pensé, du fait que pour dialoguer sur un sujet novateur, il faut inventer des expressions nouvelles. Et c'est en cela qu'à l'exemple des mathématiques formulant les lois logiques de la quantification, la sémiotique a semblablement en elle la potentialité de former *a priori* ce qui sera à répondre aux complexifications futures du pensé. Reste qu'à faire partie du monde, l'intellection est comme tout du monde: perfectible. Ce qui entend l'erreur de croire en une langue parfaite à l'origine, plus ou moins perdue, autant qu'à une langue finalement perfectionnée, sinon à devoir correspondre adéquatement à un niveau toujours fini (bornable) de complexification du pensable.

Quoique à influencer la portée du pensé, la langue ne produit pas les opérations mentales; elle ne fait que substrater la communication du pensé, en ce que c'est le champ du pensé qui définit l'état du système des représentations. Et alors que le pensé l'est en tant que continuité opérant au sein du pensable, sa fixation instantane dans le langage n'a qu'une fonction conservatoire du communicable. C'est en ce sens que le communiqué peut ressortir comme la spectrographie de la pensée outre-mots. Chercher un mot oublié à exprimer ce que l'on dit ou écrit montre bien, s'il le fallait encore, que l'activité mentale n'est qu'à substantiver la pensée à pouvoir matériellement la communiquer. Exactement comme les calculateurs prodiges opèrent sur des quantités sans en passer par le support d'une transduction arithmétiquement opératoire, allant directement à ne matérialiser que le résultat aux fins de sa communication, la pensée outre-mots est quasi extemporanée. Ce qui rend compte de la rapidité du pensé par certains autismes, et celle des communications directement télépathiques vécues au travers des expériences de mort imminente (EMI). Ce qui est produit au niveau de la psyché, comme ce qui l'est au niveau de l'esprit l'habitant à communiquer son animation à la psyché, entraîne de mêmes conséquences pour la psyché habitant le mental, et par suite le corps. Le mental ne peut que lire l'activité qualificative produite dans la psyché, comme cette dernière ne fait pour les besoins de son animation que lire ce qui est produit au niveau de l'esprit. Le signifiant se pèse alors au niveau du signifié à hauteur de la fonction mentale, pour son interface au

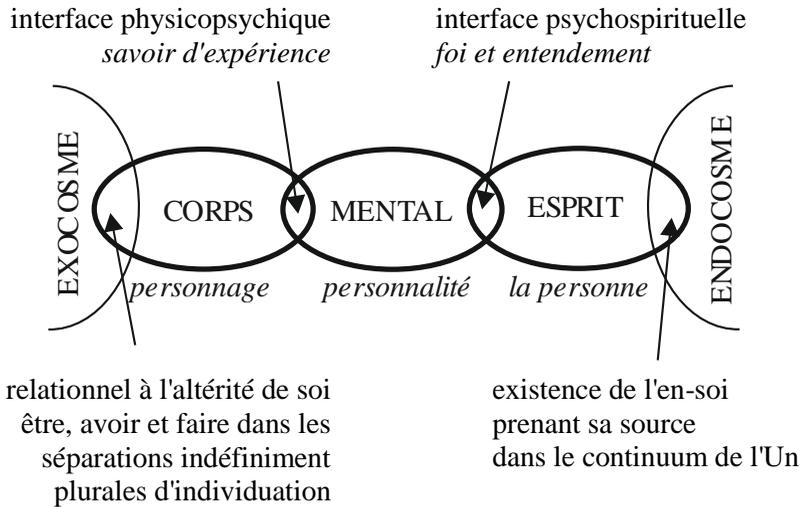
corps à matérialiser la communication: sons pour la parole, ou mouvements musculaires, de façon conjointe à la vue pour l'écrit. C'est consécutivement à pénétrer par la pensée au delà du déjà réalisé que l'on perd de l'efficacité à pouvoir s'exprimer, si les moyens d'expression dans la langue se bornent à pouvoir s'exprimer dans les limites de l'expérimenté. Cela au sens où la réalité actualisée d'une chose ou d'un objet est inséparable de multiples antécédents métamorphiques à les avoir accouchés au monde comme moyens processuels d'atteindre une pleine réalité coïncidant à l'épuisement du potentialisé dans le réalisé. En cette disposition, le fait par le passé implique l'à faire au futur jusqu'à finalisation extensivement locale.

Pour résumer, spécifiquement à en passer par le moyen processuel des substrats, on distingue les fonctions intellectuelles produisant le pensé outre-mots au niveau animique de la psyché, le monologue de concrétisation depuis la fonction mentale, enfin le communicable à tiers à partir de la fonction cérébrale.

Les quasi constats évoqués supra sont à conclure que le projet d'une langue culturelle doit semble-t-il relier efficacement 4 strates du discours: celui du quotidien, cet autre de l'évocation des sentiments dans les relations à notre altérité individuée d'être et d'avoir, le discours savant à propos des états effectués dans l'instance processuelle réalisant la nature et duquel dépend notre qualification à notre environnement exocosmique, enfin le discours portant sur l'entendement passant par des spéculations intellectives et portant sur le potentialisé en rapport à la même instance réalisant la nature, advenant en corrélation d'une surnature complémentaire. Cette dernière strate complémentaiement métaphysique allant avec le domaine des significations émergentes, touche dans son fondement endocosmiquement psychospirituel aux entendements des déterminations de soi.

Si je montre du doigt un objet, mon interlocuteur ignorera en l'absence d'une langue possédée en commun, ce auquel je pense, ou que je souhaite en particulier, parmi une multitude de relations possibles. Dans cette disposition référant à des codomaines gérant la faisabilité réalisatrice, le discours apostériorique à propos des états réalisés du monde, tout comme le discours apriorique induit depuis une métaphysique complémentaire, devraient ensemble tirer profit d'une logique sémiotique des variations de sens opérées à l'aide d'une amélioration cohérente de suffixes et de préfixes. C'est en raison de ce manque qu'entre locuteurs d'une langue, il arrive que

le significativement échangé trouve son code en une autre langue. Les bilingues adaptent les manques dans une langue depuis ce qu'ils ont de plus pertinent à exprimer leur pensée dans l'autre. Ci-dessous le schème de la supraorganisation à pouvoir rendre compte de l'étendue du sémiotisable dans le cadre de la naturelle complexion humaine à son altérité:



Éléments sémiotiques examinés en tant que moyens

Nous avons vu que le cadre de la sémiotique, à pragmatiquement compléter ce qui est évoqué supra, distingue les langues *a posteriori* des langues *a priori*, en ce que ces dernières partent d'un schéma constitutif préalable fondé sur le meilleur que l'on peut retenir à partir des langues naturelles. Tels sont l'espéranto, l'ido, et l'Interlingua qui représenta l'essai du mathématicien PEANO d'un latin sans flexion, ainsi que probablement des langues plus anciennes comme le sanscrit et l'aymara.

En tant que le langage est le moyen d'exprimer des idées, l'idée émerge au niveau mental pour s'accorder aux concepts déjà représentatifs depuis le pensé à hauteur animique de la psyché (c'est l'instance intellectuellement processuelle de la pensée outre-mots), avant de subir une transduction neurologique l'articulant dans le langage qui peut être gestuel (pour sourds et muets), articulé dans le vocalisé, ou vu (signes hiéroglyphiques, alphabétiques et syllabiques). Mais il peut être encore sifflé comme dans le langage des dauphins et celui de la communication entre certains bergers de haute montagne, ou sans inconvénient exprimé depuis des notes de musique, des odeurs ou des couleurs servant à symboliser alphabet, mots, ou phrases. Cela vient de ce que la communication des idées peut en théorie recourir à n'importe lequel des organes physiologiquement sensibles que possèdent en commun les locuteurs. Le sourd et muet pense en assortissant des signes gestuels, tout comme les locuteurs doués de l'ouïe et de la parole concrétisent leurs pensées à passer par le moyen de signes phonétiques. Cependant que l'idée peut encore être *peinte* dans les différents signes visuels supportant conventionnellement du sens comme en chinois. On constate de fait une correspondance entre l'appareillage sensoriel et le langage exprimant la pensée, en sorte que le moyen retenu n'apparaît qu'indirectement déterminatif de la complexité du niveau des idées. Surtout lorsque son instruction commence dès la petite enfance, on sait que la langue des signes à l'usage des sourds et des muets atteint un degré de

sophistication comparable aux langues écrites et parlées, même dans les communications de significations abstraites, scientifiques et techniques. On peut donc aisément imaginer un langage mnémotechnique passant par les notes de musique ou les couleurs. Précisément, certains calculateurs prodiges disent qu'ils ne voient pas mentalement se succéder des chiffres dans les opérations du calcul menant au résultat, mais des couleurs défilant comme support logique, ou dans l'harmonie, au sens faisant qu'un musicien ne mémorise pas les notes écrites dans une partition musicale, mais ce qui en ressort comme expression mélodique. Dès lors, si les moyens retenus sont indépendants de l'idéation, c'est indirectement qu'ils peuvent agir dans le domaine du pensé.

Un cas est en cela flagrant: dans les langages asiatiques, les signes réfèrent d'abord à des concepts, avant de faire référence à des choses, quand dans les langues occidentales, c'est plutôt l'inverse, les mots désignant d'abord des choses, avant de pouvoir évoquer des concepts. Chinois et japonais vocalisant différemment les idéogrammes qu'ils ont significativement en commun. C'est de même qu'en de nombreuses langues, un même système numérique en écriture prend de multiples variantes phonétiques, attendu que dans l'isolation des communautés, tout comme pour chaque individu, une population communique verbalement au cours des époques, avant de lire et d'écrire, en sorte que le savoir collectif fut d'abord mémorisé d'une transmission orale, avant de pouvoir être fixé par l'écriture. C'est de même que la pansophie psychospirituelle représente certainement la prochaine étape vers plus de maturité humaine, de surdéterminer le fait que le savoir spéculatif et la sagesse émergent tout d'abord dans l'isolation individuelle du reconnu à propos des choses de l'expérience.

Concernant la logique sémiotique dans une langue, l'idée de DESCARTES, tout comme celle de BACON, part du fait qu'il pourrait ne pas être nécessaire de mémoriser l'ensemble des concepts découlant de la dérivation des sens possibles, en ne mémorisant que les seules racines, à l'exemple de ce qu'il n'est utile que de mémoriser les seuls chiffres pour savoir compter, et non tous les nombres en usage. Si une classification des idées dérivait d'une arborescence significativement logique des concepts exprimés par le moyen des mots susceptibles d'expansions radiculaires (en sorte qu'il suffirait d'ajouter à ceux-ci des signes pour aborder de nouveaux concepts dans la catégorie), la mémorisation du communicable serait facilitée. La chose a été individuellement tentée un certain nombre de fois sans succès.

Dans une économie de l'idée au pensé à permettre de dire ou d'écrire le maximum du significativement communiqué par unité de temps, le choix dans les éléments du langage reposerait sur les statistiques des mots les plus usuels et les plus généraux à devoir être les plus courts. Cela existe déjà pour les formules chimiques. Dans son principe, ce serait dire et écrire Cl_2O en lieu et place du monoxyde de dichlore, ou ClO_2 pour dioxyde de chlore. C'est là l'appréhension des encyclopédistes. Dans le système accordant une modification de sens à chaque lettre en fonction de sa position dans le mot, si *ava* désigne la grammaire, *ave* pourra désigner une lettre, *alve* une voyelle, *adve* une consonne, etc. Notons que comme pour les chiffres, les formules chimiques sont quasiment identiques dans toutes les langues et que la classification de LINNÉ pour les plantes et les animaux —assez fastidieuse à retenir—, peut semblablement s'abréger sur le modèle des formules chimiques, tel que l'accord soit conservé entre signes et compositions. Mais comme nous le verrons, cette économie allant avec la rationalisation des moyens langagiers, diffère encore de ce que l'on attend d'une algèbre à rendre compte des équations qualitatives.

En pratique, la possibilité terminologique répond au calcul combinatoire des permutations possibles entre n éléments phonétiques ou graphiques. Pour un alphabet de 36 lettres, évoqué dans le Livre d'Urantia à correspondre aux besoins d'une civilisation extraterrestre, on a $3,70 \times 10^{41}$ permutations théoriquement possibles applicable à la diversification syllabaire, cependant qu'un alphabet de 20 lettres permutable ($2,4 \times 10^{18}$ permutations théoriquement possibles) couvre déjà les besoins potentiels de l'humanité, sans doute pour encore bien des âges. Réduire la redondance descriptive nécessaire pour cause d'absence de terminologie adéquate, ainsi que réduire équivoques et ambiguïtés, s'avère le plus important afin de progressivement diminuer la génération de fausses idées, ou de communiquer des idées justes à partir d'expressions erronées. C'est en continuité aux possibilités alphabétiques du communicable, que l'étendue de la rationalité découlant de la logique sémiotique, définit les besoins particuliers à chaque époque, en même temps qu'elle affère à une diététique intellectuelle concernant les interprétations scientifiques à propos de la nature, autant que dans la sagesse philosophique d'agir à son altérité, et les interprétations à propos d'une surnature naturante complémentaire de notre nature naturée naturante à induire la spiritualité de notre niveau de croyance religieuse.

Les langues usent de dispositions vocaliques naturelles quasi arbitraires dans leur office à convenir aux besoins communautaires locaux. À Bologne,

au Moyen Âge, on ne se comprenait même pas d'un quartier à l'autre de la cité. Par compensation, l'entraide internationale grandira de partager des motivations, certes, mais aussi une communication concrétisant l'exprimable depuis un langage commun. Ce qui a déjà commencé pour les nombres, les formules chimiques et la classification des espèces par LINNÉ. Plus s'accroît la dimension des échanges sociaux en rapport aux complexifications civilisatrices, plus le nombre de langues nées à satisfaire des besoins localisés diminue dans les usages. Aussi, encore une fois, c'est à viser ici ce qui passe en cohérence sémiotique dans une langue de culture construite *a priori*, donc langue indépendante du Babel provenant de l'isolation des communautés refermées sur elles-mêmes.

LES SORTES DE LANGAGES

Nous avons vu que toutes les langues sont des artifices, puisque si les langues construites reposent sur une base volontairement élaborée par des spécialistes, les langues naturelles naissent et évoluent en tant qu'adaptations diffuses des usagers eux-mêmes à leurs besoins. Autrement dit, si la construction des langues dites naturelles se fait au cours des siècles par petites touches adaptatrices successives, les langues construites suivent la logique et les besoins spécifiques à l'époque de leur création. Par exemple en français on écrivait encore au 16^e siècle non seulement *science*, mais aussi *scavoir*, avec la conjugaison qui s'ensuivait (*il scait*), d'avoir hérité du latin *scientia*. La simplification étant advenue au 18^e siècle d'orthographier *savoir* et *il sait*, la question reste de probabiliser le moment où nous en viendrons éventuellement écrire *sience*.

Parmi les langues artificiellement construites, distinguées des langues évoluant naturellement dans l'isolation des cultures, nous pouvons encore discriminer entre les langues à vocation internationale d'échange (espéranto, ido...), et celles qui sont dénommées philosophiques de viser le perfectionnement dans les moyens d'expression d'une pensée d'avant-garde. En effet, la plupart des langues artificielles connues ont pour but l'interlinguistique, c'est-à-dire que ce qui est recherché par leurs concepteurs concerne les avantages attendus de leur substitution aux langues nationales. Seulement de rares initiatives individuelles sans suite visèrent un langage spécialisé (philosophie, métaphysique...). Le travail correspondant était trop important pour une seule personne. Et dans le contexte postmoderne qui est le nôtre, cette tâche ne peut plus être l'affaire

d'une seule personne. Il faut pour la mener à bien qu'elle intéresse une conjonction de spécialistes travaillant en équipe: linguistes, sémanticiens, informaticiens, ainsi que les spécialistes susceptibles de faire progresser le domaine rationnellement visé avec la sémiotique.

Une somme assez considérable de travaux fut réalisée au cours des derniers siècles pour l'élaboration de langues construites pouvant servir de langue culturelle.³¹ Ces travaux sont quasi ignorés du public qui ne peut s'en faire une idée généralement qu'à évoquer l'espéranto. Mais alors que le commerce et les échanges internationaux se sont considérablement développés, bien peu se trouvent effectivement à pratiquer une langue construite dans les échanges internationaux, sans doute principalement au fait qu'une telle langue est vierge de fondement culturel.

DIFFICULTÉS DE LA GÉNÉRALISATION D'UNE SECONDE LANGUE

En raison de ce que l'apprentissage d'une seconde langue advient en pratique souvent lorsque l'oreille est déjà formée à la phonétique de la langue maternelle, des difficultés phonologiques apparaissent avec certaines langues. Nous sommes évidemment inégaux dans l'apprentissage d'une seconde langue, et il est admirable que certaines personnes parlent 3, voire 5 langues, avec quelques fois une aisance dans l'élocution meilleure que bien des personnes qui n'en pratiquent qu'une.

Plus de la moitié de l'humanité utilise un alphabet latin plus ou moins complété, notamment au moyen de signes diacritiques. Les langues n'ont pas une égale facilité d'apprentissage. Les plus faciles sont l'espagnol, l'italien et le portugais. Ensuite viennent l'anglais, le turc et le français. Comme troisième niveau de difficulté d'apprentissage, on convient de l'allemand, du grec et de l'hindi. Le niveau présentant le maximum de difficulté accueille les langues arabes, chinoises coréennes, japonaises.

NOMBRE DE LOCUTEURS ET RICHESSE LEXICALE

Si l'espagnol est proche d'être le plus parlé, l'anglais est actuellement prépondérant en raison de ses antécédents historiques, ainsi qu'une masse beaucoup plus importante de documents qui sont écrits en anglais. On

31. Voir notamment de L. COUTURAT, O. JESPERSEN, R. LORENZ, W. OSTWALD et L. PFAUNDLER *La langue internationale et la science*, Delagrave, 1909.

notera également que plus le nombre de locuteurs croît pour une langue et plus elle s'enrichit en moyens d'expression, tandis qu'à travers le monde décroît proportionnellement jusqu'à extinction le nombre des langues mineures. C'est à pouvoir ériger en loi qu'une langue de diffusion planétaire a plus de contenance que celles qui ne sont que nationales, quand les possibilités d'une langue nationale sont supérieures à celles qui ne sont que régionales. À terme, c'est aussi la possibilité prospective de prévoir qu'une langue de diffusion planétaire a de moindres possibilités d'expression qu'une langue étendue à un système de planètes communicantes au sein d'une civilisation galactique.

La proportionnalité de la richesse des possibilités linguistiques en fonction du nombre de penseurs à communiquer entre eux vient de ce qu'une langue découpe la réalité pour correspondance aux préoccupations de ses locuteurs. Une conséquence s'impose donc d'elle-même: l'étendue et le contenu d'une langue locale ne cerne que le vécu mis en commun. De sorte que les Inuits, pour être plus concernés par les différentes propriétés de la neige qu'on peut l'être sous les tropiques, ou les régions tempérées, se qualifient d'autant mieux dans leurs relations à celle-ci depuis un plus grand nombre de discriminants lexicaux impliquant le rapport à la neige. Pour conséquence, un énoncé sur la neige dans un langage utilisé par les Inuits sera d'autant plus signifiant. De même, dans le plus ancien dictionnaire de langue chinoise, c'est une centaine de termes qui discriminent différentes nuances dans les relations sociales, qui n'ont aucune correspondance dans les langues européennes. Nous pouvons en tirer les mêmes conclusions, à savoir, qu'un discours sur des rapports sociaux sera potentiellement plus signifiant en chinois, qu'en aucune autre des langues européennes. Ni le russe, ni l'anglais ne distinguent la rivière du fleuve, ce qui fait qu'on s'en tient dans ces langues à la notion d'eau courante. En français on ne distingue pas le temps qui s'écoule (*time*) du temps qu'il fait (*weather*). L'anglais est de plus riche de trois présents: *I play, I am playing, I do play*. Dans *L'été grec*, Jacques LACARRIÈRE remarque que si nous usons en français, pour désigner le lever du jour, de termes et expressions que sont l'aube, l'aurore, le point du jour, le grec moderne comporte 16 termes différents. Bien entendu, semblable dénotation synonymique peut manquer de discrimination signifiante qu'au niveau d'une pensée simplifiée, que l'on retrouve le plus souvent à suffire aux besoins de la conversation courante. Autre exemple donné par l'auteur à propos de la richesse langagière à pouvoir nuancer la profondeur du signifié. Une vingtaine de termes sont en grec dérivés de *skotos*, signifiant ténèbre ou désignant l'obscurité, pour

évoquer des états différents susceptibles de nuancer significativement des étapes allant du sombre à l'obscurité. Cela vient bien évidemment des possibilités du grec à pouvoir former des termes dérivés de radicaux allant avec la richesse des suffixes et des préfixes.

Pour résumer, une langue planétaire, afin qu'elle soit plus riche en moyens d'expression communautaire que les langues nationales, doit comprendre dans son moyen pas moins que ce qui mobilise les différentes communautés humaines d'une même époque. Cette langue de culture mondiale, pour être acquise en seconde langue, en premier temps et avec le plus de facilité, devrait au mieux ressortir d'un travail concerté des sémanticiens du monde entier. Elle n'en continuera pas moins d'évoluer au cours des siècles comme toute langue vivante, en fonction des besoins. Ce qu'il importe est donc d'en distinguer l'usage par rapport et en corrélation de l'avancée d'un organon sémiotique devant anticiper, comme instrument qualitativement rigoureux, l'avancée des réflexions purement spéculatives, à l'exemple des mathématiques qui ont cet indispensable rôle vis-à-vis des quantifications dans les sciences expérimentales.

ORGANON SÉMIOTIQUE À L'USAGE DE L'AVANCÉE DES CONNAISSANCES

Le projet d'un organon sémiotique relève tout à la fois d'une expérience *a posteriori*, mais à ne pas se couper d'une possibilité apriorique, au sens où ce sont des notions connues à propos des choses, des événements, relations et concepts qui participent du projet d'organiser ce qui répond aux règles de structuration de la systémique. Depuis ces règles, on décompose le complexe en des parties formant sous-ensembles. C'est à l'exemple de la complexification des réalités émergeant par strates du microcosme au macrocosme. En sorte que l'entreprise se doit de mobiliser la coordination d'un certain nombre de spécialistes: scientifiques, philosophes et religieux, systémistes, linguistes et sémioticiens, en vue de la systémation susceptible de recouvrir l'ensemble du sémiotisable. C'est à pouvoir optimiser depuis un nombre limité de signes ordonnés une communication représentative des conceptions, raccordée à la potentialisation d'indéfinition en extension des concepts déjà connus. De même que le système décimal couvre la possibilité de continuellement ajouter au dernier grand nombre, que le système de notation des chimistes permet la formulation de toutes possibilités moléculaires, un système de préfixes et de désinences, soumis à l'alphabet de base phonologique, devrait dans sa structuration terminologique

répondre à la notion la plus générale du qualifiable, jusqu'à lever toute ambiguïté sémiotique dans la dérivation progressive de sens voisins. Dérivations recouvrant donc au moyen d'une composition de particules annexes, la présomption de décliner par ce moyen l'exhaustion des cas logiques. De sorte que le dernier terme explicitement acquis à se substituer aux possibilités implicites d'en évoquer le sens au moyen de périphrases, puisse aisément se soumettre au système de particules annexes pour dériver sa place par disjonction dichotomique dans la binarisation des sens, **en accord avec les cas de la logique sémiotique**, devant répondre quant à elle aux règles d'une algèbre des équations qualitatives auxquelles ne manqueront pas de s'intéresser une prochaine génération.

On peut classifier par disjonction binarisée le lexique, en sorte qu'à chaque paire d'hyponymes corresponde un unique hyperonyme, quand chaque hyponymie résultante sert elle-même d'hyperonymie pour ce qui vient significativement à sa suite. Autrement dit, il peut y avoir pour les attributions un ordre semblable à ce qui est produit dans la classification du vivant et du minéral, à établir des ramifications taxinomiques.³² C'est notamment à suivre George DALGARNO (1626-1687) connu pour son essai de classification méthodique des idées en vue de la promulgation d'une langue philosophique.³³ Notons que semblable disposition s'apparente à la suite hiérarchique des nombres, dès lors qu'on y différencie les cardinaux des ordinaux.

C'est comme moyen de sémiotisation d'un organon sémiotique que la phonologie du langage littéraire peut être développée en conciliation, avec une priorité à la simplicité d'élocution venant de reprendre le remarquable travail fait pour l'espéranto et quelque peu complété dans l'ido. La langue maternelle est généralement ressentie pour raison sentimentale comme la plus belle, cependant qu'un interlinguisme rationalisé, comme l'est l'espéranto ou l'ido, reste d'initiation bien plus aisée et d'usage plus flexible de pouvoir former des mots immédiatement compréhensibles. Ces langues dites *a priori*, composent avec la logique le meilleurs des langues européennes. Comme tel, elles restent améliorables, même si les espérantismes veulent que l'espéranto soit une langue figée, en partie comme hommage à son créateur. Mais toutes les langues vivantes s'adaptent aux besoins de l'évolution des sociétés. Aujourd'hui, le portugais parlé au Portugal et celui

32. On trouvera quelques exemples d'organisation ramifiée à comprendre le principe de dérivation des sens dans *Science métaphysique et codomaines*, Cahier 2, SEMA.

33. Cf. <http://interlanguages.net>.

qui l'est au Brésil diffèrent tant qu'il faut souvent deux traductions. Il est évident qu'une langue *artificielle* comme l'espéranto changerait de même si elle était parlée par une nation. Si elle l'était dans le cadre d'un gouvernement mondial advenant d'une culture unifiée depuis le réseau Internet, la télévision et des médias partagés, l'évolution de la langue se produirait encore en rapport avec la succession des générations. Il subsisterait de toute manière des langues traditionnelles pour répondre au sentiment marquant les besoins de différenciation communautaire. En témoignent des journaux paraissant aux États-Unis en anglais, bien sûr, mais également en espagnol, en chinois et même en hébreu. Babel, bien que diminuant progressivement, subsistera avec les avantages et les inconvénients des discriminations communautaires. Ce que l'on entend sous le terme de langue de culture concerne d'autres motivations à ne pas nécessairement viser une seule langue.

Par ailleurs, on l'a vu à propos du concept d'infinité, tant la langue des mathématiques que celle de la logique des significations ne peuvent s'émanciper de croyance. Elles sont principalement représentatives de ce qui est hors de portée de l'expérience concernant l'avenir. Des croyances sont conséquemment à influencer les idées exprimables depuis des définitions et leurs formulations. Que la croyance précède l'expérience, cela semble inhérent au fait que la volition participe de la fonction intellectuelle, comme de son revers, la fonction qualificative. Et comme tel, le principe de croyance, que l'on peut distinguer des systèmes de croyances, doit être tenu comme ayant une incidence positive. L'aspect contradictoire vient lorsque des croyances conjointes d'interprétations partielles à propos de la réalité servent à dogmatiser un savoir particulier, puisque son résultat cesse d'advenir comme inévitable fonction relationnelle de continuité du présent au futur, pour apparaître, en tant que système de croyances et non plus son principe. Nous avons assisté à la doctrine de la purification du raisonnement mathématique par un courant de mathématiciens travaillant à fonder la quantification sur elle-même, en tentant d'en vider la substance disciplinaire des richesses sémantiques allant avec le signifié. *Qui dit mathématique dit démonstration; certains doutent même qu'il se trouve, en dehors des mathématiques, des démonstrations au sens précis et rigoureux que ce mot a reçu des grecs et qu'on entend lui donner ici.* Ainsi commence la série des *Éléments de mathématique* du cercle de mathématiciens qui écrivirent sous le nom de BOURBAKI. En tant qu'ils se considèrent inévitablement mus par de bonnes intentions, et que leurs *Éléments de mathématique* sont hautement instructifs, ceux-ci œuvrent bien entendu dans la lignée des réductionnistes, jusqu'à étendre leur propre fonction

spécifique à pouvoir remplacer l'ensemble des besoins organiques propres aux acquisitions du savoir. Les développements institutionnels étant cycliques à l'exemple des vies individuées, un temps de corruption après son développement disciplinaire viendra probablement de même d'isoler la sémiotique de tout autre contexte en propageant la bonne nouvelle: hors l'intellection par celle-ci, point de salut! Ce sera alors un temps revenir à la seule logique d'exclusion. Mais cette corruption sera encore processuellement normale à permettre un renouveau de la pensée occupée de réaliser continûment au cours des siècles l'encore potentialisé en réalisation.

De façon processuellement saine, l'ordre duquel ressort la compréhension des lois de la nature, ainsi que l'organisation sous-jacente à l'organisme du Cosmos, impliquent des codomaines fonctionnels rendant compte toujours mieux de la faisabilité d'une instance de réalisation cosmique ne pouvant pas advenir de rien et sans raison, tant en moyens processuels qu'en un donné existentiel préalable.

Tout comme les formules mathématiques sont prises en charge en langage machine, la formulation du qualifiable en vue du traitement informatisé des résultats qualitatifs devant véhiculer des significations en ordonnant du sens devrait se faire de même. On entend là une possibilité d'appliquer algébriquement les équations sémiotiques rendant compte du système attributif des significations à pouvoir exprimer le pensable, en sorte que le résultat s'applique à toute potentialité du signifiable comme pour l'algèbre traitant des nombres dans une possibilité d'indéfinitement quantifier. Il s'agit ici d'autre chose que ce auquel on se heurte en informatique pour la transduction informatisée des langues naturelles, en ce qu'elles possèdent toutes plus ou moins des exceptions grammaticales, des conventions linguistiques illogiques, ainsi que des nuancements de la pensée adhérant aux contextes culturels si difficiles à instrumentaliser.

L'ambition du langage n'en reste pas moins au travers les siècles de produire le logos qui traduirait adéquatement le consciencialisé dans la communication. Une isomorphie entre le *logos* et l'*ôñ* (l'étant et ce qui est de son fait) reste seulement un espoir depuis les présocratiques. C'est l'idéal à soutenir l'amélioration de ce qui constamment manque entre locuteurs, attendu que la chose, l'être et leurs faits interactifs dans les trois domaines que représentent l'objectif, le subjectif et le suggestif, ne peuvent que tendre

relativement vers cet aboutissement qualitativement absolu, au même titre que le quantitativement fini ne peut que tendre indéfiniment vers l'infini.

Les grands penseurs qui tentèrent d'élaborer une langue dite philosophique (LEIBNIZ, KANT...). Le firent par l'intermédiaire des signes comme moyen de la communication écrite entre locuteurs. Quel que puisse être le perfectionnement d'une langue, elle ne peut qu'évoluer en rapport à l'évolution des locuteurs. Autres serait une langue de culture impliquant les lois de la sémiotique. Avec WITTGENSTEIN, une théorie générale du langage est déjà possible d'aspecter des apostériorités à sa continuité apriorique, venant de relier l'analyse à la synthèse depuis une réflexion s'élaborant à propos du monde, jusqu'à pouvoir surdéterminer des considérations empiriques spécifiques des langues naturelles, et **jusqu'à s'affranchir des limites de l'expérience**.³⁴ Une telle théorisation vise déjà l'organon sémiotique des signifiants.

Comme moyen de faisabilité, il est possible d'user à l'obtention de ce résultat, de la doctrine néopositiviste du vérificationnisme des sens dans le signifié. Mais à la condition de dépasser le propositionnel de cette école réduisant son objet au domaine d'une objectivation en rapport au seul contenu exocosmique, cela en vue d'en compléter la démarche dans une applicabilité endoceptive pour le domaine des valeurs et mésoceptive pour ce qui est du domaine des significations. Une disposition allant dans le sens considérant comme insuffisant le domaine d'appréhension objectif de la seule manifestation phénoménique à l'exocosme. Comment en effet vérifier une vérité valorielle depuis semblable restriction? Dire qu'il pleut est objectivement vérifiable, mais déclarer que cette pluie est bonne ne peut se vérifier que relativement à des intentions et des déterminations dont le domaine de réalisation (l'état du réalisé comme les potentialités en réalisations spécifiques) est étranger au réel objectif qui ne peut se fonder que sur des états de réalisation. Idem pour les réalités psychiquement mésocosmiques qui sont source d'activités qualificatives distinctes des réactions physiquement propriatives, autant que des proactions valorielles. Comme moyens contemporainement offerts aux chercheurs, l'élaboration d'un organon sémiotique peut passer par une langue pour la description des lois sémiotiques, mais ne s'y réduit pas. Tout comme pour les mathématiques, le langage qualificateur depuis la sémiotique vient de ne

34. Selon la proposition 2223 du *Tractacus*, il faut pour cela constamment comparer l'*image* mentale, à l'expérience de la réalité qu'elle est censée représenter à la conscience.

pouvoir s'émanciper, à en produire le contenu spécifiquement particulier, des procédures descriptives de son moyen.

ALGÈBRE DES CONCEPTS

Le pianiste ne joue pas à devoir se remémorer la suite des notes. Elles sont nécessaires au niveau du déchiffrement d'une partition musicale. C'est par suite qu'il peut jouer des heures à ne se remémorer que la seule mélodie préalablement matérialisée sous forme de partition. Lorsque Daniel TAMMET récita sans aucune erreur le nombre π jusqu'à la 22514^e décimales, ce qui nécessita 4 heures, de même ce n'était pas à se remémorer chacun des chiffres, mais la *mélodie* résultant de l'ensemble, depuis sa faculté de voir une succession de formes et de couleurs en rapport aux chiffres. Dans son principe, c'est encore en rapport à une moindre capacité que nous pouvons aisément mémoriser un poème dans la langue que nous pratiquons, attendu qu'alors nous ne mémorisons que la succession des mots dans leur rapport significatif, quand nous serions dans l'embarras de faire de même en une langue qui nous est étrangère, du fait qu'il nous faudrait alors mémoriser dans l'ordre les seuls signes alphabétiques.

La notion d'algèbre des concepts se pose dans l'idée de pouvoir opérer dans le même principe. DESCARTES l'entrevit lorsque dans ses échanges de courrier avec MERSENNE, il évoquait que l'ordre des concepts devrait les enchaînés les uns aux autres, à la façon des nombres. Il suffirait d'en retenir la clé, comme il suffit d'apprendre la numération décimale, pour composer n'importe quelle suite nombrée sans avoir à la mémoriser par avance. L'aymara s'en approche mieux que les langues *a posteriori* au sens qu'un nombre réduit de racines peuvent recevoir un nombre considérable de formulations à base de particules en modifiant le sens, un peu comme les formules chimiques. Autrement dit, à remplacer des idées sous-jacentes à l'exprimé, ce sont les racines signifiantes passe-partout qui reçoivent des particules encodant des signifiants complexes en ressortant. C'est alors que la langue devient vraiment source de création des idées, car leur transduction dans la langue n'est pas arrêtée de ne pas dépasser le cadre du lexique. Ce qui est visé au travers de toutes les particules modificatrices de sens concerne leur applicabilité logiquement qualifiante aux mots usuels. On aborde de fait par ce moyen la syntactique au travers de la syntaxe.

E. SIMON, en rapport à l'exercice de son métier, s'exprima lucidement fin du 19^e siècle sur l'imprudence de tout réduire au physiquement

quantifiable. Il est bon de rappeler ici qu'au niveau de sa compréhension d'un besoin en langages formels à rendre compte de la chimie, c'est à devoir généraliser le besoin de langages spécifique à pouvoir révéler les patterns gouvernant certains des domaines particuliers de la nature, un langage convenant à une discipline particulière n'étant pas nécessairement approprié à la compréhension des phénomènes spécifiques d'autres domaines.

Cela est évoqué par E. SIMON, en ce que les si puissants outils de calcul servant la physique, par exemple dans l'utilisation qu'en fit MAXWELL, contribuent peu à la chimie, domaine pour lequel il fallut développer son propre langage en rapport à l'énorme variation combinatoire des composés se formant par assemblage systémisé des substrats. Ce langage sert l'interprétation des interactions pouvant n'être pas additives entre molécules complexes. À la base des règles d'inférence systémique rendant compte des combinaisons complexificatrices surdéterminant des inférences physiques polarisatrices, attractives, inertielles, etc., ces inférences-là ne se posent pas comme objet de la chimie, n'en représentant que le moyen de la réalisation physicochimique comme strate complexifiante du physiquement substraté en elle. Et c'est alors de façon identique qu'en rapport à la biologie advenant comme strate systémique surdéterminant les réalités sous-jacentes, on ne peut pas plus rendre compte de la vie à en rester aux connaissances des lois physicochimiques. S'agissant d'un constat, il faut un cadre à ce dispositif.

Relativement au sémiotisable, ce cadre est peut-être dans le théorème Löwenheim-Skolem par lequel : 1° on combine la possibilité d'une indéfinité de symboles représentatifs des variables individuantes conjointement à une indéfinité de noms potentiellement identificateurs (c'est associer l'incommensurabilité métamorphiquement individuatrice, à la possibilité attributive concomitante d'une quasi indéfinité d'opérations proprioqualivalorielles); 2° faire que les groupes ou classes de propositions apparaissent de même indéfinis, tant en direction complexificatoire, qu'infinitésimalement simplificatrices des prédicats à pouvoir couvrir le champ du raisonnement, **quand le raisonnement reste par principe à tout moment limité dans son embrassement.**

C'est à partir d'une somme de propositions limitées, que l'on peut toujours librement mettre en rapport plusieurs d'entre elles. Sans cette condition de limitation au présent continuellement reconduit, il faudrait renoncer à tenir que si *A* est une proposition tel que *non-A* contienne de façon encore indéterminée une quelconque autre proposition également

particulière, c'est que le maniement tant qualificateur que quantificateur est libre **en rapport à l'examen des cas particuliers**.

C'est en rapport à cette disposition d'incomplétude des buts particuliers concernant des faits d'être, d'avoir et de faire, que l'on peut incidemment appliquer circonstanciellement des conditions prescriptives dans une interprétation véridictive ou authenticatrice en rapport à chaque examen. Ce moyen qui définit la validité des propositions particulières réfère incidemment à l'inexhaustion des possibilités applicatives formulables en tant que métamathèmes de cohérence. Regardons les cas d'incidence dans les échanges entre mouvements centripètes et centrifuges, en rapport à la composition logique des particules modificatrices de sens: donner, recevoir, prendre, être pris, cela qui transite étant pris, reçu, donné, qui donne ou prend, peut l'être volontairement, par obéissance ou obédience, ou bien passivement, etc.

Cependant qu'étant conséquemment à correspondre à des intentions, le processus n'est jamais indemne de raisons doctrinales sous-jacentes, voire dogmatiques. C'est alors le refus d'une constante nécessité pour progresser de remettre en jugement le préalablement jugé depuis des circonstances particulières. Lorsque l'on se trouve confronté à de nouveaux événements étant satellisé autour d'une doctrine, on ne retient dès lors que ce qui peut renforcer les options prises en raison de buts particuliers librement arrêtés, mais considérés comme étant définitivement jugés, jusqu'à exclure ou ignorer d'autres choix parmi lesquels sont des meilleurs.

Présentement nous sommes science à satelliser le savoir à ne pouvoir croître qu'en rapport aux œillères spécifiques du monisme physicaliste. Oublier que les langages formels sont des moyens de communication spécifiques, conduit à des erreurs interprétatives, comme celle d'expliquer que la conscience du sujet JE est l'un des produits physicochimiques des neurones, au même titre que la chimie n'est que le produit de la physique. Cela est dit en ce que les trois domaines irréductibles de la faisabilité du monde en rapport au principe de transformation, peuvent potentiellement donner lieu à une quasi indéfinie de proportions desquelles peuvent résulter des formations substratives mixtes physicopsychospirituelles, et que c'est en rapport —bien que nous en sommes encore officiellement à enseigner que les lois de la nature sont immuables—, qu'étant processuelles, ces lois de la nature ne peuvent que varier en raison de l'épuisement du potentialisé dans le réalisé.

Conclusion, la combinaison rationnelle susceptible de ressortir des connexions logiques entre les significations peut répondre aux besoins intellectuellement inventifs de trouver des concepts plus puissants que ceux que permettent les langues naturelles. Comme tel, il s'agit d'un instrument de la pensée augmentant la capacité de la réflexion, tandis qu'à terme, certainement, son application logicielle à l'informatique pourra multiplier les possibilités de se qualifier par le raisonnement.

De la même façon que l'algèbre spécifique du quantifiable ne s'occupe pas des nombres qui peuvent être introduits en place des signes avant résolution des équations, il n'est pas nécessaire de connaître les signifiants qui peuvent être substitués aux signes d'une algèbre qualitative. Ce dont on traite est de la rationalité dans l'application du jeu de particules étendues modificatrices de sens. Il s'agit de l'application logique des prédicats dans le respect des aléthiques comme sont le possible et l'impossible représentant des conditions relatives en rapport à des inconditionnels d'absoluité, et du bornable en rapport à l'imbornable. De pouvoir traiter de quelque chose entre rien et l'*in extenso*, chacune de ces aléthiques peut être symbolisée sous forme de signes adéquats à en permettre la logique applicative échappant aux paradoxes venant de relier des conditions contradictoires au même mot-racine, à pouvoir déboucher sur la syntaxe. Les logiques de Boole et celle du Yi King, le traité chinois des mutations et des changements (en allant peut-être au delà des implications oraculaires) sont à exploiter. LEIBNIZ avait déjà converti, avant l'avènement de l'informatique, les 64 signes du Yi King en vue d'une algèbre **des vérités de raison** (c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, et tout n'est pas réductible à la phénoménologie), alors que les langues sont d'abord formées à pouvoir exprimer **des vérités de fait** (c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre, la vérité se limitant à l'expérience en rapport au perçu). L'algèbre à décider des effets logiquement collatéraux permet d'édifier une syntaxe dénuée de sémantique, mais à pouvoir s'appliquer aux signifiés dans la langue.

Pour faciliter la lecture, des signes et leurs opérandes logiques peuvent éventuellement associer des couleurs spécifiques de la catégorisation des suffixes et préfixes, temps des verbes, etc., seule la racine signifiante restant noire. C'est possible à l'écran comme au clavier. À l'exemple des mathématiques, on peut en sémiotique élaborer des instruments théoriques pour appréhender, non plus les quantités, mais des complexes qualitatifs, dont l'algèbre, au lieu d'induire des produits quantifiables depuis des équations appropriées, porte sur le qualifiable. Dans ce dessein, il importe

de considérer des connexions aux consécutives portant sur l'enchaînement imbriqué des signifiants, en différenciant dès le départ le nécessairement existant, des possibilités d'être, d'avoir et de faire, en ce que cette prédication ne peut que logiquement suivre la déclaration affirmative d'existence. La possibilité dans les critères relativables des limitations d'être, d'avoir et de faire étant indéfinie en extension, en référence à l'étendue temporalisée et spatialisatrice, ne peut reposer que sur une source inépuisable d'existentialisation, dont l'absoluité est complémentaire hors contingence du possible, ressortant de l'inconditionnelle aléthique de nécessité. Mais tout d'abord, nous devons appuyer en tant qu'instrument semblable fonction algébrique sur la réalité de son objet.

La fonction d'une algèbre à servir la qualification n'est pas prescriptive. Son rôle est identique à celle qui a rapport au quantifiable. C'est au travers des lois du quantifiable que l'algèbre permet de découvrir des applications mathématiques. Similairement, l'algèbre à entendre la validité des signifiants en rapport à ce que l'on signifie, ne vise une logique prescriptive qu'à permettre de découvrir des applications signifiantes depuis l'exprimé dans la langue.

On distinguera la logique des particules modificatrices de sens, de leur constitution systémique. Les formules chimiques réfèrent à des symboles pour classer toutes les variables associatives d'atomes en molécules. La classification des naturalistes (animal \rightarrow canin \rightarrow chien), est de même en ce que la taxinomie est classificatoire. C'est à s'appuyer sur les substrats biologiques du vivant, que le JE devient sujet à pouvoir remplir comme agent une nouvelle fonction, dont la strate de réalisation est en rapport fonctionnel à son superstrat, comme pour les précédentes strates réalisant du microcosme au macrocosme le processus de complexification propre à l'instance de réalisation du Cosmos. Et c'est en conséquence que le langage spécifique de la physique, celui qui l'est pour la chimie, cet autre à rendre compte de la vie, ne peuvent servir directement à édifier une connaissance du domaine de la psyché, ni cet autre à circonscrire la spiritualité.

UNE DÉMONSTRATION DE LA RÉALITÉ SÉMIOTIQUE

On peut introduire la réalité de la sémiotique en la déduisant depuis le procédé connu dit de substitution des équivalents. L'axiome $a+b = a+b$ étant connu à établir une équivalence quantitative, cette formulation générale inclut la possibilité des cas particuliers tels que sont $a = c$, $b = d$,

etc., s'assortissant d'inidentité qualitative, en sorte que l'identité peut se substituer à l'égalité dans une expression déclarant par exemple l'expression $a+b = c+d$, **dès lors qu'une expression qui déclare l'égalité se démarque de celle dénotant l'identité**. Notons qu'un nom propre est vide de sens, ne faisant que désigner une individuation recevant son identité depuis des relations à son environnement, mais déclaré en raison de sa seule présence. Le nom est exempté de définition, de n'être que nominatif, comme à montrer du doigt une entité parmi toutes celles qui peuplent le monde.

C'est par le moyen de cette substitution des équivalents quantitatifs par ceux qui concernent l'identité entre des référents qualitatifs, que l'on a le moyen de montrer la réalité des inférences psychologiques dont les mathématiciens tentèrent de 'purifier' les mathématiques **en vue de les fonder sur elles-mêmes**, c'est-à-dire sans rapport du quantifiable à leur objet applicatif de qualitativité. **L'inesséité** (de l'expression latine *In esse* par laquelle on dit que le prédicat est dans le sujet), se pose de façon telle que l'appartenance inverse reste une impossibilité. Car c'est à untel qu'appartient l'entièreté de ce qui lui est arrivé, ainsi que ce qui lui arrivera dans la possibilité variative des prédicaments, depuis la notion d'individuation du sujet reposant sur une nécessaire antécédence existentielle.³⁵ La forme syllogistique transposée dans l'équation logique réduisant des propositions d'identité qualitative équivalentes à ce qu'est l'algèbre pour les quantités, dénonce des sophismes tenant aux conditions logiques, notamment d'égalité et d'inclusion, ou d'identité et d'exclusion. Pour exemple, ce que déduit LEIBNIZ: un évêque est un homme, mais faire un évêque n'est pas faire un homme, en tant que le sujet homme est à contenir le prédicat évêque comme attribution au sujet. Il n'est sémiotiquement pas indifférent de déclarer l'identité du sujet homme et de lui attribuer la qualification d'évêque, par rapport à la déclaration inverse de l'évêque comme sujet et de l'homme comme attribut. D'où l'implication de distinguer le prédicat du sujet. Se surimposant aux limites quantitatives, les attributs sont appliqués aux objets ainsi qu'aux sujets dans le principe d'identité et inidentité en référence, non pas aux sujets et aux objets eux-mêmes, mais à leurs contenus propriatifs (prédicats d'avoir), qualitatifs (prédicats d'être) et vertuels (prédicats du fait) inférant les éléments et les conditions d'application des prérequis.

35. Ce qui est du fait de l'être advient en référence au principe de transformation dans le substantivement formé à recevoir son essence, donc seulement entre substance et essence, le critère d'existentialisation étant ici indirect et d'application antécédente ontologique.

Les vérités relatives venant d'interpréter l'expérience d'être, d'avoir et de faire dans un rapport aux évidences ressortant du travail intellectif reposant sur la réflexion, doivent être considérées sans prérogative d'une sorte sur l'autre, du fait que le résultat attendu passe dans les deux cas sur des moyens utilisés à son obtention épistémique depuis des conditions particulières. Tenir que les vérités découlant de l'expérience se suffisent dans le but émancipatoire de contextes pourtant inséparables, permet peut-être de croire qu'une chose, pour être fonctionnelle, puisse tenir à des moyens internes, mais c'est alors en considération d'autre chose que la fonction peut advenir. De cela on induit un résultat autre que la réflexion sur soi-même de la fonction relationnelle, celle-ci étant d'espèce transitive, voire symétrique. Ce qui entraîne de nier un relationnel que l'on peut espérer découvrir par le raisonnement: ce qui se fait d'une chose en raison d'une autre, en tant que cause avec effet attendu. Propos qui concerne sans doute en priorité les concepts édifiant en métaphysique les conditions ontiques du physiquement donné aux sens, et conséquemment la sophia à discriminer parmi toutes les possibilités de faire au monde, celles qui sont en accord à une ligne de conduite dans le libre arbitre déterminatif, en ce qu'un sujet appréciant les valeurs de son action porte sur des essences d'être, inconfondables avec des substances d'avoir. En effet les deux sortes ne contredisent en rien le fait que les substances soient contingentes au déterminisme d'objet, alors que les essences sont possibles dans le sujet en raison d'un libre arbitre déterminateur.

Mais cette disposition posant le rapport du sujet à l'objet est surdéterminée par la complémentation holiste des participations de la totalité bornée, en rapport à l'insécable unité du tout. C'est à faire que si la puissance locutive de l'intersubjectivement pensé dans la nature naturée naturante des locuteurs, ce ne peut être que l'existence d'une surnature naturante qui possède le pouvoir de potentialiser l'indéfinie multiplicité différenciante des êtres en rapport aux possibilités d'avoir et de faire. Non pas que ce pouvoir se situe au niveau du continuum de la déité absolue et infinie, mais en raison de ce que la nécessité de son antécédence dans le procès du monde entraîne sans condition la puissance arrivant postérieurement de cause à effet.³⁶ Il ne saurait y avoir rapport de forces physiques,

36. Si l'existence ne peut être produite à partir d'un statut néantaire, ce qui arrive relativement et de façon limitée dans le principe des transformations d'être, d'avoir et de faire est nécessairement conséquente d'une existence immanente, absolue et infinie, antécédente et indépendante du principe de transformation en lequel tout est transformable, mais sans possibilité de générer ontologiquement de l'existence.

d'efforts psychiques et de luttes spirituelles qu'au niveau de l'instance de réalisation performative du potentialisé au continuum des multiplicités individuées relatives et limitées. Pour le mouvement, comme pour la motilité, c'est à discriminer entre dynamique (opposition inertielles de forces, d'efforts et de luttes en rapport à l'instance performative de réalisation), et **cinématique postfinalitaire** (ce qui s'effectue sans inertie, donc sans dépenses en forces physiques, efforts psychiques et luttes spirituelles, étant hors conditions depuis le principe de synchronicité acausale).

Il semble que l'on puisse considérer une approche intuitive des moments de l'intuition conscientialisatrice. Elle procède de l'aperception de ce que si les mots dans les phrases représentent les supports auxquels sont conventionnellement communiqués les signifiants préalablement aperçus, le sens n'est dans la phrase que comme *analogon* du préalablement pensé outre-mots. Par le processus analogique, les mots associés entre eux dans la phrase suggèrent des significations que l'intuition du lecteur aperçoit également en lui-même pour discerner le sens du communiqué. Une conséquence s'impose. Plus le contenu sémantique d'un discours fait appel à l'habitude, et moins il y a d'effet analogisant à la lecture, la mémoire suffisant. Moins ce contenu est courant, plus l'effort analogisant est mis à contribution. Ce qui est des conceptions à propos du perçu est encore comme moyen dans sa liaison à une intensivité aperceptive complémentaire: il y a similitude de l'aperception à suivre le procédé par lequel, au travers de mécanismes mentaux, progressent les perceptions de la réalité.

CE QUI PEUT SERVIR UNE LANGUE RIGOREUSEMENT FORMÉE EN VUE DE
GLOBALISER UNE SEULE LOGIQUE DE N'ÊTRE PLUS EXCLUSIVE

Par différence aux langues construites comme l'espéranto et l'ido qui ne prennent en compte que les langues européennes, une langue de culture à vocation planétaire se doit d'être synergique au moins à deux mondes: l'asiatique (idéogrammes) et l'occidental (alphabétique), se rencontrant sur le terrain de l'Orient mixant les deux sortes, non pas en ce que l'on y favorise plutôt une base syllabaire, mais en raison d'une façon appropriée de lier les concepts à des symboliques intriquées. Notons que les coréens séparent dans la langue les données vocales rendues par un syllabaire, des signes idéographiques qui sont uniquement signifiants. À partir des idéogrammes CJCVCV répertoriés dans l'Unicode, on a déjà l'introduction d'une codification informatisée des sémanticités lues sous forme

d'idéogrammes par presque la moitié de la population planétaire, même si une dérivation phonologique est spécifique aux nations. Cependant que ce bel espoir se heurte dans les faits à ce qu'à chaque idéogramme ne correspond pas un seul sens, le signifié n'apparaissant qu'avec le contexte de l'écrit. Ce qui arrive également avec les langues alphabétiques, mais dans une moindre mesure. Pour diverses raisons, dont celle qui consiste en un minimum de temps consacré à l'apprentissage d'une seconde langue, la possibilité de recevoir une forme unifiée susceptible de servir à l'ensemble de la population mondiale devrait apparemment porter sur une progression susceptible de reprendre la plus grande part de la terminologie espérantiste, en ce que celle-ci unifie les différences entre langues naturelles, reliée à sa réforme par des sémanticiens de carrière au travers de l'ido, pour ce qui est de son homogénéisation advenue ultérieurement.

Langues occidentales au travers des synthèses logiques ressortant de l'espéranto et de l'ido sous forme alphabétique, d'une part, CJCA unifié, d'autre part, le tout est théoriquement associable par un corps de linguistes en vue du moyen de communiquer verbalement par écrit et d'une façon adaptée dès le départ aux développements informatiques. Cette seconde langue a vocation planétairement culturelle, pourrait de plus accroître les possibilités spéculatives avec la collaboration de philosophes et philologues. Par exemple afin de diminuer les confusions mentales venant d'utiliser sans moyens de discrimination autre que le sens ressortant de la phrase. Déjà s'affirme ici de discriminer le verbe être dans une synonymie à l'existence, ensuite dans son sens appelant la comparaison (être différent de...), ou comme copule d'attribution particulière en rapport à des attributs, et enfin de la valeur déclarative d'être (*in esse*).

En attendant une meilleure définition, le mental peut apparaître comme le moteur dont la dépense en travail de compréhension coïncide à la conscientisation des significations. Mais c'est comme fonction à répondre au sujet voulant et agissant de façon médiane à un certain degré d'attention, et des intentions particulières. Dans cette disposition, l'attention étant en rapport au perçu depuis l'appareillage sensoriel correspond à la transduction conscientielle de l'environnement exocosmique, l'intention l'est en rapport au spirituellement entendu correspondant à la conscience d'un environnement endocosmique à fonction vertuelle depuis l'édification des valeurs susceptibles de donner leur vecteur aux activités qualifiantes. Ces trois aspects, le significativement pensé, le propriativement perçu et le vertuellement aperçu d'âme pour éclairer la motilité comme vecteur des

faits d'être en rapport à son altérité, s'unissent au niveau de la conscience personnelle. Le langage est à en exprimer le vécu de viser :

- un niveau d'**expressivité**: il passe par les moyens physicopsychiques que représentent les signes convenus se prêtant le plus efficacement à soutenir le signifiant;
- un niveau d'**univocité**: avec la réduction des ambiguïtés rencontrées à communiquer, homophones et homographies générant des confusions d'où résultent le degré d'indécision dans l'étiquetage sémantique du signifié, depuis tous moyens permettant de distinguer l'objectif du subjectif et le subjectif à répondre aux implications suggestives;
- un niveau de **potentialité**: pouvoir évocateur et possibilité imaginative de l'énoncement évitant d'en passer par les périphrases: métaphores étant allusives de significations nouvelles, quand les paraboles le sont dans le choix des conduites personnelles. Mais à ce niveau, notre expressivité n'a présentement que peu de signes ou mots codifiés pour en rendre compte;
- un niveau de **fonctionnalité**, avec la réduction au plus petit commun dénominateur qui soit générateur de signification. Cela au sens où ce qui n'a pas un résultat opérationnel encombre inutilement d'être sémantiquement superflu pour conscientialiser le sens du dit.

La pensée est d'autant plus ordinaire qu'elle est insuffisamment construite, et les énoncés sont d'autant moins élaborés qu'ils sont confus ou insuffisamment explicites. Et cette disposition peut arriver autant par insuffisance d'intellection, que depuis le manque en moyens opérationnels de la langue à en pouvoir communiquer la production. Avec la transduction langagière du d'abord pensé outre-mots entre attention et intention, l'illogisme ne peut que s'avérer accidentel d'être en rapport aux possibilités d'attention efficiente advenant dans le cadre toujours insuffisant de la logique fonctionnelle dont use le travail mental (la logique particulière étant adaptée au système d'intentions à mouvoir le sujet). Depuis le senti, le mirage et le niveau d'aberration sont accidentels d'advenir en rapport fonctionnel d'objectivation à propos des représentations du réel depuis l'encéphale opérant en tant que fonction physicopsychique. Idem du niveau des intentions à mouvoir des dépenses qualificatives. Elles adviennent à partir d'une interoception spirituelle opérative entre mythes et réalités superstratives à interpréter par communion d'âme l'entendu d'esprit. C'est la fonction animique complémentirement psychospirituelle.

Si beaucoup de locuteurs sont constamment en recherche de moyens d'expression adéquats, c'est que leur pensée progressant, celle-ci doit passer

par des améliorations à pouvoir exprimer son produit. Les langages, tant mathématiques que logiques et littéraires, sont les plus expressifs moyens d'approfondir le produit de la pensée humaine. La performance d'une langue ressort bien sûr de la richesse de son vocabulaire, mais plus encore peut-être de la complexité syntaxique autorisant une riche structure signifiante des phrases. La profondeur des concepts communiqués vient en effet de la phrase, à laquelle sont sous-jacents les vocabulaires. Cette complexité s'obtient actuellement au moyen de niveaux de conjonctions, de subordination dans l'ordre des mots, et encore de cette absence ordonnée, ainsi que de l'indigage des rôles appliqués aux mots que représentent les flexions et les prépositions. En fait, exactement comme les sciences et les techniques progressent réciproquement, l'amélioration instrumentale des langues a suivi naturellement celle des complexifications conceptuelles. Mais ce ne peut être alors que dans l'attente de moyens créatifs qui permettraient d'explorer le pensable en avant des possibilités de complexifier les états successifs du préalablement pensé. Sur base des matériaux accumulés par les linguistes afin de connaître les différences et les traits communs existant entre les langues naturelles, il importe maintenant pour les sémioticiens d'opérer une avancée des possibilités de s'exprimer entre locuteurs, en inventant les moyens qualifiant non seulement la communication des significations dans les associations d'idées, mais de plus en élaborant les mathèmes³⁷ à permettre la créativité en avant du déjà pensé.

En principe, le vocabulaire peut varier à l'infini, autant dans les désignations d'une même chose, qu'à pouvoir faire face aux expressions futures couvrant la transduction d'un nombre considérable de choses, d'idées, de concepts et de sentiments. Ce n'est pas le cas de la syntaxe dont les règles, nécessaires aux interlocuteurs, limitent le moyen d'expression de la pensée dans sa phase d'exploration idéative, et donc restreint ou retarde d'autant l'avancée qualificative des mentalités. Pour exemple à l'appui de ce présupposé, bien sûr le miracle de la pensée particulière à l'antiquité grecque redevable aux exceptionnelles possibilités adaptatives de leur langue, en considération de la faible incidence du nombre de locuteurs.

37. Mathème: écriture de construction formelle, d'aspect algébrique, dénotant la logique énonciative des concepts. LACAN en parla tout d'abord au sujet du champ de la psychanalyse pour montrer notamment que métaphores et métonymies dans l'inconscient mènent aux découvertes de FREUD.

ALPHABET OPTIMISÉ POUR À LA FOIS ÉCRIRE ET PARLER

Le nombre de signes peut être très grand s'il s'agit de signes imprononçables comme avec les idéogrammes chinois. Pour faire coïncider un son à un caractère alphabétique, il importe de trouver le juste équilibre entre le maximum de signes phonologiques (en réservant les mots courts aux termes usuels et longs aux termes plus rarement utilisés) et à l'oreille une discrimination suffisamment aisée du dit. Alors que les pays nordiques d'Europe reconnaissent un nombre important de consonnes, en chinois *han* et sa transcription *pinyin* ne différencie même pas le vocable d de t, b de p, et g de k. Certaines langues sont également pauvres en voyelles. Notons que le syllabaire coréen est particulièrement riche d'être constitué de 19 consonnes initiales, 21 voyelles et 27 consonnes finales, pouvant former 10773 variantes à partir de blocs de 3 *janos*. Mais une telle richesse, possible pour la langue natale, présente plus de difficultés de discrimination à l'oreille pour la pratique d'une langue seconde à vocation culturelle. Par ailleurs, la phonétique d'une langue naturelle étendue à d'autres territorialités que celle de son origine dérive dans le temps au prorata de l'isolation des locuteurs. De plus, un certain nombre de langues n'ont plus de logique phonétique (une lettre, un son), à l'exemple du français, et plus encore de l'anglais, alors qu'à l'ère du multimédia, c'est la phonétique qui paraît prioritaire pour étendre son usage. Entendons par là que la notation des signes devrait tenir compte du futur. Plus particulièrement en vue de simplifier traductions et lectures de textes depuis des logiciels de synthèse vocale, ceux qui permettent d'écrire bien plus rapidement qu'à la main au seul son de la voix, ainsi que la traduction quasi instantanée de la voix dans les conversations téléphoniques entre locuteurs étrangers, ou la traduction audio des vidéos qui sont présentement sous-titrées. Un alphabet restituant les traits phonétiques du langage autorise de traiter la parole par des moyens informatiques en passant de la simple transcription des vocables à l'écrit, et réciproquement.

Dans la plupart des langues antiques reposant sur l'usage d'un alphabet, seules les consonnes étaient notées, avec quelques fois des signes diacritiques rappelant une voyelle particulière. La notation consonnes plus voyelles vint plus tardivement, et se pratiqua incomplètement. L'idéal de l'alphabet reste d'enregistrer graphiquement toutes les caractéristiques phonétiques perçues à l'oreille au moyen de lettres qui ne prêtent pas à équivoque, en sorte que l'on puisse éviter toute homophonie (exemple en

français: cent, sans, sang), ce dont les écritures actuelles de beaucoup de langues naturelles sont encore bien éloignées.

On nomma **pasigraphies** les conventions visuelles dans l'écriture (lettres, chiffres, signes et idéogrammes..., que l'on distingua en appelant **pasilalies** les conventions audiovisuelles que représentent les collections de lettres ou signes affectés d'une vocalisation. Sur le modèle des lettres non prononcées, par exemple en fin de mot comme en français pour marquer le féminin par un 'e' muet, ou le pluriel par un 's', il est concevable d'inventer une notation signifiante doublant l'expression phonétique comme en certaines langues, dont le chinois. Le langage parlé a toujours été plus expressif, bien que moins rigoureux que l'écrit, puisque s'ajoute à partir du contact physique entre locuteurs la compréhension d'intentions et de sentiments sous-jacents au dit. Une bonne économie des moyens linguistiques passe par le choix judicieux de l'alphabet médian au foisonnement redondant de consonnes (langues slaves), et à l'encontre une profusion de voyelles par rapport aux consonnes. Cela en l'absence de signes diacritiques sur les consonnes dans le but ne pas complètement avoir à deviner les voyelles dans la diction du vocabulaire (langues anciennes). Notons que pour transcrire les multiples langues des États fédérés, l'ex-urss se servait d'un alphabet à base de latin formé de 105 lettres (en fait 25 caractères latins, 8 signes ajoutés, plus 72 lettres secondaires). Mais ce genre de répertoire phonétique est alors à pouvoir constituer un conservatoire des multiples langues encore en usage, à l'exemple de ce que sont les 520 langues encore parlées par 270 ethnies plus ou moins isolées les unes des autres dans le seul Nigeria.

RICHESSE POTENTIELLE ET ÉCONOMIE DU DISCOURS

À raccourcir le temps d'élocution et de lecture, il faut pour un même niveau de complexité signifiante du communiqué, user de toutes les combinaisons phonétiquement viables pour d'abord former les signes porteurs de signifiants les plus couramment utilisés sur les mots les plus courts, réservant aux moins courants les formes longues. Cette gradation est statistiquement réalisable depuis le choix de textes archivés dans les banques de données.

Le chiffre est aux nombres assez semblable à ce qu'est la lettre alphabétique aux phrases par l'intermédiaire des mots. Les deux sortes sont indéfinies en composition. Si une langue est composée de 35 phonèmes et

que chacun de ceux-ci peuvent prendre n'importe quelle position dans le mot, il est théoriquement possible de former 35 mots ne comportant qu'un unique phonème (équivalent à 35 lettres dans l'alphabet), 1225 mots composés de deux phonèmes, 42875 de 3 phonèmes, et 1500623 de 4 phonèmes. De ce que l'arrangement 'n' parmi 'k' lettres, de résultat égal à n^k , une économie en ressort. Exemple, le mot français 'dinosaur' formé de 7 phonèmes est un peu plus économe que le latin 'dinosaurus'. Les langues modernes sont généralement plus économes que les langues desquelles elles sont issues. Du seul point de vue des noms, c'est conséquemment une économie du langage que de ne pas former des mots longs comme en sanscrit, ainsi que d'autres langues recourant aux dérivations lexicales par agglutination. À viser cette économie dans le discours, les mots composés de 4 lettres peuvent concerner jusqu'à 1,5 million de racines pouvant encore varier en 1200 flexions formées de deux lettres terminales ou détachées (conjugaison, nombre, genre...), et suffixables depuis 42000 groupes de 3 lettres (qualités, attributions...). Bien sûr tous les suffixes et flexions ne peuvent avoir une application signifiante à l'ensemble des mots servant de racine aux dérivations signifiantes, cependant que cette limitation dans la complexification potentielle des communications couvre probablement les besoins linguistiques pour un certain nombre de siècles. Les consonnes composées, en partie connues dans beaucoup de langues naturelles, peuvent faire l'objet de signes spécifiques, ou par simplification de l'alphabet, de consonnes simples phonétiquement liées. Cela concerne, à titre non limitatif, les liaisons: Ks, kz, kt, kb, kd, kp... gs, gz, gl... ts, tz, tch, tj, tzk, tsk... dj, dz, ds... bl... pl, ps, pz, pch, pj... st, sp, spk... lv... rs. De même pour les voyelles: i, é, ê, a, o, u, puis celles qui sont rendues depuis plusieurs signes comme dans *fou*, *œuf*, *fin*, *en*, *on*...

Dans cette disposition, les termes couvrent les besoins nominatifs. La richesse lexicale croit en fonction de la demande du discours sur un sujet particulier. Pour la classe lexicale exprimant des paliers spécifiques de la gamme physique des élévations en température, nous nous suffisons à quelque chose près en littérature de désigner ce qui est glacial, froid, tiède, chaud, brûlant. Une langue a toujours des limites que n'ont pas les mesures physiques, mais cette mesure des propriétés matérielles ne s'applique pas aux qualités, plus complexes. Des experts en peinture peuvent encore dialoguer sur le propos d'un millier de teintes. Des experts spécialistes en parfumerie le feront de même depuis un grand nombre de nuances odorantes. En tous les domaines, l'expansion des termes nominatifs

s'accroissent et peuvent décroître en fonction des besoins du dialogue dans l'époque.

LA FORMATION DES MOTS

Il est important de ne pas perdre de vue que le communiqué n'est qu'informatif, ce n'est que comme tentative d'explication qu'il peut prendre un résultat de vraisemblance ou d'in vraisemblance. Et c'est à ce niveau qu'intervient l'algèbre des concepts appliquée au signifié par les moyens langagiers. Mais même ce moyen ne doit pas limiter au niveau informatif la possibilité de signifier ce qui paraît illogique.

L'enrichissement potentiel du vocabulaire se réduit en pratique aux objets naturels et artificiels de l'industrie et des arts, des administrations, ainsi qu'en raison des besoins discriminatifs, par exemple à diversifier des intérêts localement communautaires. Par ailleurs, un simple bol peut avoir x noms correspondant à des variantes telles que peuvent être leur matière (bois, argile, porcelaine, métal), leur finition (décoré...) leur usage (corps de métier, alimentation courante ou vaisselle de cérémonie, usage rituel, médical...), ou marquant une incidence culturelle (ethnie d'origine, époque pour l'usage), donc une disposition susceptible de varier inexhaustivement.

Dans le défaut terminologique consécutif du défaut discriminatif du signifié, plusieurs significations voisines sont appliquées à un même terme, avec les conséquences que cela entraîne du point de vue des ambiguïtés. Pour exemple, l'idéogramme '≡' signifiant en chinois aussi bien 3, que triple ou plusieurs, ou encore 'un certain nombre de fois' (répétition). À l'encontre, ce qu'on appelle synonymes n'en sont que rarement, même s'ils sont utilisés indifféremment au niveau de la pratique ainsi que des synonymes (sont de vrais synonymes 'célibataire' et 'non marié'). Un vrai synonyme vient de ce qu'au delà l'identité des termes, le sens de l'un soustrait de l'autre, montre un reste significativement nul. Et c'est précisément en raison de cette condition de synonymie que la phrase «les célibataires sont des gens non mariés» est viable à pouvoir expliquer le sens de célibataire.

Il y a encore des nuances ressortant d'expressions langagières. Imposer son autorité, maintenir sous son autorité, se rendre maître, gouverner, autant de nuances du langage. Aussi il importe de prévoir les règles de

formation de termes évitant ces expressions, et d'autant plus que le sens n'en est pas toujours évident.

Ainsi que déjà évoqué à viser l'économie du discours, les mots les plus utilisés doivent être les plus courts, les mots savants et techniques pouvant être plus long. Des statistiques révèlent que 1000 mots représentent en gros les 85 % de n'importe quel texte courant, en raison de redondances et de périphrases. Mais de tels textes ne sont aussi, de n'en rester qu'en surface du dit, à ne prendre conscience que d'environ 50 % de la possibilité textuellement informative, le reste relevant de l'implicite.

Certaines langues s'écrivent de droite à gauche, d'autres de gauche à droite ou de haut en bas, et même en spirale pour certaines langues mortes. Une lecture inusitée, mais en pratique applicable qu'aux seules langues utilisant des idéogrammes asiatiques, réfère à la lecture en colonnes. En effet, dans cette disposition, préfixes et suffixes sont plus aisément distingués, et la fatigue oculaire moindre par suite de l'économie de mouvement par rapport à la lecture en ligne, dès lors que le mot est vu comme une seule entité.

En principe, lettres ou syllabes accordent des caractères déterminatifs au mot entendu en tant que signifiant particulier. Ce sont les genres, nombres, modes conditions, temps. Ces particules peuvent être accolés ou séparés du mot accordé. S'ils sont séparés, ils forment alors des termes auxiliaires tels que pronoms, formes adverbiales, verbales, qualités, flexions... En sorte que les mots deviennent invariants, ce qui offre une simplification importante des règles de grammaire pour la reconnaissance informatique. Tout comme à chaque lettre de l'alphabet correspond un phonème, à chaque groupe de lettres peut correspondre un monème comme signifiant constitutif dans la phrase. Et dans ce cas, de même que l'arrangement des lettres à l'intérieur d'un terme permet la variation des signifiants, de même l'arrangement des termes dans la phrase permet, dans l'économie lexicale, une extension des signifiants. Par exemple: Pierre bat Paul est significativement inassimilable à Paul bat Pierre; et petite main (couturière) n'est pas identique à une main petite en tant que caractéristique morphologique, tout comme un homme grand diffère d'un grand homme.

C'est à pouvoir préciser qu'il n'y a pas que l'enrichissement du vocabulaire qui est à retenir aux fins du sujet qui nous occupe. Il importe déjà d'associer dans une certaine mesure des moyens connus ayant fait leurs preuves, comme ceux qui départagent les langues flexionnelles, avec des

langues européennes, et agglutinantes (tamoul, turco-mongol, coréen, japonais, basque, estonien, finois, hongrois, géorgien, arménien, avec de façon plus sommaire l'espéranto) pour les traits grammaticaux constituant l'assemblage des éléments basiques (morphèmes), dont la forme ne varie pas. Pour l'exemple du hongrois: ház *la maison*, házam *ma maison*, házaim *mes maisons*, házaimban *dans mes maisons*.

POUR ÉVITER L'ERREUR D'ISOLER LA SÉMIOTIQUE FONDÉE SUR UNE SPÉCIFICITÉ

C'est encore à devoir inclure les richesses langagières particulières à différentes cultures, en ce qu'il n'y a pas là possibilité d'expression pour un savoir universel, mais le principe de communication d'une multitude de connaissances partielles subissant des empreintes communautaires en rapport à des centres d'intérêt ne pouvant qu'être partiels. Prenant métascientifiquement en compte la synthèse des cultures de l'humanité, l'outil sémiotique s'intègre à ne pas nier des domaines complémentaires de l'appréhension actuel des penseurs. Dans la mesure où les inférences mnémotechniques constituent les signes de la communication, elles servent la reconnaissance directement en rapport au travail intellectif formateur de nos concepts et de nos représentations mentales à propos du vécu. Ce sont les impressions à propos de ce que l'on vit, qui s'intègrent à établir progressivement une connaissance des principes et des lois régissant l'instance processuelle de réalisation du Cosmos. Cependant, cette vie déjà intériorisante de s'exprimer au niveau des significations entre reconnaissance et travail de compréhension, ne constitue pour la personne que la moitié visible de l'appréhension concernant son altérité.

Cela est à dire que le libre-arbitre actoriel de la personne se manifeste entre l'intégration d'un ensemble de significations fondées à propos de l'inépuisable variation individuante à l'exocosme, et la progression concomitante de son système de valeurs advenant de son entendement d'une unicitaire existence endocosmique. Le principe de valeur, en ce qu'il concerne la participation personnelle de ce qui constitue pour chacun son altérité propre, reste une donnée allant avec le projet d'un monde spirituellement supraconscientiel, encore foncièrement étranger au monde somatosensoriel, en ce que ce dernier, en raison de son défaut relatif de conscientisation, investit l'aspect réactivement déterministe aucunement fondé sur lui-même, mais précisément à répondre dans son

accomplissement à un déterminant intérieur, même en rapport au processus qualificateur médian du sujet d'un JE psychologique. Semblable constitution métamorphique de notre exocosme, ce sur lequel peut agir l'agent d'un effet qualificateur, ne peut se compléter que par un endocosme spirituel, au contact duquel nous avons l'entendement d'une surnature déterministe du déterminable. Ce sont les trois aspects processuellement complémentaires que SPINOZA nomma *nature naturée* les manifestations métamorphiques des objets, l'existentielle *surnature naturante*, avec la *nature naturée naturante* médiane des êtres.

Depuis l'organe psychophysique de la pensée, chacun apprend à connaître son environnement. C'est en prolongement qu'en science on tire des significations à propos des strates métamorphiques réalisés entre microcosme et macrocosme. Il paraît indéniable que commencent d'être ressenties pour l'espèce humaine, par l'intermédiaire des libertés de choix à nous qualifier à notre environnement, des valeurs d'action, dès lors que l'expérience du libre-arbitre actoriel représente une activité vectorisant la qualification à pouvoir progressivement surdéterminer pour la personne des comportements individuellement hérités à constituer une rétroactivité biologiquement héritée. Le don de libre-arbitre déterminateur est inscrit dans les États de droit comme souveraineté de la personne humaine à disposer de soi. Tenons de plus qu'il est reconnu souverain pour l'activité proactive du divin habitant spirituel de la pensée humaine, afin de pouvoir former durant le temps de vie incarnée l'animique psychospirituelle de l'âme survivante afin qu'elle puisse progresser dans les coordonnées cosmiques épistémique, éthique et esthétique (le vrai, le beau et le bon), **en tant que valeurs de progression processuellement universelles.**

En religion, et plus encore depuis la révélation d'Urantia, l'erreur serait de croire que la volonté personnelle advient en raison de soi-même et sans raison, puis de chercher à manifester dans la séparation ou l'isolation individuée l'ainsi pensé et voulu, donc indépendamment du divin adjuvant qui nous habite à former l'animique ayant valeur de survie personnelle. Dans toutes les traditions établissant le croyable en différentes cultures, rien ne paraît orthodoxiquement concevable qui ne puisse conjointre le dit d'une voix unie, au fait ensemble en raison de la destinée du tout. C'est de ne pas isoler la physique du monde, de sa métaphysique complémentaire, que l'on conçoit de plus en plus clairement une finalité du potentialisé advenant de l'expérience d'une stratification des moyens du microcosme au macrocosme, dans une incidence déterminatrice résultant de l'existence

endocosmique pénétrant, en rapport à des circonstances appropriées, les réalisations exocosmiques.

Abordons métascientifiquement le parcours conscientiel impliquant la génération existentialisatrice du donné à l'expérience au travers du principe de transformation. Entre existence endocosmique et expérience exocosmique s'instaure le préalable de:

<p>LA NÉCESSAIRE INTÉRIORITÉ EXISTENTIELLE génération individuée en existence concomitante des indéfinies possibilités d'être, d'avoir et de faire</p>		<p>LA CONTINGENTE EXTÉRIORITÉ EXPÉRIENTIELLE transformation métamorphique du donné à l'expérience dans le continuum des quasi indéfinies pluralisations individuantes</p>
--	--	---

C'est dans ce contexte qu'agit la modalisation de faisabilité de l'instance processuellement performative de réalisation du contenu cosmique entre:

<p>les états stationnaires advenus des précédentes transformations réalisatrices (la maintenance inertielle dans l'organisation des substrats individualisateurs)</p>		<p>les transformations dynamiques des états réalisés actualisant leur succession (le passage d'un état antérieur de substratisation en sa complexification génératrice de progression)</p>
---	--	--

Et c'est dans la disposition des considérations ainsi examinées que l'on conduit la logique épistémique (toujours améliorable) en rapport au carré sémiotique partant du critère d'inconditionnalité, pour expliciter les termes conditionnés à rendre compte d'un quelconque parcours réalisateur:

CERTITUDE	IMPROBABILITÉ
PROBABILITÉ	INCERTITUDE

donc à circonscrire épistémiquement la modalisation relativisatrice:

VRAISEMBLABLE	DOUTEUX
INDUBITABLE	INVRAISEMBLABLE

Ainsi que déjà proposé à l'exemple des mathématiques, en ce qu'elles rationalisent l'arithmétique portant sur le quantifiable, on peut user de moyens logiques pour édifier la fonction sémiotique venant de former le langage à substantiver rationnellement des attributions propriatives, qualitatives et vertuelles particulières aux états et statuts d'être, d'avoir et de faire, puis à s'exprimer au delà l'entendement métaphysique complémentaiement ontologique. Il s'agit donc d'un moyen prospectif en vue de possibilités répliquatives aux cas circonstanciés d'une applicabilité en des expressions langagières. Pour fondement, il paraît important de tenir qu'une telle fonction possède une valeur, non pas en soi par absolu, mais abaléitique de n'être manifestable qu'en rapport à des relations qualifiantes qui ne sont pas indemnes d'incidences conventionnelles dans leur application actualisée du convenu par le passé à être plus ou moins obsolète d'avoir manqué circonstanciellement une remise en jugement en vue d'adéquation à ce qui constamment change dans l'expérience. Son revers est précisément absolu et infini en existence.

Espérer la mobilisation de spécialistes pour réaliser une l'algèbre du qualitatif sur le modèle des mathématiques ne pouvant servir que les lois de la mesure quantitative, n'est pas à vouloir viscéralement influencer l'actuel mode de vie majoritairement tourné vers l'appropriation environnementale, car il s'agit là d'une instance nécessaire à permettre les suivantes. Souhaiter sensibiliser l'épiderme des mentalités sur des moyens de penser se pose en vue des choix jugés en son âme et en conscience à permette la progression de nos relations. Présentement, nous n'en sommes encore le plus souvent qu'à tolérer des différences chez d'autres. À cela la logique d'exclusion suffit, puisqu'elles permettent de vivre des relations tribales. De fait, l'appropriation des biens et le pouvoir représente le principal lien entre classes sociales formées des peuples plus ou moins moutonniers et ceux qui les font paître. C'est en rapport qu'une vassalité advient au côté des petits virtuoses de l'appropriation occupés chacun de tirer les ficelles susceptibles d'étendre leurs limites territoriales au moyen des guerres et des bonnes affaires. À entretenir cette disposition entre les générations, l'erreur vient de croire que c'est à éradiquer l'indésirable que le désirable peut se propager sans besoin d'en passer par les efforts dépensés en vue des progressions de soi: une vision irréaliste de ne considérer que les états réalisés du monde.

Héritant d'une sensibilité si bien développée par le monde animal, ce qui caractérise la personne humaine est présentement de percevoir le foisonnement des signes sociaux à pouvoir nourrir des sentiments. Du seul

fait qu'un avenir est de cela potentialisé dans sa nature, un temps viendra inévitablement en alternance après concrétisation de l'instance qualificative à son extériorité et en écho de l'intérieurement vécu, de cultiver les progressions de soi, en vue de nous dépenser au profit de notre altérité.

Le terme de finalité opposable à une origine et préfigurant toute instance de réalisation processuelle, remplace avantageusement dans les traditions celui de *la fin des temps*. On entend par semblable expression dans la littérature gnostique la fin du temporalisable, non du temps lui-même. Au niveau cosmique, l'échéance est à la dimension du Cosmos. On ne peut qu'en parler en milliards d'années. Au niveau planétaire c'est encore à devoir envisager des millions d'années.

Au niveau de l'être humain, il y a des finalités intermédiaires. Quel sera le signe annonciateur d'un achèvement finalitaire épuisant le potentialisé dans les états successifs de son évolution. Précisément lorsque, par le biais d'une communion à l'endocosme, nous pourrons communiquer entre semblables sans le substrat d'aucune langue. Donc bien après que les actuelles langues et d'autres à venir seront mortes.

Annexes

C'est d'âge en âge que se forme en écho de multiples lectures d'un savoir diversifié en genres, le cours d'une connaissance gnostique grossie de beaucoup de ruisseaux, mais inévitablement aussi du limon accumulé dans les mentalités qui sont à suivre les dynamiques intellectuellement communautaires, celles qui tourbillonnent donc plus ou moins sur place à ne pouvoir rejoindre le courant de l'évolution. Présentement, la sagesse personnelle advenant de relier savoir et croyance n'est encore que peu exploitable fonctionnellement, étant quasi insaisissable de passer entre les mailles du filtre mental assurant la conscience vigile encore occupée de son seul environnement exocosmique. Cependant des incidences synesthésiques hautement significatives en émergent quelques fois et laissent des traces indélébiles à pouvoir servir l'animique de la motilité humaine.

Il y a des âges pour la vie sur Terre. Ils sont autant pour circonscrire différents développements programmés à pleinement réaliser le potentialisé dans l'humanité, comme pour ce qui l'est dans chaque personne. Pour la personne, tant de choses étant à construire étant jeune et auxquelles il importe de participer, qu'une vie monastique arrive sans doute à contresens en début de vie, ou de façon inharmonieuse à l'âge adulte, compte tenu des phases d'évolution des facultés et d'une utile immersion sociale. C'est en rapport qu'il y aura probablement de plus en plus de personnes qui, à l'exemple de sages hindous, choisiront après une vie active, le temps de la retraite pour *faire retraite*: temps de travail consacré à approfondir leur vie intérieure aux fins de faire face étant mieux préparé à de nouvelles aventures comme pèlerins du temps.

Tout comme on apprend aisément une langue étant jeune, c'est en tout cas en un âge avancé que l'on appréhende le plus aisément des connaissances métaphysiques. Vivant plus vieux grâce aux progrès, ce temps de retraite devenant actif est l'espoir d'un renouveau métaphysique fondé sur la rigueur conscientielle du donné à croire. Du moins c'est mon sentiment venant dans la conviction chaque jour plus forte que rien n'est à jeter du monde, ni les événements, et surtout pas trier ceux qui nous apparaissent meilleurs, de déprécier d'autres qui ne sont que moins bons.

L'*agapè*, cela d'assez insaisissable lorsqu'on est encore confronté aux prises avec la société et auquel on donne divers noms en d'autres cultures, ne semble désigner de fait rien d'autre que pleinement aimer **étant émancipé des conditions particulières d'aimer**. Autrement dit libre des raisons que l'on se donne à n'aimer que partiellement. Or précisément, même de choisir tôt d'être non-violent sa vie durant, ce n'est guère qu'avec le grand âge que nous tombe dessus d'apprécier l'autre pour ce qu'il est, même si cela n'arrive encore que trop rarement à pouvoir croire que c'est personnellement acquis. Cela est à dire qu'il peut y avoir un temps pour la métaphysique, bien qu'il puisse ne pas y en avoir pour faire croître une métascience venant de réunir fonctionnellement physique et métaphysique dans la sagesse individuelle.

L'AMALGAME ENTRE EXISTENCE ET ÉTATS D'ÊTRE, D'AVOIR ET DE FAIRE, À VOILER DE CONFUSION NOS REPRÉSENTATIONS MENTALES

HÉRACLITE ne confondit pas ce qui est ou qui peut être depuis le non-être, selon des conditions, avec ce qui existe inconditionnellement, ayant conscientialisé ce qui se disait de son temps, savoir que la route que nous montons à l'aller et descendons au retour est une et la même. Idem d'une totalisation individualisatrice considérée sans son contexte unicitaire au tout qui s'avère infiniment plus contenant. Les termes lui manquèrent à pouvoir mieux s'exprimer sur le fait qu'oppositions et négations représentent des aspects contraires et complémentaires. Malgré le manque d'une terminologie à mieux communiquer sa pensée, il ne fit pas l'amalgame entre l'immanence de l'existant dans l'être, par rapport aux changements des substrats d'être, de prendre conscience avec d'autres que *l'on ne se baigne pas deux fois dans la même eau du fleuve*. C'est là une façon de pouvoir faire entendre que l'on ne peut toucher deux fois la même substance, attendu que le métamorphiquement corporisé périt et renaît constamment à porter l'individuation se conservant continûment en son essence.

Ne pas rester en surface des moyens d'une réflexion intellectuelle à propos de l'intelligibilité des transformations environnementales —leur foncière impermanence—, fait que depuis le JE de l'individualité humaine, on prend conscience, avec toujours plus d'ampleur, de participer du monde à ne pas faire reposer sur le principe de transformation sa propre existence, car ce qui est ainsi impliqué comme moyen ne peut uniquement concerner que ce qui nous fait devenir en vue d'être, acquérir en vue d'avoir, et se

dépenser en puissance de faire ce qui progressivement évolue en pouvoir d'agir.³⁸

Nombre d'erreurs d'interprétation de l'expérience viennent de confondre dans nos représentations un donné préalable en existence — l'existence en soi unicitaire, immanente et non relativable (sans attribution)—, et ce qui permet de multiples relations passant tout d'abord processuellement par les innombrables variations d'état dans les possibilités d'être, d'avoir et de faire en rapport aux aspects qui s'opposent, se contrarient mutuellement dans le jeu des dynamiques environnementales, et qui dans le temps d'une inévitable progression fluctuent de façon rythmique et imbriquée en de multiples facteurs variant cycliquement. Des exemples déjà évoqués suffisent à en rendre compte. Nous opposons couramment la vie à la mort, alors que c'est sémiotiquement le fait de naître qui s'oppose à la mort. Naissance et mort représentant des oppositions concernant **des changements d'états**, la vie individuée ne cessant pas avec des changements d'état. Éveillé ou dormant, nous référons à des états de conscience et d'inconscience, attendu que cette fois nous le concevons d'expérience et non plus d'entendement. Nous savons alors pertinemment que l'existence de la conscience ne s'annihile aucunement à passer par des états de conscience et d'inconscience.

Et c'est encore à confondre des états d'être avec ce qui est, que s'ensuit l'inconséquence de falsifier l'entendement de ce qui résulte d'une vie intérieure. Lorsque nous visualisons la droite discriminée de la gauche, le bas du haut, il s'agit de cerner des rapports de situation d'une chose ou d'une individuation dans son environnement. Cependant que c'est en raison d'un manque de vécu intérieur suffisant, que nous restons consciemment extraverti, dans l'incapacité de prendre conscience d'une existence intérieure faisant que depuis notre situation médiane entre un en dehors et un en dedans, nous devenons en tant que sujet pensant-voulant-pouvant conditionnellement. En cette situation médiane, de n'être pas assimilable aux choses, les coordonnées d'être avec un avoir depuis le faire du sujet pensant-voulant-pouvant conditionnellement sont le vrai, le bien et le beau. Cependant que notre entendement évoluant, tout comme on se représentait il y peu encore le Cosmos tourner autour de la Terre (géocentrisme), nous le concevons maintenant encore à le réifier, d'en considérer la nature ainsi chosifiée tourner autour de l'observateur humain (anthropocentrisme),

38. Référence à LAO TSEU, et plus généralement aux philosophies asiatiques ne confondant pas la puissance en des conditions de faire depuis des oppositions inertielles à l'environnement, avec le pouvoir de faire advenant comme *non agir* par delà du *non réagir*.

jusqu'à préjuger de ce que la nature humaine représente cosmiquement un *épiphénomène*. Un progrès récent vient cependant d'être fait à explorer des exoplanètes susceptibles de recevoir une vie apparentable à la nôtre. C'est le premier pas à pouvoir dans le futur accorder au Cosmos au moins les moyens organiques donnés à la nature des êtres, en ce que ceux-ci ne peuvent que faire partie intégrante du Cosmos en cours de réalisation processuelle. En corrélation, c'est par défaut de consciencialisation que beaucoup commettrons sans doute encore longtemps l'erreur de se représenter SOI à l'épicentre de ce qui constitue la seule extériorité constituée de la dynamique d'une multitude d'individuations. Pourtant, au sujet de l'existence endocosmique, tout comme le haut ne se conçoit pas sans le bas, la droite sans la gauche, c'est de même qu'il ne peut y avoir un en dehors sans son aspect complémentaire: l'en dedans.

D'uniquement nous investir extraceptivement dans la participation des dynamiques manifestant l'être en rapport à des appropriations (l'avoir), nous ne pouvons qu'ignorer un en dedans, de confondre la vie intérieure avec ce qui constitue nos propres événements psychiques. Notons à entendre la discrimination entre être et exister, que l'argument d'ANSELME ne vient pas d'une probation depuis le raisonnement, mais de sa vie intérieure à pouvoir entendre que si un être est tel que l'on ne puisse en concevoir de plus parfait (soit à passer par une instance de réalisation performative, soit comme perfection par constitution originelle), on doit nécessairement en tant qu'être et indépendamment d'une perfection acquise ou innée, tenir qu'une existence absolue et infinie (complétement inconditionnée), se pose ontologiquement comme source de l'être distingué par sa relation parfaite ou perfectionnée à le caractériser, de ne pouvoir concevoir qu'il puisse se générer de rien.

C'est à faire que ce qui devient possède déjà son existence propre, avant de pouvoir être comme ceci ou comme cela. Représentation qui diffère des conditions réductrices du donné au raisonnement en rapport physio-psychologique en lequel l'existence se considère assimilée au rapport d'être et d'avoir à son altérité. On peut imaginer une chose parfaite en tant que résultat advenu, sans besoin d'antécédence ontologique. À ce point de vue, si conscienciellement l'existence réfère à l'aspect complémentaire du prédictif (cela qui a et est par présence ou par relation, ou qui devient et acquiert par suite du manifesté), c'est à ne pas résulter du fait prédicible, quand ce qui est à être ne peut advenir sans antériorité ontologique, c'est-à-dire *ex nihilo* et sans raison. Des vérités particulières accompagneront

toujours le raisonnement à propos du prédicable dans le seul principe de transformation, cependant que cette vérité, d'être partielle, ne saurait être universelle de nier ce qui peut lui être complémentaire. Même le travail intellectif venant de relier l'introspection d'entendement endoceptif de la métaphysique, à l'expérience extéroceptive du domaine de la physique du monde, ne constitue pas ensemble les aspects d'une disposition à pouvoir s'exclure soi comme sujet JE médian. C'est-à-dire s'exclure en tant qu'observateur passif d'une pénétration en soi et de son revers: l'extension de l'altérité hors de soi. Le *connais-toi toi-même* est au reste à ce propos sémantiquement à rappeler la perte contemporaine du signifiant étymologique visant à *pénétrer en soi-même*. Et l'on manque en cette disposition à discriminer le savoir, significativement analytique depuis l'étymologie du terme *couper* invitant à partielliser ce que l'on étudie, de la connaissance complémentairement fondée sur la réunion. D'où une logique du tiers exclu, que complète celle par laquelle on est à inclure.

Répondant par JE, à votre fonction d'agent sujet d'un faire être et avoir, cela participe de la mienne au mésocosme qui nous est continuumiquement commun, quand nos corps ouvrent sur des interrelations exocosmiques (le continuum de nos participations en tant qu'expérience de l'existence variant en des états d'être, d'avoir et de faire). Cependant que ce qui nous est donné en existence complémentairement permanente, autant qu'étrangère au principe d'attribution, est connaissable à pénétrer le continuum complémentaire, celui de notre endocosme. Et de même que la vie ne cesse pas plus de passer par la naissance et la mort des substrats corporels organisés, que la conscience ne cesse son office entre nos changements quotidiens alternant les états de sommeil aux états de veille, notre existence individuée n'est aucunement annihilée: 1° de la distinguer de ce qui la substrate; 2° de passer par des relations de soi à notre altérité personnelle dans nos rapports à la totalité; 3° de la considérer dans l'unicité du tout.

C'est à prendre très progressivement conscience que l'être considéré en soi au mésocosme, dans sa relation d'ordre et d'organisation croissante ainsi que complexificatrice à son altérité et en rapport à la diversification exocosmique, se pose en étroite corrélation aux alternances d'intensivité intérieure arrivant d'une pénétration en dedans de soi, déterminant le degré de notre intégration existentielle à l'unicité endocosmique.

Comme aide à saisir que des états d'être ne sont pas confondables avec l'être lui-même, ou ce qui distingue la **totalité** des individuations d'être, d'avoir et de faire, de leur **tout** comme palier à intégrer une existence

unicitaire, il est possible de partir de ce que l'on enseigne de façon immémoriale en Inde au sujet de la goutte d'eau en rapport à l'océan.³⁹ Si la totalité des gouttes d'eau perdent leur individuation dans l'océan donné à imager l'unicité du tout sans l'individuation essentielle que représente la molécule H²O, c'est l'océan lui-même qui n'à plus d'être à son altérité. Ce qui implique pour comprendre l'exemple de se représenter l'océan à n'avoir pas d'extériorité. Métascientifiquement, c'est assortir la complexification des états du réalisé sur l'axe allant du microcosme au macrocosme, de façon processuellement fondée durant l'instance cosmique sur l'épuisement simultané des potentialités d'être, d'avoir et de faire dans l'individuation d'une part, à d'autre part l'autre moitié du cycle reliant vers le macrocosme un terme d'organisation du préalablement individué, cela conjointement à l'axe de la dissémination en existence depuis l'Un vers le multiple et allant de l'endocosme à l'exocosme. Car en cette disposition il devient possible d'associer cosmogoniquement le **principe de transformation** au **principe de génération** pour que le monde ne vienne pas du néant, étant livré à lui-même sans raison. Autrement dit relier les événements formant l'expérience d'une nature naturée à l'existence d'une surnature naturante hors instance de réalisation d'être, d'avoir et de faire, depuis l'office médian d'une nature mixte naturée naturante. Voilà l'association de fonctionnalité ternaire propre aux codomaines irréductibles à pouvoir concevoir la moindre instance de réalisation processuelle dans le principe de transformation, d'une façon reliée au principe de génération complémentirement acausal.

ORIGINE ET FINALITÉ: LES EXTRÊMES *IN EXTENSO* DE TOUTE DYNAMIQUE PROCESSUELLEMENT INTERMÉDIAIRE DE RÉALISATION

Phénoménologiquement, aujourd'hui succède à hier et antécède demain à permettre des transformations se partageant entre celles qui sont non orientées et celles qui sont orientées, en considération du principe de progression. Il s'agit d'un constat d'expérience en rapport aux réalisations progressives du cosmiquement potentialité, sous-jacent aux fluctuations évoluant dans le principe de transformation. Cependant qu'au regard des présentes possibilités humaines d'appréhender l'œuvre divine dans sa

39. Il s'agit ici de se représenter dans l'immense variation métamorphique seulement l'un des quatre états de la matière que sont l'igné, le gazeux, le liquide et le solide. La goutte d'eau dans l'océan est à évoquer une perte d'individuation en des états d'être, d'avoir et de faire, pas le statut d'être existant.

dimension absolue et infinie, rien n'est à montrer d'expérience l'origine du Cosmos, et sa finalité, aussi loin que l'on sonde les états successifs du réalisé par le passé, quand notre entendement du futur ne peut être que partiel, cependant que d'âme et en conscience, chacun peut au fur et à mesure connaître ce qui est potentialisé dans l'actualisé à conduire vers la perfection, même si le statut de perfection n'est pas visiblement atteignable. Autrement dit, le savoir d'expérience, de se former de façon apostériorique, n'est d'aucune utilité à pouvoir fonder une connaissance plénière du localement temporalisable, alors même que le spéculativement intellectif, à viser des connaissances aprioriques, gagne de s'appuyer sur l'état du savoir scientifique, de la même manière que ce savoir d'expérience gagne de pouvoir s'appuyer sur l'état des techniques. Une disposition qui advient dans le but de surdéterminer les faits d'expérience.

Avant d'aborder ce qui va suivre, rappelons encore une nouvelle fois, en raison de fréquentes confusions dans les textes modernes et les traductions des anciens, la différence faite entre **exister** qui implique une antécédence ontologique, mais à ne pas recevoir d'attributions, précisément de ne pas advenir du principe de relation, et **être**, auquel convient des attributions, mais d'une façon à ne pouvoir recevoir des attributions qu'après génération. Pourquoi faire table rase de ces distinctions si évidemment élaborées avec profit au cours des siècles? Rien ne relève de l'expérience à pouvoir, hors opinions et explications, scientifiquement réduire l'existence à la phénoménologie. On fait alors *comme si* l'expérience scientifique et les théories mathématiques pouvaient contourner la célèbre maxime: *ex nihilo, nihil*. Le domaine de la physique du monde reste scientifiquement circonscrit au principe de transformation. Même les théories du big-bang n'y échappent pas, et c'est précisément ce qui justifie des connaissances métaphysiques, si incommodément introduites dans les langues naturelles.

Être et avoir fait référence au principe de transformation comme aléthique d'abaléité, dès lors que ce sont des relations à l'altérité de l'individu qui sont à pouvoir faire varier l'attributivité interindividuelle. L'existence se dissémine, mais à rester immanente et endocosmiquement unicitaire: elle ne disparaît ni n'apparaît en raison du principe de transformation auquel convient liminairement la proposition disant que *rien ne se crée, tout se transforme*. Ce qui fait qu'en métaphysique on conçoit l'inconditionnelle continuité continuistique absolue et infinie en existence, en ce qu'elle ne se prêle pas à relativisation, étant *in extenso* en tant que

désignant ce qui ne peut diminuer ni augmenter, par rapport aux discontinuités individuées d'être, d'avoir et de faire, par ailleurs indéfiniment inexhaustibles en expérience de l'existence. Cependant que la locution latine *in extenso* peut de plus faire référence au concept d'ensemblement holistique visant, non pas seulement le contenu expérientiel fini et bornable en tout moment du temporalisé (qui peut être immense à indéfiniment agrandissable, en ce qu'il caractérise le domaine du limité, du variable et du relatif), mais cet ensemble-là auquel s'ajoute le contenu existentiel complémentaiement infini, absolu, ne pouvant donc ni s'amoinrir ni augmenter à partir d'une dissémination ontologique. En sorte que la catégorie du bornable ne représente en chaque moment du temporellement spatialisé qu'une manifestation partielle et conséquemment incomplète, et cela pour toujours. Avec la plénitudoité inextensive entre l'existence et l'expérience de l'existentialisé, on cerne intellectuellement la notion d'infinité comme représentant ce qui ne peut se mesurer, complémentaiement au bornable qui seul se prête à la mesure. L'absolu de même représente le domaine existentiel non qualifiable, complémentaiement des relativisations attributives de l'individué en relation identitaire partielle et conséquemment qualitativement particulière à son altérité d'être, d'avoir et de faire.

On a montré des exemples pragmatiques allant avec l'insuffisance des langues naturelles qui, sauf exception, induisent en erreur de ne pas distinguer des aspects relatifs d'être et d'avoir dans le discours en attribuant des caractères particuliers avancés par tout ou rien *comme s'ils étaient absolus*. C'est à entendre l'exemple déjà évoqué qu'un savant existe dans l'absolu de discourir de lui comme s'il existait tel indépendamment des aléas du temps allant avec les événements liant cette attribution à des événements extérieurs. De façon implicite, on maintient l'ambigüité que ne sont pas épuisées ses possibilités d'apprendre, ni celles des accidents pouvant faire de lui un aphasique. Un professeur au cursus universitaire ne peut être déclaré comme relativement à la fonction d'enseignant qu'il exerce dans son entourage. Son savoir n'exclut pas la condition de variabilité: pouvoir apprendre encore, ou perdre la mémoire de ce qu'il apprit à pouvoir transmettre. Or dans la réalité, que ce soit le savant ou le professeur, aucun d'eux n'a statut d'invariance dans le prédicat correspondant. **Ils ne peuvent qu'être constamment relativement moins ignorant ou plus savant que d'autres**, dans la possibilité de varier, et donc de régresser ou de progresser en rapport à l'attribution qualitative ici octroyée. C'est en raison de cela que l'on évoque à l'occasion une vérité meilleure à dire, savoir que le plus savant est celui qui prend conscience de ne savoir que peu de choses.

Semblable imprécision du dit ou de l'écrit entraîne des inconséquences lorsque l'on se suffit de penser en surface de la textualité du communiqué. De fausses déductions accompagnent alors l'imprécision venant de façon générale d'octroyer les attributions comme si elles n'étaient plus dans la relativisation des relations d'une instance processuelle de réalisation performative, stigmatisant ainsi une fixation dans le temps, alors qu'en raison de cette instance, jamais l'avare à tondre un œuf ne peut être exempt de générosité, ni celui qui montre une générosité à se laisser passer au travers, ne peut être complètement immunisé de se comporter égocentriquement.

Attendu qu'en référence du principe de transformation, si certaines choses seulement sont ici comme ailleurs possibles maintenant, alors pour corollaire, c'est que toutes sont possibles en référence à l'indéfiniité expansive dans le temps et dans l'espace. En conséquence, pour autant que des potentialités subsisteront dans l'encours de réalisation cosmique, on peut être buveur d'eau et connaître l'ivresse, non-violent et être la cause indirecte de violences, avoir extérieurement des laideurs et intérieurement rayonner de beauté, tout comme l'aspect opposé, selon les circonstances.

Cela provient de ce que l'attribué à chaque individuation participe d'intermédiarités relativables et bornées référant de façon mixte aux extrêmes par ailleurs invariantes et inatteignables, en ce qu'elles sont absolues: l'une l'étant comme complétude *in extenso*, l'autre en tant que privative dans l'attribution distinguée. En sorte que la dynamique des accrétions substrativement individuantes participe, en fonction de l'estimation du mesuré, du même autant que de l'autre aspect antithétique, ce qui marque l'inséparabilité entre l'envers et l'avvers du même. De ne pas en tenir compte, c'est d'expérience que nous faisons constamment l'erreur de déclarer l'existence de deux chemins lorsque nous faisons le constat de sa seule déclivité: un qui serait expérimentalement constaté former un chemin qui monte, l'autre qui le serait à descendre lorsque l'on se retourne pour le descendre.

De tenir compte par des moyens langagiers de la relativisation dans des relations environnementales, c'est autant de *points de vue différents* qui n'alimenteraient plus des opinions particulières s'opposant à vouloir imposer pour tous des partiellités épistémiques depuis la logique du tiers exclu. C'est à pouvoir s'accorder dans la logique d'inclusion complémentaire visant à comprendre des complexifications réalisatrices surdéterminant le simplement constaté, et donc venant d'accorder toutes sortes d'oppositions, de contradictions, d'antithéties ne rendant compte que des dynamiques environnementales. Selon le *point de vue*, déclarer que le Soleil tourne

autour de la Terre n'est pas moins vrai que de déclarer le contraire si le jugé ainsi différemment correspond encore d'autres conditions particulières.

Pour conclure, ce qui participe d'un jugement améliorable vient de l'insuffisance à communiquer les faits dans leur relativité. Une disposition mentale à ne pouvoir encore consciencialiser ce qui surdétermine la *visibilité* de l'instance performative de réalisation cosmique dans le principe de transformation. On ne juge alors qu'au travers du seul dualisme des états d'un encours réalisateur reposant sur des oppositions dynamiques, tenant pour réels des couples d'opposés ou contractuels: union / séparation, croissance / corruption, non-être comme origine du devenir à être; tenant forces physiques, efforts psychiques et luttes spirituelles en rapport à des inerties spécifiques desquelles résultent des estimations vectorielles: bien / mal, beau / laid, vrai / faux, etc.

Pour résumer, nous en sommes encore en science occupés que des seules appréciations et mesures d'une dynamique ne reflétant que des tendances relatives en situation. On n'y apprend encore qu'à déduire la réalité du seul produit réalisateur référant au constat apostérieur des états d'un encours réalisateur, ignorant conséquemment ce qui ne peut manquer d'aboutir localement à la finalisation processuelle épuisant le potentialisé dans la réalisation.

UN SIGNIFIANT ENCORE AMBIGU DANS LES MATHÉMATIQUES: L'INFINI

C'est aux fins de viser la rigueur sémiotique dans la communication, que les dispositions à sémantiquement discriminer la relativisation et l'absoluité des attributions, trouvent leur application dans la théorie des ensembles et les lois de la systémique. Examinons cette application en rapport au concept d'infini. CANTOR lui-même indique dans son introduction sur ses travaux concernant les fondements de la théorie générale des ensembles, qu'il conserve le terme d'infini **en raison de son acception en science**, cependant que toute multiplicité étant constituée d'éléments réputés bornés de se prêter à variation quantifiable, reste conséquemment indéfiniment bornable, en sorte qu'il tient à préciser que dans ses travaux, si ce n'est expressément dit, **il faut entendre implicitement cet infini là comme étant improprement nommé**. Cependant qu'une seconde forme d'infinité est issue de la théorie des fonctions, depuis laquelle on a le loisir de situer **un unique point** à l'infini d'une fonction particulière, c'est-à-dire le déterminer comme infiniment éloigné, afin de montrer qu'en rapport à une fonction, ce

point se comporte exactement ainsi qu'un autre situé dans le fini. En sorte qu'il nomme *infini proprement nommé* ce point **virtuellement projeté à l'infini**. Et l'on peut lire plus loin dans ses écrits la précision concernant les propositions virtuelles: que les nombres entiers finis ont une réalité constatée (s'ils se rapportent toujours à un nombre fini d'éléments bornables), alors que les formes de relations allant avec la possibilité de se concevoir à l'*infini* exigent démonstration (sous-entendu qu'en rapport au critère d'indéfinité, le relationnel reste démonstrativement inexhaustif en possibilité de varier).

CANTOR déclare encore qu'il se rapproche dans ses recherches de la conception platonicienne d'**inextensivité de l'infini**, conception que l'on retrouve chez Nicolas DE CUES, SPINOZA, et encore chez Giordano BRUNO. Il précise alors ce qu'il entend par transfini: un ensemble transfini, de se situer en prolongement du nombre le plus grand auquel il est toujours possible d'ajouter, se pose afin que nous puissions aller plus loin que ce qui advient de ne jamais parvenir à une limite infranchissable pour ce qui est des multiples individuations spécifiquement bornables. Cependant que la condition de transfinité, d'advenir conditionnellement, ne peut se poser qu'en raison d'une inconditionnelle infinité. Disposition qui convient à poser la base bien ordonnée du quantifiable faite de 3 classes distinctes codéterminées: la classe vide, la classe des sécables, enfin celle d'une unicité non bornable, conséquemment non relativable, avec des relations de transfinité du fini à pouvoir relier le caractère de finité aux extrêmes inatteignables. On voit que les conditions préalables données par CANTOR à la théorie des ensembles sont cohérentes.

En cette disposition, l'infinitude absolue, dans son opposition virtuelle à rien, constitue de fait existentiellement l'inépuisable source de l'indéfiniment fini en acte: cela qui se pose en tant que relationnel spatiotemporalisable d'être, d'avoir et de faire. C'est depuis cette condition que l'on entend que puisse advenir tout devenir entre l'existentialisation du non-être, et sa résolution processuellement finalitaire en tant qu'être. En sorte que dans la complémentaire de l'ensemblement indéfiniment dénombrable se pose un unique ensemble indénombrable d'existence *in extenso*, comme nécessaire source d'existentialité inconditionnelle des indéfinies possibilités individuelles d'être, d'avoir et de faire selon des conditions.

À y correspondre, une indéfinité de relations signifiantes advenant au sens où il est toujours possible d'ajouter à un ensemble de signifiés particuliers, d'autres dans le genre qui en augmente indéfiniment la

complexité relationnellement signifiante. Les intentions vectorisant des activités qualifiantes peuvent de même varier indéfiniment en complexification, dès lors qu'un même relationnel qualificatif peut être motivé par de multiples raisons, sans que soit nécessaire une indéfinité de prémisses. Disposition reposant sur le fait qu'un ensemble de connecteurs relationnels sont limités pour rendre compte des fonctions sous-jacentes aux substrats de l'individualisation en une indéfinité de couples d'opposition. Mais de façon telle que les relationnels asymétriques dans les dynamiques systématiquement réparties entre les strates microcosmiques et macrocosmiques, disparaissent progressivement, de concerner l'instance de réalisation cosmique ne pouvant aboutir qu'à l'unicité dans le tout. Il s'ensuit que dans la consistance des énoncés représentatifs de telles dynamiques performativement effectualisatrices à partir du potentialisé, ce qui constitue le décidable peut être sans reste, mais à servir d'autres démonstrations significativement complexifiantes, si des énoncés sont en eux-mêmes qualifiables, et que la lisibilité interrelationnelle arrivant entre plusieurs signifiés dans le communiqué, ajoute au signifiable. Comment en rendre compte ?

On peut dire que zéro résulte de tout nombre x soustrait à lui-même. Et en tant qu'opération sans reste, toute autre opération portant en elles des inégalités quantitatives ont pour résultat ce qui est autre que zéro. Par assimilation dans la logique combinatoire, un état quelconque d'individuation dans les discontinuités d'être, d'avoir et de faire diffère de tout autre état réalisant de nouvelles individuations. C'est en cette disposition référant à des extrêmes invariables, que le tout excède la totalisation de chaque état des discontinuités individuantes en relation à son altérité existante de façon *in extenso*. Ici nous entendons une double extensivité. D'une part celle du relationnel individué à son altérité: il est sans terme en rapport à de mêmes implications. D'autre part attendu que par similitude au fait qu'il est toujours possible d'ajouter au nombre le plus grand, ce l'est aussi pour un sens prépondérant. L'extensivité relationnelle paraît ainsi de même indéfiniment complexifiable en tant que prédication résultant d'une quantité toujours bornée d'individuations, du fait que l'existence d'une individuation peut dynamiquement varier sans fin dans la nature stratifiant au cours du temps la composition de ce qui la substrate en des conditions d'être, d'avoir et de faire. C'est ce que montrent les indéfinités des ensembles eux-mêmes indéfinis de CANTOR situés entre *ex nihilo* et *in extenso*).

De réfléchir en surface de la textualité du dit, on peut en rester aux théories scientifiquement élaborées à propos de la seule expérience

exocosmiquement physique d'être. Son applicatif est alors à rendre compte au plan explicatif d'un Cosmos advenant du néant. Le prédicat d'existence repose ici d'une façon liminairement correcte sur les manifestations d'être, d'avoir et de faire. Puisque son présupposé répond à la transformation de rien à l'origine, c'est conséquemment que les métamorphoses subséquentes adviennent par hasard et sans raison dans l'édification du réalisé. Depuis l'Antiquité, ce raisonnement en rapport à la seule extériorité des *points de vue particuliers* côtoie l'entendement de l'expérience intérieure advenant par réflexivité universelle. Elle est endocosmiquement théorétique et se pose à introduire la complémentation métaphysiquement existentielle en tant qu'inépuisable source génératrice des conditions manifestatives d'être, d'avoir et de faire. D'un côté nous fonctionnons mentalement depuis la logique venant d'user des seules quantifications mathématiques, une logique autant que faire se peut académiquement épurée des significations accompagnant la pertinence et les nuances du signifié depuis des attributions relationnelles aux êtres et aux objets. Mais en ce que cette manière de regarder les choses n'est pas unique, il s'agit d'une logique particulière, partielle, susceptible de complémentation. De n'opérer que par tout ou rien, vrai ou faux, elle est opérationnelle de convenir au magnifique développement mathématique des technosciences. Et devant le triomphe des applications purement mathématiques en science, c'est en tant que mathématiciens sûrs d'eux-mêmes, que certains théoriciens en vinrent à fonder dogmatiquement les mathématiques sur elles-mêmes, en chercher à formuler les énoncés dans la discipline, épurés d'inférences mentales qualitativement implicatives. En résulte des énoncés vides de sens, entraînant des paradoxes.

À ne pas en rester aux précieux énoncés mathématiques de Carnap, on peut dire que la tâche consiste maintenant à fonder la logique du quantifiable, inséparable de celle du qualifiable, de ne considérer dans les séparations disciplinaires respectives que des aspects particuliers. C'est une pensée syntone que peut maintenant viser l'organisation de fonctions particulières associant cela qui croît ensemble.

En tout état de cause, des milieux académiques ne sont pas exemptés d'effets pathologiques spécifiques. L'intellection reposant mentalement sur une conciliation de moyens, fait que dogmatiquement isoler l'un de ces moyens, débouche sur des activités fratricides. C'est que l'éclairage résultant du travail d'une pensée qualificative s'accompagne inévitablement de motivations particulières. Celles-ci devenant déviantes nécessitent une

médication adaptée au parcours qualificateur déviant. Rien n'apparaissant relationnellement isolable, on peut poser que l'exclusion des appréhendements disciplinaires, en ce qu'ils diffèrent inévitablement d'une clôture dans l'entendement, ne peut trouver son expression dans la beauté des formulations abouties, ni satisfaire des moyens authentiquement véridiques, à pouvoir viser un bien commun. Entendons bien: une phase d'exclusion est bénéfique en ce qu'elle advient en rapport à une phase d'inclusion dans l'alternance à processuellement assurer une constante progression. Ce qui est académiquement pathologique est d'en vouloir maintenir outre mesure l'endoctrinement. Dans un climat d'exclusion, on tend à pérenniser sans mesure un état de chose localement acquis, mettant en danger de ne pas pouvoir laisser la meilleure place à ceux qui portent en eux le travail convertissant l'encore potentialisé, dans la progression complexificatoire du réalisé.

À contredire des tendances dogmatiques d'exclusion, si la science représente une production exacte, c'est précisément qu'elle ne vise qu'un savoir spécifique venant de le réduire à la seule expérience *a posteriori* du monde en cours de réalisation. En réalité, on tend en science d'atteindre à la rigueur interprétative de l'expérience à propos du réalisé. C'est en cela que l'expérience, fut-elle rigoureusement scientifique, n'est jamais en soi objective, puisque l'on tend par son moyen à l'objectivité.⁴⁰

Distinguant maintenant l'indéfiniité expérientielle allant avec des conditions discrètes d'être, d'avoir et de faire indéfiniment inexhaustivables entre les extrêmes invariables que représentent la continuité infinie d'une plénitude existentielle *in extenso*, et à l'opposé, l'ensemble vide (sans contenu, que l'on symbolise par zéro ou rien), alors pour tout contenu bornable intermédiaire —ce qui est acquis par hétérogénéisation depuis une origine réputée chaotiquement homogène, c'est-à-dire encore privative de contenance prédicative d'être, d'avoir et de faire—, advient en vue d'une finalisation. Plus précisément, à une homogénéité originelle démarquant l'absence du moindre état advenu d'être, d'avoir et de faire d'un donné préalablement existentiel et encore sans hétérogénéisation susceptible d'attribution, succède l'hétérogénéisation individuante épuisant des potentialités de devenir, d'acquérir et de faisabilité, au travers du processus de complexification relationnelle s'effectuant du microcosme au macrocosme, en vue d'en réaliser la finalité. Cependant que ce qui est ici

40. De telles évidences étaient déjà spécifiées à l'encontre du dogmatisme scientiste dans la *Revue de métaphysique et de morale*, juillet 1909, *Logique de l'infini*.

performativement considéré en tant que disposition spatiotemporellement finalisable, ne représente pas la fin, mais l'origine d'une suite compétente, de continuum subabsolu et postfini.⁴¹

Nous allons bientôt préciser ce qui justifie la codétermination de ces trois classes (néantcité, finité, infinité). Mais auparavant, précisons que la condition néantaire ne représente que l'absence d'existence (*aexistentialité* comme condition distincte de l'*inexistentialité*). C'est la privation théorique comme effet miroir d'une omni-existence, et en tant que le néant est discriminable d'une origine processuelle de non-être, non-avoir et non-faire, de l'indéfiniment donné à être, avoir et faire comme expérience de l'existence. Alors que l'existence n'a pas d'origine et pas plus de fin, aussi l'expérience de l'existence, bien que cette expérience de l'existence débute dans son moyen chaque fois en rapport à l'état originel du chaos qui est, par son homogénéité conséquemment sans attribution, mais ce auquel peut succéder tout autre état d'hétérogénéisation se posant en tant que l'indéfinie source expérientielle de l'existence. Il découle de ce que la réalité d'un quelconque moment de l'indéfinie temporalisation, pour cause de se poser en tant que fini réel dont l'expansion se trouve indéfiniment potentialisée, qu'une expérience de l'infinité existentielle est temporellement impossible, même à pouvoir se concevoir d'une façon extemporanée.

Pourquoi ne serait-il pas possible de considérer au côté du rapport d'appartenance du conditionné à l'inconditionné, des aspects d'égalité entre l'indéfiniment dénombrable (pas de terme à la dénombrabilité de ce qui varie), et l'infiniment non dénombrable (immanence d'entièreté *in extenso*)? Si les mathématiciens du 19^e siècle n'avaient pas tenté d'expurger toute signification qualitative de la mathématisation du quantifiable, ils eussent, bien mieux que je vais le faire, cerné les expressions mathématiques à distinguer les rapports d'une illimitation des quantités finies, toujours bornables quel que puissent en être les grandeurs, dans un rapport complémentaiement antithétique à l'infini, par ailleurs excédant nécessairement le principe de dimensionnement. Comme on va le voir bientôt, lever les ambiguïtés du concept mathématique d'infini semble d'une simplicité déconcertante d'être compréhensible dès l'école primaire, **à l'unique**

41. Dans le continuum postfini en interface entre l'indéfinité du fini et l'infini, on considère une absence de périphérie à faire que n'importe quel lieu est centre (Giordano BRUNO et Nicolas DE CUES). C'est la possibilité de se représenter l'univers paradisiaque, en ce qu'il est situable, bien qu'à ne pas avoir de coordonnées dans l'espace et le temps qui passe.

condition de ne pas perdre le sens des termes utilisés dans la démonstration.

L'INFINI ET LES INDÉFINITÉS DE L'INDIVIDUATION DANS LA THÉORIE DES ENSEMBLES

Pour montrer l'appartenance du parcellaire dans l'entièreté d'une unicité *in extenso*, examinons ce qui fonde la théorie de l'individuation. Par généralisation, on réfère cette proposition de façon corollaire au lemme suivant dans lequel la notation 'E' désigne un ensemble et {E} une partition de 'E'. Un ensemble des parties de 'E' autre que {E} est une partition de 'E' si aucune de ses parties n'est vide, si la réunion de telles parties est 'E', et si deux parties distinctes quelconques sont disjointes. C'est en référence à ce lemme, qu'il apparaît possible de rendre homogène le discours sur la réalité (ou plus précisément, le discours à *propos* de la réalité, en ce qu'il est censé représenter la réalité en ses états successifs **en rapport à l'encours de son instance de réalisation**).⁴² Pour en rendre compte, considérons l'axiome que voici :

Il existe un élément noté '0' (zéro), tel que pour tout 'x', $x \pm 0 = x$. Cet élément nul est le seul jouissant de la propriété de neutralité opératoire. En sorte que si l'on ajoute ou que l'on retire cet élément nul à ce qui est individué étant borné, cela n'en change pas le résultat.

Ce n'est pas là définir zéro en tant qu'autoréférence propre au déclaratif d'existence par FREGE. Se représenter un statut privatif d'existence est de plus par logique (Cf. PARMÉNIDE), à discriminer les statuts inconditionnels de non-être, non-avoir et non-faire, complémentaires des statuts d'être, d'avoir et de faire. Entre une origine et une finalité sont des condition de partiellité contractuelle d'un devenir, d'une acquisition et d'une faisabilité, dont la déclaration diffère autant du statut de perfection dès l'origine, que de celle finalement acquise, c'est-à-dire inconditionnellement, ou selon des conditions. Alors que le rapport contradictoire est à distinguer le cercle du

42. L'attribution aux états métamorphiques des caractères finalement attendus advenant de l'instance performative de réalisation est trompeuse, au sens où les activités manufacturées de meulage, de soudure, de peinture, etc., se distinguent de ce qui est attendu dans la réalisation (par exemple des objets individuant des moyens de locomotion à pouvoir distinguer une voiture, un camion, un navire). En sorte qu'attribuer le potentialisé dans l'individué en cours de devenir et d'acquérir (beau, savant, bon...) reste un abus venant des insuffisances langagières à discriminer le but, de l'instance de réalisation y menant.

carré, le métal du bois, l'être de la chose, ou telle activité de telle réactivité, des états perfectibles advenant d'une instance performative répondent quant à eux à l'expression de laquelle advient, en rapport de complétude à ce qui est autre que x , savoir: x soustrait par relation de non- x (quelque chose soustrait de ce qui est autre que quelque chose, de ne pas référer à quelque chose de particulier).

Quelque chose retiré de quelque chose d'autre marque une bi-univocité. La somme de toutes les bi-univocités, étant inatteignable, constitue l'indéfiniété extensive bi-univocitaire dans le totalisable, opposable au tout auquel convient seul le critère de mono-univocité.

Ce qui est ainsi mis en exergue semble la condition indispensable pour éviter l'amalgame entre le concept d'inidentité et celui d'inégalité. En effet, la logique du signifiant en sémiotique par laquelle on distingue des inidentités est seulement équipollente à celle du nombrant, en ce sens que s'il peut y avoir une indéfiniété de quantités bornées ayant pour source un unique infini, cela répond conditionnellement à des inégalités, quand c'est de même qu'il peut y avoir une indéfiniété d'identités relatives entre elles ayant pour source l'absolu. Et c'est dans ce contexte que les logiques spécifiquement partielles, de référer séparément aux concepts d'inidentité et d'inégalité, reçoivent pour source et fin processuelle une seule plénitude inextensive d'applicabilité universelle. C'est là l'inatteignable but visé depuis des qualifications, si la logique qualificative se définit par son résultat visant l'économie maximale des dépenses entreprises dans l'activité avec effet attendu, cela depuis des moyens comme peuvent être l'expérience, ou le raisonnement portant sur le conçu à propos des états effectués dans l'instance de réalisation cosmique.

Et c'est de façon inévitablement dépendante entre qualification et quantification que tout nombre entier a **indéfiniment** un successeur consistant en l'augmentation d'au moins une unité, comme tout signifié comporte une suite complexificatoire significative. À n'importe quelle grandeur finie, nécessairement bornable afin de pouvoir être mesurable, peuvent s'ajouter toutes grandeurs également délimitables, c'est-à-dire de la même sorte, et cela indéfiniment, donc conséquemment à ne pouvoir jamais se substituer à l'infini, dès lors que nous conservons les significations discriminant la finitude de l'infinitude, ou l'indéfini du transfini. On passe de la même façon des ajouts entre nombres de ce qui est individué, aux rassemblements qualitatifs de choses ou d'êtres, en ce que l'individué est par ailleurs caractérisable à procurer une identité particulière, à partir d'attribu-

tions en partage, mais en des proportions différemment réparties d'une diversification relationnelle, **dans les rapports examinés en particulier.**

Cela est à démontrer de façon corollaire que si zéro résulte de la soustraction d'un nombre quelconque à lui-même, c'est semblablement que rien ne peut advenir du rapport d'une chose ou d'un être à eux-mêmes.

C'est dans ces conditions que l'on peut définir, sans ambiguïté dans la théorie des ensembles, l'infini comme la complémentaire de tout ensemblement portant sur des ensembles finis. Alors que l'indéfini du fini se pose en rapport de complémentarité à l'infini. L'infinitude est nécessairement existante, puisque sans cette inconditonalité portant sur l'existence, rien dans les délimitations individuées d'être, d'avoir et de faire ne serait possible, et cela indéfiniment. Tout comme zéro résulte d'un nombre opérant quantitativement à lui-même, rien ne peut attributivement identifier une entité individuée depuis tout moyen opérant en rapport à elle-même. Cela pour cause de ce que l'identité particulière d'objet, de chose conceptuelle, et d'être, ou encore d'activité, ne se pose qu'en rapport à l'altérité d'être, d'avoir et de faire (en ce qu'il s'agit avec l'altérité à soi-même de l'identité de soi). C'est ce qui fait que l'absence d'identité dans l'opération d'attributivité à soi-même définit l'ensemble vide d'attribution.

En accord avec cette disposition, deux choses peuvent être semblables par certains aspects, tout en étant inidentiques entre elles, en tant que toutes, de n'être pas en soi un ensemblement vide, sont uniques, dès lors que l'une quelconque, virtuellement soustraite à elle-même, constitue un reste vide. La non-identité à soi de ce qui est autre, et cela seulement, n'est pas contradictoire. Pour corollaire, un ensemblement attributivement non vide, mis en rapport à son altérité complémentaire, forme le contexte d'une inidentité indéfinie, en ce que c'est le tout qui est la source potentielle de n'importe laquelle des attributions identitaires. C'est à pouvoir dire en logique que la non-identité d'une chose à elle-même est fautive, et vraie la non-identité de la même chose à son altérité, en ce qu'une chose quelconque, ajoutée à son altérité d'être, d'avoir et de faire représente dans ses limites attributives une totalisation actualisée. Mais le bornage de cette totalité-là des individuations séparées, investira toujours un degré de réalité incommensurablement moindre que leur tout configurant l'unicité trans-attributive d'être, d'avoir et de faire extérieure à l'existence du continuum de continuité infinie, absolue et immanente, d'espèce aséitique se posant comme source inconditonnelle de n'importe quoi résultant de conditions abaléitiques.

Tout comme les quantifications peuvent indéfiniment croître et décroître relativement à une quelconque unité ou grandeur, autour d'une quelconque signification, le signifié peut indéfiniment se complexifier, autant que symétriquement s'abrèger sans fin. On peut dire que ce qui fonde l'algèbre néo-lacanienne entre sujets signifiants, fait que la non-identité du sujet à lui-même s'entende dans le sens complexificateur et symétriquement simplificateur du relationnel signifiant à son altérité sémiotiquement non-signifiée.

Ces considérations étant ébauchées à ne pas séparer dans les fonctions intellectives le quantitatif du qualitatif, cernons à propos de l'infinité mathématique, ce qui peut sortir de deux siècles d'ambiguïtés venant d'y réduire le signifiant inévitablement qualitatif, aux seules considérations quantitatives. Considérant qu'un ensemble borné a pour cardinal un nombre fini d'éléments —nombre indéfiniment extensible, mais qu'il est toujours possible de décompter—, alors existe pour tout ensemble formé dans l'actualisation bornée la plus étendue, la complémentaire dans l'ensemblement auquel ce sous-ensemble appartient hors possibilité actualisatrice. On peut montrer d'un point de vue global (holiste) qu'il existe un seul ensemble contenant un élément unique, qui n'est élément d'aucun autre, et que cet ensemble a pour propriétés complémentaires d'être :

1. **Infini**, autrement dit, auquel il est possible d'appliquer pour cardinal un substitut au nombrable, en tant que terme propre à définir ce qui existe au delà le transfini vu comme continuum médian au dimensionnement indéfiniment agrandissable ou diminuable du bornable à l'infinité;
2. De n'être pas relativable;
3. De n'être pas subordonné au principe de variation.

D'où l'axiome complémentaire de celui par lequel on démontre que pour tout ' x ', $x \pm 0 = x$, et avec la convention des signes :

- ' \emptyset ' = classe vide (sans contenance);
- ' $\cdot \cdot$ ' = classe des sécables, toutes choses individuées bornées (contenants limités) du domaine des propositions relativables et se prêtant à transformation;
- ' ∇ ' = classe unicitaire, non bornable (le contenant illimité), domaine de l'absoluité et de l'immanence.

Il existe un unique ensemble *in extenso* noté ' ∇ ' tel que l'on peut écrire :

$$\nabla \pm x = \nabla.$$

En sorte que toute quantité, ou élément bornable ‘ x ’, et ce, quelle que puisse être sa taille, ajoutée ou retirée de l'ensemble *in extenso* ‘ ∇ ’, n'en change pas le terme. Vis-à-vis de l'ensemble *in extenso*, un ensemble se prêtant à extension (n'étant pas *in extenso*, puisque à se prêter à relativisation dimensionnelle), joue alors la fonction d'élément neutre. Par ailleurs il peut être posé que $\bar{\emptyset} = \nabla$, Pour ce qui concerne l'attribut d'immanence et d'absoluité, du fait que le caractère d'invariabilité des extrêmes relie les deux aspects opposés du même dans une aléthique liant l'aspect d'inconditionnalité à celui de nécessité, auquel sont sous-jacentes toutes déclarations de possibilité et d'impossibilité. **Ce qui permet de définir la classe de l'entièreté *in extenso* comme la seule qui soit opposable à la classe vide.** Ces relations ont pour résultat capital l'expression généralisée d'inclusion:

$$\emptyset \subset \therefore \subset \nabla$$

Jugeons de ce en quoi le donné de la réalité —ce donné qui fait référence à la modalité de partiellité individuée— représente l'expérience d'être, d'avoir et de faire toujours incomplète procédant d'une source plénière d'existence *in extenso*. Intuitivement, le concept de partiellité quantitative, comme celle d'attribution qualitative, conjoint la notion de partiellité à celle de possibilité variative dans le sens du complémentaire, ou le sens simplificateur inverse, et cela entre les interfaces non bornables que sont dans un sens l'adimensionnalité de l'existence *in extenso*, et son opposition nulle dans l'autre. Avec le principe de finitude, le limité se pose comme une partie de l'inépuisable infinité. De même dans le principe de fonction actante, la notion de mutabilité progressive, inscrite dans le principe d'une limitation des effets, ressort comme coexistante d'une illimitation inconditionnellement causatrice, d'exister acausalement (voir la loi portant sur les sens multi-ordinaux et depuis laquelle c'est une non-causation, à l'origine d'une suite conditionnée de n'importe quelles choses advenant de cause à effet, qui est seule à pouvoir être causatrice). Et enfin, faisant référence au principe attributif des propriétés, des qualités et des vertus: la somme de toutes attributions relatives ressort encore comme un élément inclus dans l'absolu propre au statut unicitaire d'existence, spécifique d'une non attributivité relative.

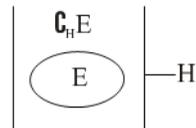
Si ‘I’ désigne l'infinité en rapport à sa modalité d'entièreté *in extenso*, et ‘F’ la finité en rapport à la modalité de partiellité, relativement au principe

de dimensionnement appliqué aux caractères de l'existence individuée, on peut poser en écriture logique ce qui définit rationnellement **la condition d'appartenance de toute partialité existentielle à une plénitude du même genre, et non pas son appartenance originelle à la classe vide de toute existence**, avec :

$$\forall_x [I_{(x)} \rightarrow F_{(x)}] \cap \exists_x [I_{(x)} \cap \neg F_{(x)}]$$

À partir de la déclaration 'a' existe par expérience, fait suite l'induction intellectuellement spéculative nécessaire à la compréhension de ce que 'a' est une partie, en tant qu'image partielle de 'A', tel que si 'a < A' et 'a ∈ A', alors 'A → a'. En clair, si pour tout sous-ensemble 'a' plus petit que 'A', tel que 'a' représente une partie de 'A', alors les propriétés de 'a' dérivent et sont conséquemment déclinables depuis l'existence de 'A'. D'où l'énoncement de ce que l'expérience des transformations d'existence parcellaire 'a', déduites du manifesté aux sens depuis des prédicats d'être, d'avoir et de faire, **implique le concept d'existence complémentaiement aphénoménique 'A'**. **C'est-à-dire dont toute prédiction manifestative d'être, d'avoir et de faire est impossible, mais tel que cette existence soit définie comme la source existentiellement sous-jacente des propriétés d'être, d'avoir et de faire expérimentées dans 'a'**.

On peut encore par expérience du limité qui est à varier relativement à son environnement, concevoir un ensemble constitué de la totalité des individuations dans le genre. Soit comme variable 'x', la propriété d'exister relativement, et avec E (P_(x)) l'ensemble des parties ayant cette propriété. On conçoit alors que cette propriété se démarque de celle qui consiste en une unicité existentielle *in extenso*, attendu que la jouissance d'une unicité existentielle *in extenso* appartient à la complémentaire inextensive de 'E', **en raison de ce que l'on peut toujours donner en extension des membres d'une famille** de la façon suivante. Si 'x' est une propriété des éléments de l'ensemble 'E', et que nous en limitons la déclaration à soit 'x' vrai, soit 'x' faux; nous pouvons définir un ensemble 'H', ainsi que schématisé avec la figure suivante, dont la partition 'E' implique d'assimiler la complémentaire C_HE, à 'non E'.



Notons qu'avec le déclaratif 'x vrai' ou 'x faux' **selon des conditions**, on assimile communément deux aspects dont l'un va avec la dynamique qualificative des idées dans le principe des antinomies signifiantes (elle

concerne la production des identificateurs au travers des sémanticités consistant en thèses et antithèses, qu'on traduit alors en tant que manque ou absence de ce qui adhère à l'idée). Mais à dépasser ce rapport, on peut considérer n'importe quel aspect dualisé entre thétie et antithétie, en rapport avec la dynamique idéitive des choses, ainsi que les oppositions dans les effets positifs et négatifs du même. Aussi il importe de garder à la pensée que dans ce cas, **il ne s'agit aucunement de ce qui arrive par manque, mais de cela qui est produit en opposition dans le principe de l'annulation des conséquences**: quelque chose de parcellaire apparaissant négatif en opposition à autre chose également parcellaire tenu pour positif dans la dynamique considérée en particulier.⁴³ Si n personnes sont également bonnes, belles et vraies, rien n'apparaît mesurable entre elles qui soit attributivement beau, bon et vrai. Par extension et depuis le raisonnement spéculatif, on entend qu'un statut finalitaire d'être et d'avoir, par lequel le potentialisé en perfectionnement est épuisé dans le réalisé, apparaît de façon identique non relativement mesurable. C'est alors que l'on conçoit qu'en référence du continuum finalitaire il n'y a plus dualisation (haut / bas, droite / gauche, bien / mal, matière /esprit, pour /contre...).

Dans un ensemble, 'non-x' représente la complémentaire de 'x' en tant que partition, d'une façon inconfondable avec la classe de contenu nul, **puisque tout autre que 'x' se trouve contenu dans 'non-x'**. En sorte qu'avec la notation de quelque chose en extension du domaine 'x' on puisse déclarer 'y', par exemple, avec la notation d'inclusion ' $y \subset \text{non-x}$ '; **étant de plus entendu que 'x' se prête encore aux discriminants logiques d'être définissable comme 'x vrai' ou 'x faux'**, dans le domaine des contradictions qualificativement véridictives et des oppositions propriatives.

L'intersection $E \cap \mathbf{C}_H E = \emptyset$ est vide, puisqu'il n'y a pas un élément qui puisse à la fois appartenir à 'E' et à $\mathbf{C}_H E$; alors que la réunion $E \cup \mathbf{C}_H E = H$ est exhaustive. À cette condition, si $\mathbf{C}_H E = \{y \mid y \in H \text{ et } y \notin E\}$, alors ' $\mathbf{C}_H E$ ' désigne la complémentaire dans 'H' de 'E' qui contient l'ensemble des 'y' (ou des 'non-x') appartenant à 'H' sans appartenir à 'E'. Raisonnant en référence au contenu de l'Univers, si 'E' était vide, sa complémentaire serait 'H', en raison de ce que la $\mathbf{C}_H \emptyset$ ne peut qu'être 'H' lui-même. Mais 'E' **n'est pas vide puisqu'il contient les éléments d'existence limitée** qu'on reconnaît de l'expérience de nos relations dans le principe

43. KANT l'explique très bien dans son *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeurs négatives*.

d'individuation, ou de partiellité existentielle. Si 'E' était plein, 'E' serait 'H' lui-même. Alors ce serait la complémentaire qui serait vide. Mais l'ensemblement 'E' **ne saurait représenter une plénitude *in extenso*, puisqu'on lui reconnaît la propriété d'extension indéfinie.** 'H' représente alors l'existence qui surdétermine conséquemment et effectivement 'E', **même si, par principe, il est impossible de l'actualiser en référence à n'importe quel moment des expansions en notre continuum des individuations variables, relatives et partielles.** Par conséquent, cette disposition implique de concevoir que le continuum en lequel est ce qui existe partiellement et de manière discontinue, étant limité, relatif et variable, constitue un contenu à jamais partiel de ce que contient le continuum d'existence *in extenso*, avec pour continuité modale l'infinité, l'absoluité et l'immanence.

LA THÉORIE DES TYPES

C'est précisément en élaborant la théorie des types que RUSSELL tenta de sortir des paradoxes apparaissant dans la théorie des ensembles en restreignant la portée de celles-ci aux seules considérations des choses finies (bornées). De fait, la théorie des types apparaît une application au continuum des pluralités indéfinies du relationnel d'être, d'avoir et de faire, en ce qu'elle représente une disposition induite pour la mesure du bornable dans le parcours de l'expérience allant de la dynamique à la logique, en passant par les intermédiaires de la quantification portant sur l'analysé dans l'expérience. Depuis ce moyen, RUSSELL réduisit la portée de la théorie des ensembles à deux sortes d'applications: l'une matérielle (entre deux propositions venant de mettre en relation quelque chose de défini, l'une est fausse, l'autre est vraie), l'autre formelle à établir le cadre des relations entre assertions.

RUSSELL n'en resta pas moins préoccupé depuis les *Principia* applicables aux mathématiques par la problématique existentielle de l'Un en tant que source de l'indéfiniment donné en expérience à concerner les relations individuantes du monde de l'être, et ce qui est de leur fait: les choses continûment structurées, en ce que leur existentialité ne peut reposer sur la relationnalité des relations entre elles. Le relationnel entre A et B n'est pour rien dans leur existence. Et comme le concept repose sur l'univocité entre ce qui résulte de la fonction du langage et ce sur quoi il porte (c'est ce que l'on dénote par son moyen), du fait que l'on peut former

un ensemble de tous les êtres, l'être peut indifféremment se considérer comme assujéti à une classe, ou en soi comme individuation d'être. Une classe apparaît en effet comme unité individuante reposant, depuis le principe de structure substrative vers l'infinésimal et superstrative vers l'indéfiniment agrandissable dans la multiplicité inexhaustivable de l'individuation, un rapport contractuel de complémentation: intensivité interne / extensivité externe.

Conjoindre une existence endocosmique aux extensivités relationnelles à l'exocosme paraît le moyen adéquat de résoudre les questions de l'attributivité sans terme sur l'échelle allant de l'infinésimal à l'indéfiniment complexifiable des relations entre êtres, choses et faits. C'est à considérer la vraie raison du refus de DESCARTES d'user de l'infini mathématique en sa notion contredisant le signifiant d'infinitude. Il semble que l'on confondit par là le refus DESCARTES à concerner un usage, et non pas ce que l'on entend d'un infini réel complémentaire du formalisme métamorphique inexhaustif entre microcosme et macrocosme, objet du mesurable et du calculable du fait même du principe de délimitation situable entre privation et inexhaustion. Cela paraît pourtant ressortir d'une de ses lettres à MERSENNE, qui fit écrire RUSSELL en avril 1930: *quelle raison aurions-nous de juger entre plusieurs infinis, vu que ce qui serait ainsi visé dans le raisonnement cesserait d'être infini?* En fait, DESCARTES préféra nommer 'matière subtile' ce qui est vide de toute dynamique inertielle.

L'intelligibilité de l'infini ne semble pouvoir être épistémiquement conforté qu'en advenant de ne pas séparer l'expérience physique du monde, de l'entendement métaphysiquement complémentaire. La condition de cet appréhendemment est en effet aussi subtile que celui par lequel on conçoit que la nature de la lumière tant physique, que psychique ou spirituelle, participe de la dioptrique des êtres pour ce qui est d'en prendre conscience ainsi qu'un tout unicitaire.⁴⁴ En quoi est-ce subtil? En ce que la lumière est tout à la fois immatérielle et matérielle, au sens de ne pouvoir apparaître duelle qu'en interférant avec un quelconque relationnel phénoménique, tout en ne cessant pas d'exister hors ce rapport phénoménologique. Alors que sur son parcours la lumière est comme si elle n'existait pas, selon l'albédo du substrat rencontré (corps, mental ou esprit), le côté face est plus ou moins illuminé, et selon sa consistance facteur d'opacité, le côté pile ressort plus ou moins sombre.

44. Ce sujet est abordé à discriminer les trois codomains de faisabilité du monde au chapitre ternalité du Cahier 1, *Science métaphysique et codomains*.

Et c'est le moment de noter que le constat ontologique d'être se pose selon le *Cogito* en toute indépendance des conditions phénoménologiques de causes à effets. Les relations de devenir à notre altérité individuée nous font être en dépendance de notre altérité, de ne pouvoir advenir autrement qu'abaléitiquement, c'est-à-dire à ne le pouvoir être fondé sur soi-même. En sorte que s'agissant d'un **constat**, le *je pense, donc je suis*, n'est pas à entendre que de penser soit cause d'existence. C'est à faire référence à ce que la conséquence d'être selon des conditions, est de ne pouvoir vraiment devenir qu'au moyen du rapport que l'on a à notre altérité, c'est-à-dire à la totalité des individuations d'être, moins la nôtre proprement dite. Mais cette disposition se limitant au prédicat d'étantité selon des circonstances, c'est aussi à l'exemple de ce qui est dit à propos de la double nature de la lumière, que l'on existe simultanément comme créature en rapport à la *causation* ontologiquement spinozienne, dès lors que sans existence préalable on ne peut devenir depuis le relationnel à notre altérité, et tout à la fois être dans le rapport de perséité (être en raison de soi-même), c'est-à-dire comme inconditionnalité complémentarément acausale dans la dissémination en existence depuis l'Un.

Reste que la preuve d'appartenance de CANTOR concerne la catégorie du délimitable entre le point et l'infini, tel que de façon médiane advienne l'indéfinité du bornable. Il importe alors de discriminer les ensembles complets de choses catégoriellement délimitables, mais extensivement indéfinies, de leur unique complémentarémentaire à former complétude *in extenso*. Autrement dit poser toute pluralisation substrative et superstrative susceptible de variabilité indéfinie par relation, par rapport à sa source existentiellement immanente, absolue et infinie. C'est à répondre à l'aléthique de nécessité de ce qui existe aséitiquement (en soi), de laquelle dépend la condition abaléitique d'être, d'avoir et de faire caractérisant l'expérience indéfinie des relations finies, qui sont seules mesurables et prédicables, et qui forment l'étendue en possibilité ou impossibilité locale d'advenir selon des circonstances. C'est cela qui, étant du domaine du dicible, répond directement à la compréhension intellectuelle.

Par différence à la théorie des ensembles, la théorie des types hiérarchise l'expérientiellement stratifiable, autant en direction de l'infinitésimal, que de l'indéfiniment expansif dans les prédicats d'être, d'avoir et de faire. C'est dans cette disposition qu'un être relève d'une classe individuante des manifestations qualificatives, qu'un objet manifeste des propriétés, et qu'un fait manifeste les vertus de son vecteur, ou des valeurs actantes en rapport

au but à atteindre en vue d'un résultat attendu. L'absence de valeur dans l'activité et de vertu à décider de son vecteur en vue de l'obtention d'un résultat attendu ne peut rendre compte que de la seule augmentation d'entropie.

Le langage qui formalise ces dispositions à en pouvoir communiquer la représentation, par ailleurs indéfiniment complexifiable, relie la phase d'individuation par stratifications systémiques des substrats au microcosme, en constant rapport de superstratification complémentaire au macrocosme, depuis tout mixage physicopsychospirituel dans l'individuable, et sa phase complémentaire: l'association, l'organisation, et jusqu'à la fusion à pouvoir atteindre l'unité du tout, comme complétude du diversement totalisable. C'est en effet avec l'unité du tout qu'il semble que l'on puisse asserter en raison l'épuisement des implications propositionnelles fondées sur l'expérience du relationnel de l'individuellement séparable comme totalité, ou ce qu'il importe de conclure afin que les *Principes* de RUSSELL ne tombent pas dans une impasse au niveau intellectif des réflexions épistémiques à propos des réalités expérientielles pour lesquelles *le principe des relations implicatives* sous-jacentes aux connotations attributives s'avère fonctionnellement insuffisant pour fonder leur ontologie en rapport avec les seules relations individuantes, en ce que celles-ci restent une disposition abaléitique.

Entendons bien cette disposition édifiant une nécessaire complémentarité entre principe de génération et principe de transformation répondant seul à des conditions. Par analogie au langage, si nous évacuons le principe de génération pour n'appréhender que celui des transformations, ce serait à faire que les noms auxquels on applique des verbes et des prédicats, au lieu de connoter l'existence sous-jacente à identifier des individuations, la génère. C'est exactement ce à quoi aboutit l'existentialisme, puisque par celui-ci on réduit l'existence aux variations métamorphiques du monde.

Mathématiquement poser que la fonction propositionnelle $\phi!x$ définisse une relation de x , implique dans le contexte algébrique susceptible d'en découler une égalité, **mais pas l'identité à laquelle tient l'existence de x** . En sorte que l'on en est venu à déclarer préalablement $\exists x$, pour montrer que l'existence de x va de soi dans l'implication mathématique considérée. Mais c'est en tant qu'elle peut être éludée dans la logique formelle de la proposition, de renvoyer à des moyens formels d'en introduire la disposition, ce qui n'est jamais fait. Et c'est dans les pratiques successives que l'on en vient à invalider le sens commun sous l'empire des sophistications, comme dans le

cercle de BOURBAKI, en lequel on supprima les aspects qualifiables des symboles mathématiques, pour ne conserver que leur implication quantifiable. De ne cerner que des implications quantifiables dans le relationnel passant substitutivement par les moyens matriciels de l'application logique, les démonstrations propositionnelles pour un fondement du quantifiable sur lui-même appauvrit considérablement leur portée, pour ne pas violer le sens commun. Bref, au lieu de constituer un outil du raisonnement, l'artifice des théories substitutives repose sur des fondations formelles du quantifiable à supprimer le domaine du signifiable nécessaire au raisonnement et la communication du qualifiable.

Reste que la description réduite au quantifiable par des moyens symboliques pseudo identitaires, débouche en quelque sorte sur des pseudo résolutions de la problématique explicative à propos du réel. Entendons par là que ce n'est pas l'axiome de réductibilité par le moyen duquel on affirme l'existence d'une quelconque fonction, qui donne existence à ce auquel on a le loisir de l'appliquer fonctionnellement, pour la raison que son application fonctionnelle à quelque chose n'est pas coextensive à donner existence. En sorte que l'aspect contradictif reste ici d'avoir à tenir la manifestation phénoménologique non coextensive de sa propre existence (ne pouvant advenir en autogénération sa propre existence). Il s'agit de tenir des différences continuumiques. Sans ontologie, pas d'existence, et sans phénoménologie, pas d'expérience de l'existence.

Il n'apparaît pas plus que l'on puisse fonder la réalité sur la seule formalisation du quantifiable, ou à l'inverse du qualifiable à éliminer la mesure quantitative, dans les relations considérées au niveau attributif, qu'il n'est possible d'établir l'existence individuelle sur la manifestation du métamorphiquement individué, en ce que celle-ci réfère au seul principe de transformation. Réduire comme cela se pratique dans les actuels travaux universitaires l'antique *mathesis universalis* au domaine des mathématiques aboutit à la formalisation symbolique du quantifiable étant **abstractive de signifiante**. Ce n'était pas le projet original encore reconnu sous cette dénomination par DESCARTES et LEIBNIZ. Ce que les intellectuels repriront du 19^e au 20^e siècle sous le terme de *mathesis universalis* est en vue d'une application plus restrictive, puisque de PEANO à BOURBAKI, en passant par FREGE, RUSSELL et le Cercle de Carnap, la volonté commune fut de fonder la rationalité des fonctions mathématiques d'une façon abstraite d'autres fonctions entrant dans l'organisation des moyens intellectifs. Mais le fait que ces activités poursuivies au bénéfice des seules mathématiques sont

positives vis-à-vis des dispositions contemporanément épistémiques, ne porte pas atteinte aux développements futurs possibles en continuité et en lesquels une logique d'inclusion, complémentaire de l'actuelle logique d'exclusion, considérera l'universalisable avec ce qui sera formalisé méthodiquement en vue de cet effet. Cela est à entendre au sens que ce ne sera nullement rétrograder que de repartir de la formulation classique d'une *mathesis universalis* que de poursuivre le but d'une disposition syntone entre le quantifiable et le qualifiable, en ce que, depuis les philosophes de l'antiquité gréco-romaine, l'apodictique fait reposer les propositions de proportionnalité sur la description et l'explication susceptible de complexifier la véridiction du raisonnement en direction de l'universel, à partir de l'argumentation, ne pouvant précisément ne reposer en tant que moyen que sur des oppositions dans le *dialogue*.

Une disposition qui entend que la consensualité reposant sur l'autorité ne peut que faire stagner provisoirement des dispositions propices aux progressions, pour cause de préservation des états d'intellection acquis à correspondre au visé dans chaque époque, quand des effets intellectuellement gnostiques adviennent entre locuteurs en vue d'une fin consensuelle fondée sur la volonté de progressivement épuiser les contradictions subsistant dans les raisonnements, **de ne pas nier ce qui ne rentre pas dans le cadre du jugé en situation à partir de conditions particulières.**

PIERCE ET KORZYBSKI

PIERCE est né dans le Massachusetts en 1839. Son père était professeur de mathématiques à l'Université Harvard. Il fit des études en science expérimentale, en mathématique, en logique et en philosophie. Après une carrière de 30 ans au Service géodésique, il se retira du monde (sauf pour quelques cours de logique à l'Université Johns Hopkins, mais sans obtention d'aucun poste universitaire), afin de se consacrer pleinement au développement de ses idées. Cependant que celles-ci ne furent pas publiées de son vivant, hormis des articles portant sur la logique, et un livre d'astrophysique sur ses recherches personnelles en photométrie. Il vécut dès lors pauvrement et mourut en 1914, isolé, méconnu du public. Aucun éditeur n'accepta de le publier sur le propos de la sémiotique, dont il ne mena du reste à terme rien de vraiment publiable, tout restant à remanier. Ce qui fait que ce que l'on connaît de ses recherches sont des notes hétéroclites publiées entre 17 et 44 ans après sa mort sous forme de

collections de papiers regroupés par thèmes en 8 volumes. La traduction française est effectuée avec d'importants commentaires de G. DELEDALLE (1978), et J. CHENU (1984). Ces ouvrages de notes permettent seuls de découvrir *post mortem* la richesse de sa pensée à concevoir une sémiotique du signe en rapport à la chose signifiée, au delà de la phénoménologie d'objet. Il s'agit d'un domaine trop important pour pouvoir être abordé ici, bien des documents sur internet permettent de cerner la pensée de PIERCE.

Alfred KORZYBSKI est quant à lui, depuis sa sémantique générale, à l'origine du concept de multi-ordinalité des termes, pour désigner des significations advenant en rapport à différents niveaux d'abstraction liant un terme séparé (individué) à sa génération multi-ordinaire. KORZYBSKI tint que les individuations terminologiques, considérées ainsi que des termes significativement séparables, ont des significations ambiguës occasionnant souvent des argumentations, en raison des confusions représentatives toujours approchantes du dit entre locuteurs. Ce concept n'est pas à confondre avec la **multinomialité** par laquelle on entend qu'un même objet peut avoir plusieurs noms.

Comment tester la possibilité multi-ordinaire d'un terme? Il suffit de savoir si d'appliquer le sens du signifié à lui-même est producteur de signifiante. Dès lors que haïr, et **haïr la haine** n'ont pas même portée significative, puisque le second terme a pour résultat opposé d'aimer en une strate plus complexe de signifiante, il y a rapport de multi-ordinalité de sens. De même, apprendre et **apprendre à apprendre** diffèrent en sens d'une strate qualificative dans le signifié.

J'ai personnellement par ailleurs quelque peu développé la multi-ordinalité, la tenant comme un puissant moyen de sémiotisation.⁴⁵ Car le concept de multi-ordinalité se fonde sur l'intuition de KORZYBSKI de ce que les significations ressortent de structures évocatrices de sens entre **substrats qualitatifs** et **superstrats qualificatifs**, dans la métabolisation du contenu mental vers toujours plus de complexification des signifiants. Il donne de telles structures signifiantes en extension du modèle des individuations physicochimiques qui sont métamorphiquement stratifiées à établir des propriétés matérielles chez les organismes vivants. En ceux-ci, des **fonctions propriatives** sont soumises à l'organisation en rapport aux individuations substratives, se complexifiant par strates dans leur réalité

45. Se reporter à *Science métaphysique des codomains*, Cahier 2, SEMA, dépasser la théorie du sens fondée sur le tiers exclu.

ressortant de l'individué en leurs strates macrocosmiques. C'est à suivre le même schème de complexification que KORZYBSKI évoqua la multi-ordinalité du sens, à faire que l'on puisse concevoir l'organon sémiotique, notamment en considérant des termes multi-ordinaux à l'intérieur des carrés sémiotiques. Comprendre l'existence des termes multi-ordinaux nous donne en effet les moyens d'explorer **la logique des niveaux sémiotiques** et d'en discuter avec bon sens, conséquemment en toute sécurité pour notre santé mentale.

Afin d'utiliser des termes multi-ordinaux pour faire référence à des niveaux différents de logique des attributions, nous devons spécifier le niveau particulier auquel nous **faisons** référence pour comprendre le sens de ce que nous disons. Sans ce contexte sémantique, comment saurions-nous comprendre des termes comme: réalité, état, science, sens, amour, oui, non, vrai, faux, fonction, relation, différence, problème, cause, effet, évaluation. Avec KORZYBSKI (1933), c'est à l'aide des exemples d'une détermination substrative et superstrative dans l'animation du vivant, que nous tenons encore de plus les langues ainsi que leur moyen de sémiotisation multi-ordinaire, dans un rapport apparentable aux cartes géographiques qui sont à représenter le terrain, **au sens où un signifiant diffère du signifié à son propos.**

Cette remarque vient à point pour renoncer aux tendances à considérer l'autoréflexivité entre l'objet et sa nominalisation particulière, alors que cette nominalisation varie en fonction de conventions langagières, et que le signifié de même ne peut, au moyen de sa conscientisation toujours améliorable, qu'approcher le signifiant.

Alfred KORZYBSKI, dans son introduction de *Science end sanity*, constatant que l'humanité est en tant qu'espèce encore au stade de sa petite enfance, compte tenu des durées d'évolution paléontologique des espèces, dit que si les fourmis, qui ont derrière elles 65 millions d'années de vie en société, ne sont pas qualifiées comme commence de l'être l'humanité donnée comme la plus récente des espèces vivant sur Terre, alors nous n'avons pas à nous décourager de ce que l'humanité est encore si éloignée des potentialités humaines contenues en chaque individu humain. Ce n'est pas s'amoindrir d'en prendre conscience, mais relève bien d'une considération pragmatique, au sens où ce n'est pas déconsidérer le stade d'évolution du bébé que d'apercevoir qu'il représente la promesse d'un état adulte. Il importe de considérer que si le passage du bébé humain à sa condition d'adulte s'opère sans qu'il y ait changement d'identité, il ne peut

qu'en être de même pour l'humanité naissante, par rapport à sa pleine réalisation épuisant la progression de ce qui est potentialisé en elle.

Ceci est posé à considérer ensuite que si toutes les affaires humaines sont bien entendues analysables et conséquemment examinées comme des éléments séparables, l'humain ne peut par contre cesser de reposer sur l'unité de ce qui l'individualise dans sa relation à son altérité, pas plus que ne le peut l'humanité à passer par différents stades de progression. En sorte que laisser en l'état l'élémentarisation des concepts se révèle en fin de compte nuisible, tant en science dont l'instrument mathématique repose sur des quantifications, que pour les significations de la métabolisation mentale à pouvoir reposer dans une certaine mesure sur l'instrument sémiotique.

*Comme nous ne disposons actuellement d'aucune science générale de l'homme embrassant toutes ses fonctions, y compris le langage, les mathématiques, la science et les maladies "mentales", j'ai cru utile de donner naissance à une telle science. J'ai entrepris cette tâche avec mon livre "Manhood of Humanity"... Voilà donc ce qui caractérise l'intention de KORZYBSKI: une vue synthétique de ce que l'on analyse par ailleurs entre **toutes les disciplines qui ne sont indépendantes qu'à être contractuelles entre elles**. Dans mon "Manhood of Humanity", j'ai défini fonctionnellement l'homme comme doté de la capacité de lier le temps, définition reposant sur une observation fonctionnelle non-élémentaliste, selon laquelle l'espèce humaine diffère des animaux en cela que, globalement, chaque génération humaine, au moins potentiellement, peut commencer là où la précédente s'est arrêtée.*

En sorte que tout progrès entre les générations repose sur la rupture des habitudes, des traditions, des préjugés, non pas comme *tabula rasa* des antériorités, mais à n'y pas rester satellisé afin de pouvoir avancer plus avant.

Bien entendu, sont de multiples inerties à l'encontre d'une telle progression, et le monde contemporain ne fait pas exception. Celles qui nous intéressent ici sont dans les dynamiques fondées sur des individus humains. Elles sont seulement différentes de celles qui agissent dans la dynamique des corps matériels. Par exemple, pour raison d'État, on condamne encore des individus et des communautés minoritaires, seulement au motif qu'elles divergent du reconnu dans l'époque à standardiser la pensée unique, exactement comme au Moyen Âge la Sainte inquisition condamnait au bûcher les précurseurs de l'avènement scientifique, que furent des individus ne pensant pas conformément aux dogmes et doctrines

en usage. Aujourd'hui, c'est de même que l'esprit scientifique se dégrade au profit des intérêts financiers, ou du pouvoir des mandarins de la recherche. Cela arrive après avoir un temps porté l'humanité en avant de telles inerties à faire époque. Mais malgré ces oppositions au progrès par les conservateurs en l'état des choses auxquelles leur génération a participé, les suivantes poursuivent inexorablement la réalisation du potentialisé dans les facultés humaines. Parions à contredire l'actuelle exaltation appropriative de l'environnement matériel et allant jusqu'à réduire l'esprit scientifique au travail mercenaire des intérêts privés, que le progrès viendra pour un renouveau depuis les générations montantes à suivre de nouveau pour un temps des précurseurs s'émancipant de ne pas faire reposer leur participation sociale sur des rétributions contre services rendus.

KORZYBSKI évoque que la raison pour laquelle ce qui précède n'a pas été formulé auparavant de façon exploitable est manifestement due au fait que la structure des vieux langages littéraires nuisent aux découvertes du qualificativement potentialisé dans les idées. Il y a véritablement dans les insuffisances sémiotiques du langage, cela qui trouble nos concepts et nos représentations de la réalité. Lorsque l'on réduit la logique du système aristotélicien à l'identité de A à A , tel que A est seulement A , c'est à conduire les artefacts venant d'exclure une logique complémentaire basée sur le tiers inclus, depuis laquelle on ne nie pas ce qui est hors le retenu dans le raisonnement, donc pas les termes d'une finalité depuis des effets cosmiquement attendus, ainsi que des complexifications multi-ordinales, et des dérivations significativement potentielles. D'où est que la consistance de l'algèbre des équations sémiotiques implique que sa complexification dans ses possibilités signifiantes, étant à fonction qualificatrice, soit basée sur la synthèse arborescente des concepts entre antithétiques, oppositions, contradictions croissant d'une façon reliée à l'ampleur dans la droiture des intentions.

Semblable raisonnement progressant sur des inclusions est présentement perdu pour épistémologie des sciences. Pourtant il n'est pas avancé depuis des considérations arbitraires. Si l'on admet que des événements se produisent par hasard et sans raison à augmenter le niveau d'entropie d'une dynamique livrée à elle-même, ce niveau d'entropie diminue à l'encontre depuis des dépenses en travail qualificatif, en ce que lui seul opère depuis des raisons et en vue de buts à atteindre. En pratique cette fonction repose sur une conscientisation opérant depuis des intentions particulières, investies au niveau des attentions à notre environnement, en vue de le

qualificativement transformer. Autrement dit, **des possibilités qualificatrices ne sont rien sans le vecteur à les animer**, certes, depuis des intentions particulières, mais qui sont à devoir dépendre du niveau de droiture des intentions. Et c'est à pouvoir comprendre cette disposition que KORZYBSKI ne fait pas abstraction du vivant pour comprendre ce qui peut modéliser le rapport des qualifications à des intentions dans la nature.

Le principe de contradiction fait qu'il s'agit d'un moyen si évidemment lié au fonctionnement de la pensée tenant à la dualisation des sens: sans elle la pensée mentale ne saurait analyser son environnement. C'est dans cette disposition que le raisonnement repose sur des tamisages faits d'oppositions, de contradictions, d'antithésies comme de tout contraste à pouvoir porter un jugement opérant entre intentions et attentions. Et c'est pour cause que les conclusions dépendent d'intentions particulières, que tel jugement est particulier en ce qu'il opère depuis et sur des données partielles, advenant en vue d'un but particulier. Ce jugement ne peut que tendre vers des conclusions universelles. Les considérations dans ce cadre reposent sur le fait qu'une chose en particulier n'est identifiable que par différence à d'autres choses ou d'autres considérations. La comparaison est alors essentielle au fonctionnement des mentalités, en sorte qu'un énoncé est déclaré consistant en rapport aux déductions opérant restrictivement à des représentations et dans les limites du circonstanciellement examiné. De fait et incidemment, on déclare l'inconsistance d'un énoncé, bien sûr en rapport à des erreurs de jugement, mais sans tenir de plus semblable inconsistance pour raison d'incidence restrictive venant de ne pas prendre en compte des représentations surdéterminant le bornage du porté dans la chose jugée, attendu que le jugement limite la portée véridictive de la chose jugée de façon dépendante des limitations du circonstanciellement jugé en rapport à des intentions particulières visant un but attendu. L'antinomie du menteur est en cela exemplaire. Son paradoxe vient précisément de limiter la déduction syllogistique d'une façon abstraite des intentions du penseur. En l'occurrence ce n'est pas de purger la logique déductive de ses éventuelles tares qui peut changer la portée du jugé, mais bien de ne pas la tenir isolée, comme indépendante d'autres facteurs. La logique n'est là qu'en vue d'une économie dans les dépenses mentales opérées en vue de juger. Mais c'est libre d'automatisation logique que, liminairement à la portée des intentions du penseur visant un but, la véridiction du penseur advient de pouvoir dépasser les limites de son entendement à partir d'une droiture intentionnellement améliorée. Semblable amélioration des intentions coïncide avec l'ouverture des mentalités au valoriellement produit au niveau de l'interface

à l'esprit depuis tout surcroît de droiture des intentions opérant vis-à-vis d'une altérité personnelle.

Cela dit au sens où l'authentification du jugé à propos de l'exocosme ne dépend épistémiquement pas seulement d'un coefficient de pertinence, celui-ci intervenant dans la fonction qualificative d'une façon accordée à la fonction valorielle du déduit *en conscience*. En effet, le qualificativement réalisé s'opposant à ce qui arrive accidentellement par hasard (sans raison et sans but), c'est le valorisé par la fonction virtualisatrice de l'esprit qui peut contredire des intentions particulières dans la dynamique des raisonnements individuellement isolés et étrangers les uns des autres dans la fonction mentalement qualificatrice, quant aux intentions personnelles. En sorte que, de façon générale, le niveau d'entropie physique opposé aux réalisations des propriétés matérielles, peut être réduit en rapport à la réduction du niveau d'entropie psychique des qualifications mentales, ce dernier de même dépendant du niveau d'unification spirituelle sous-jacente à instaurer le niveau d'ordre réduisant d'autant la cacophonie dans les dynamiques venant des isolations individuelles en espace et en temps.

On tient implicitement que c'est nous qui avons à perfectionner notre appréhension de la nature, et non celle-ci à s'adapter à nos désirs. Cependant, il y a deux manières de voir ces choses. L'une vient de tenir que ce qui se passe advient sans raison et de rien à l'origine, l'autre que les lois processuelles à régir l'instance de réalisation depuis le potentialisé dans l'activité réalisatrice peuvent être entre elles organisées d'une façon parfaite, et donc à ne rien devoir exclure en particulier pour comprendre le fonctionnement de l'ensemble. D'où le présupposé qu'au lieu de considérer l'unicité dans le tout, c'est peut-être inutile de dépenser tant de compétence à vouloir réduire en rapport à leur totalité les lois de la physique à une unique équation. Autrement dit la poursuite d'un réductionnisme, au lieu d'appréhender ce qui harmonise entre elles les lois processuelles se complétant dans la nature d'agir de façon systémiquement organisée. C'est alors que l'on ne tiendrait plus les règles logiques à devoir s'appliquer seules depuis des présupposés automatiques isolés de tout contexte, notamment celui des raisons que l'on se donne à raisonner en rapport à des circonstances et des données partielles.

Une disposition advenant de la tripartition physicopsychospirituelle des codomains factuellement responsables de la faisabilité processuelle de l'instance cosmique de réalisation dans le principe de transformation du préalablement généré en existence et du potentialisé en réalisation à

pouvoir opérer sur ce qui est donné isomorphique à origine. En sorte que la sagesse s'accroît de même dans un équilibre portant sur la progression la plus égalitaire qui soit entre des fonctions organiquement complémentaires. Cela pour dire que si un aspect est déficitaire dans la tripartition physique, psychique et spirituelle, les deux autres en subissent les conséquences.

C'est un même aspect de complémentarité des parties entre elles qui fait que l'entendement de ce que le physiquement déterminé implique un déterminant métaphysique de ne pouvoir fonder *ex nihilo* la génération physique sur elle-même (ne serait-ce que parce que la récursivité des causes reste alors sans fin en prédicats d'accomplissement). Liminairement au niveau des qualifications humaines, le réalisable dépend d'intentions particulières en rapport avec les résultats attendus. En sorte que la conscience intellectuelle opérant en vue d'effets factuels adéquats, se doit d'être médianement équilibrée entre le psychospirituellement projeté et le psychophysiquement réalisé.

Pour que nos jugements acquièrent de la cohérence, il leur faut dépendre de la droiture des intentions sous-jacentes. Ce qui établit la suite :

valeur des idéaux • véridiction des idées • libre-arbitre personnel
→ relations belles vraies et bonnes à notre altérité

On déclare présentement comme étant une erreur anthropomorphique, tout à la fois de projeter sur Dieu l'image de la nature humaine, et concevoir le Cosmos à devoir inclure dans son substrat au moins ce qui constitue la nature humaine. Du fait que pas même l'observateur scientifique ne peut se concevoir ainsi qu'une abstraction de l'instance cosmique de réalisation, l'erreur anthropomorphique ne vient pas d'accorder au Cosmos des moyens humains, mais de limiter son organisation à de tels moyens humains. C'est à devoir conclure que le Cosmos ne peut qu'être plus complexe que le niveau de complexité réalisé dans l'humain, attendu que les facultés humaines dépendent de ce qui substrate son organisation, et que son propre niveau de complexification advient également en rapport fonctionnel avec un niveau superstratif.

Le présent renoncement des philosophes à vraiment faire progresser ce qui fut pensé en leur domaine par le passé a certainement pour cause le manque d'un outil sémiotique à permettre de poursuivre plus avant. KORZYBSKI dit encore textuellement en rapport: *Du temps d'Aristote, nous connaissions très peu de choses sur la science telle que nous la concevons en 1933. Aristote, dans ses écrits, a formulé pour nous tout un programme*

scientifique, que nous avons suivi jusqu'à une époque très récente. Quiconque tente de construire un système non-A en 1933 doit faire de même, par nécessité organique, en relation avec les problèmes de structure du langage. Manifestement, en 1933, en raison du nombre accablant des faits les plus diversifiés découverts depuis les sciences expérimentales, la question n'est plus d'élaborer un programme scientifique pour le futur, mais de construire un système qui, au moins dans sa structure, soit similaire à la structure des faits connus de toutes les branches du savoir. Je le répète: la nécessité est organique, et reliée à la structure du langage en tant que telle, impliquant de nouvelles relations sémantiques, de façon que personne ne puisse passer à côté, comme cet ouvrage dans son ensemble le montre dans le détail.

Il est remarquable que pour KORZYBSKI la personne humaine ne peut exercer ses facultés à compartimenter en elle des dispositions isolatrices comme l'on pratique dans les institutions séparant savoirs et croyances. De tenir les individuations dans la nature en rapport à leur organisation systémique, fait toute la différence entre le savoir progressant nécessairement de la compartimentation institutionnellement disciplinaire, et la sagesse personnelle qui n'est fonctionnelle qu'à s'organiser ainsi qu'un tout. Là se situe le terrain des futures avancées de la sémiotique.

Ce projet entraînant l'avenir du présentement potentialisé est bien entendu considérable et ne peut être mené à bien que depuis les bonnes volontés unies entre des équipes de sémanticiens, de sémioticiens et de traducteurs travaillant au niveau mondial au sein des universités et au travers du cyberspace.

TABLE

La fonction attendue d'une langue culturelle	5
Le rapport métascientifique du sujet humain à son objet	10
Prérequis pour une algèbre portant sur le signifiant	15
Logiques	16
Éléments de la sémantique à servir la sémiotique	27
Prospective à partir de l'état contemporain des langues littéraires	30
Les étonnantes possibilités de relativiser en langage aymara	35
Étapes pour appréhender la réalité s'échelonnant entre perception et aperception	45
Physique et métaphysique: le degré d'entropie en rapport à la totalité diversifiée à l'exocosme, conjointe à la synchronicité rendant compte de l'unicité endocosmique du tout	53
Pour aborder l'objet et la raison d'être de la sémiotique	73
Sur le fondement encore quasi ésotérique de la sémiotique	90
Zoom sur la modalisation véridictoire	97
Système des catégories interconnectées et contextuelles depuis leurs complémentarisations signifiantes	112
Pré-supposés à pouvoir rendre compte de l'activité dans le discours	114
Sémiotique et étendue de la formulation langagière	115
Base sémiotique dans la logique du pensé	118
Organum sémiotique et emprunt à la sémantique	125
Évolutions des langues et leur substrat mental	134
Éléments sémiotiques examinés en tant que moyens	151
Les sortes de langages	154
Difficultés de la généralisation d'une seconde langue	155
Nombre de locuteurs et richesse lexicale	155
Organon sémiotique à l'usage de l'avancée des connaissances	157
Algèbre des concepts	162
Une démonstration de la réalité sémiotique	166
Ce qui peut servir une langue rigoureusement formée en vue de globaliser une seule logique de n'être plus exclusive	169
Alphabet optimisé pour à la fois écrire et parler	173
Richesse potentielle et économie du discours	174
La formation des mots	176

Pour éviter l'erreur d'isoler la sémiotique fondée sur une spécificité	178
Annexes	183
L'amalgame entre existence et états d'être, d'avoir et de faire, à voiler de confusion nos représentations mentales	184
Origine et finalité: les extrêmes <i>in extenso</i> de toute dynamique processuellement intermédiaire de réalisation	188
Un signifiant encore ambigu dans les mathématiques: l'infini	192
L'infini et les indéfinités de l'individuation dans la théorie des ensembles	198
La théorie des types	205
PIERCE et KORZYBSKI	210

Est tiré de l'ouvrage 50 exemplaires
Imprimés à titre privé

Le livre est librement publiable à partir des fichiers
téléchargeables sur le website <http://metascience.fr>



SAVOIR ET CROIRE À POUVOIR PARTICIPER DU FUTUR
l'engagement à progresser de soi-même
dans les coordonnées du vrai du beau du bien